LES ARTS DESSINÉS

Janvier/mars 2020

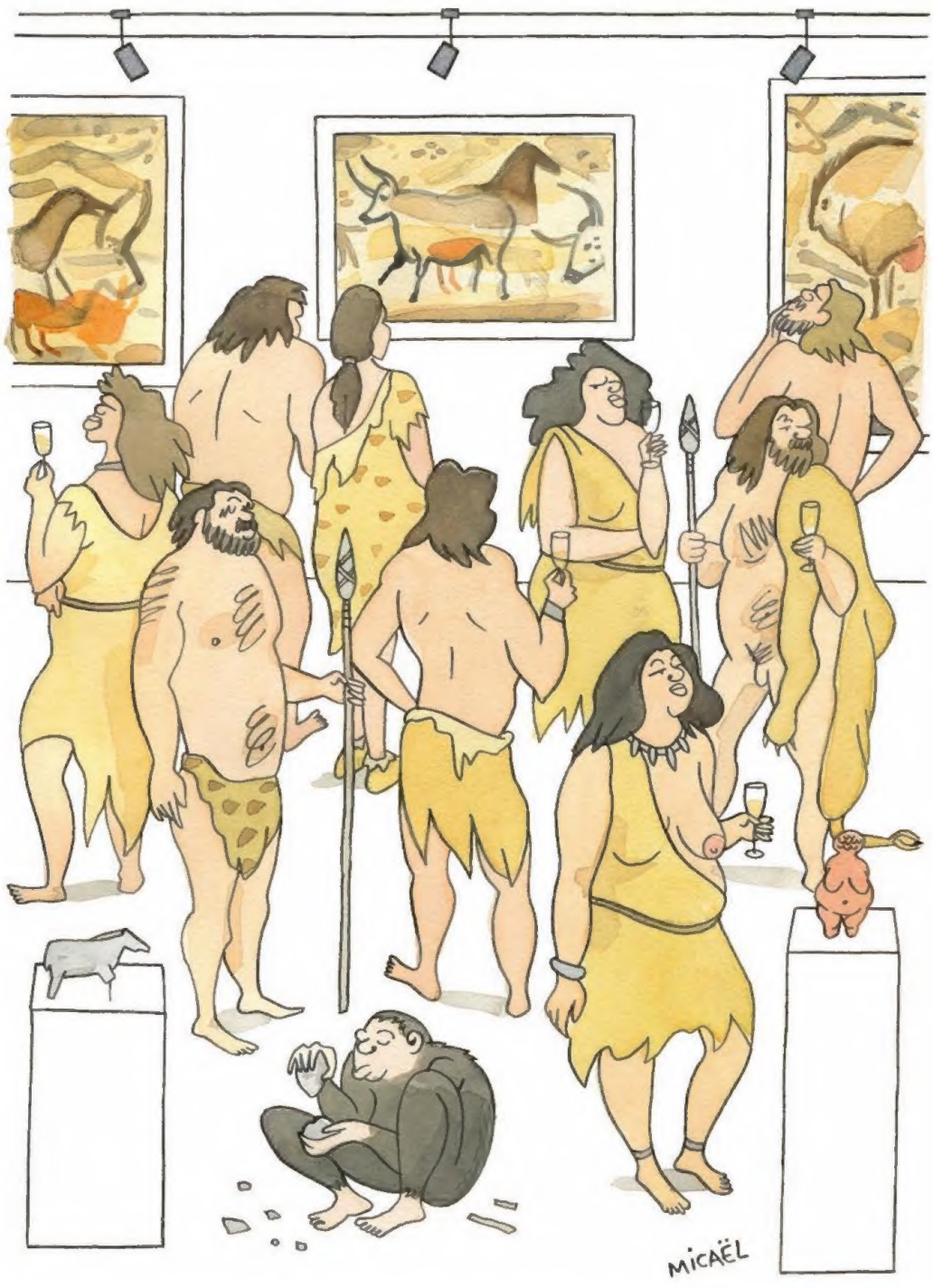
09

Jean-Marc Rochette

Philippe Druillet | François Boucq & Stéphane Levallois | Laurent Durieux | Emmanuelle Houdart | Renaud & Zep

L 15306 - 9 - F: 14,95 € - RD

LAFCADIO HEARN
HISTOIRES DE
FANTÔMES DU JAPON
Illustrées par
BENJAMIN LACOMBE
Au sommet de son talent graphique,
Benjamin Lacombe livre une interprétation envoûtante
de l'œuvre de Lafcadio Hearn.
Éditions Soleil
DISPONIBLE EN LIBRAIRIE
Métamorphose



MICAËL

DESSINATEUR DE PRESSE

Dernier ouvrage paru : ***Entrée, plat, dessert***
(Collection Les Cahiers dessinés, BUCHET-CHASTEL)

LES ARTS DESSINÉS

SOMMAIRE #09

LE MONDE SELON MICAËL/p.01
Édito dessiné |

COLLABORATEURS, ÉDITORIAL/p.04
Par Frédéric Bosser |

ALBIN DE LA SIMONE/p.08
Ma vie en tournée dessinée |

ACTUS/p.12
Beaux livres, expositions & événements |

JEAN-MARC ROCHETTE/p.32
Entrer dans la transe |

PHILIPPE DRUILLET/p.42
Par Éric Naulleau |

ALEXANDRE CLÉRISSE/p.52
Le croqueur de décennies |

ANDREAS/p.58
Le génie qui s'ignore |

ÉMILIE GLEASON/p.66
L'enthousiasme incarné |

MOULINS 2019/p.74
On a aimé... |

78

© Zep / Perlaphone

132

© François Boucq / Éditions |

BRÜNO & LE JAZZ/p.76
On a aimé... |

RENAUD & ZEP/p.78
Quand Titeuf chante avec Renaud |

LAURENT DURIEUX/p.82
Un Belge à Hollywood |

JOCHEN GERNER/p.90
L'art du minimalisme foisonnant |

LIONEL KOECHLIN/p.98
Poésie dessinée |

EMMANUELLE HOUDART/p.100
Les 7 péchés capitaux |

SERGE BLOCH/p.112
Laissez parler les petits papiers... |

DAHO, TALLEC & VALOIS/p.114
Un vilain petit canard toujours d'actualité ! |

ZHU CHENGLIANG/p.120
Enlumineur céleste |

OFFICIER & GENTLEMAN/p.128
Visite guidée |

© Jean-Marc Rochette / Casterman

32

YAN PEI-MING/p.130
Derniers jours |

BOUCQ & LEVALLOIS/p.132
Le dessin à bâtons rompus |

ROMAIN DURIS/p.140
On a aimé... |

ANDRÉ FRANÇOIS/p.142
Tous en scène ! |

A PLAGUE TALE/p.148
Un jeu vidéo lumineux |

JÉRÉMY CLAPIN/p.156
L'Amérique au bout des doigts |

www.facebook.com/lesartsdessines/

@lesartsdessines

@LesArtsdessines

QUI FAIT QUOI DANS *LES ARTS DESSINÉS*

Siège social : 44, rue Fessart
92100 Boulogne-Billancourt
Tél. : 09 53 88 20 17
E-mail : fbosser@lesartsdessines.fr

• **Rédacteur en chef :** Frédéric Bosser
• **Secrétaire de rédaction :** Maria Minassian, Nesma Kharbache
• **Comité de rédaction :** Frédéric Bosser, Rémi Joffart
• **Rédaction :** Frédéric Bosser, Marie Desplechin, Géant Vert, Emmanuelle Houdart, Nesma Kharbache, Lionel Koechlin, Janine Kotwica, Jean-Samuel Kriegk, Ronan Lancelot, Micaël, Éric Naulleau, Philippe Peter, Philippe Portier
• **Direction artistique :** Rémi Joffart (rjoffart@lesartsdessines.fr)
• **Maquette :** Rémi Joffart, Steven Jimel (Actus)
• **Correction :** Gilles Chauvin
• **Photogravure, flashage, impression :** Pollina
• **Photographie :** Frédéric Bosser, Marie Clérin, Tim Douet, Nicolas Folliet, Cécile Gabriel, Géant Vert, Pascal Houdart, Laurent Humbert, Janine Kotwica, Arno Paul, Patrice Schmidt et divers
• **Création originale du logo *Les Arts dessinés* :** Rémi Joffart

Diffusion : MLP (kiosques France), AMP (kiosques Belgique) et MDS (librairies spécialisées)
• **Remerciements :** à tous les auteurs présents dans ce numéro, et à tous les attachés de presse concernés
• Ce numéro contient un encart d'abonnement

Dépôt légal à parution © *Les Arts dessinés* et les auteurs. Les documents reçus ne seront pas renvoyés et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La rédaction n'est pas responsable des documents envoyés qui n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Merci à tous ceux qui ont contribué à la réalisation de ce numéro.

Couverture : JEAN-MARC ROCHETTE
© 2020 Jean-Marc Rochette

ABONNEMENTS : Les Arts dessinés
Frédéric Bosser, 44, rue Fessart, 92100 Boulogne
• Tél. : 00 33 (0)9 53 88 20 17 Fax : 09 58 88 20 17
• email : abo@dbdmag.fr

COMMUNICATION & PUBLICITÉ :
Marie Dussaussoy • marie.dussaussoy@gmail.com
Tél. : 06 76 74 67 49

GESTION, MARKETING ET PROMOTION DES VENTES :
Agence Bo Conseil
• Analyse Media Etude : **Otto Borscha**
Tél. : 09 67 32 09 34 • email : oborscha@boconseilame.fr

Mensuel édité par DBD SARL de presse au capital de 762,25 euros
RCS Paris B 419 620 257 • ISSN : 1951-4050
Commission paritaire : 0120 K 93585
Associés : Frédéric Bosser, CPE Conseil

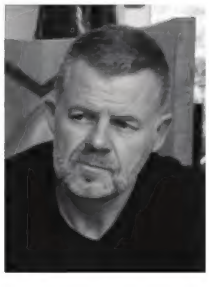
Papiers 100% PEFC
Papier intérieur : France
Papier couverture : Espagne
Taux de fibres recyclées : 0%
Impact sur l'eau :
Ptot 0,01 kg/tonne

PPPP
00-00-0000
Certifié PPPP
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
pefc-france.org

Né en 1961 dans le quartier de la Bastille, le jeune **Géant Vert** grandit dans une famille chrétienne qui lui apprend la valeur du mot œcuménisme en l'abonnant aussi bien au *Journal de Mickey* qu'à *Pif Gadget*. Plus tard, en 1977, il termine major de sa promo en décrochant un master en jeanfoutrologie pour son approche casuistique de l'album des Sex Pistols. Passionné de BD, il fonde le groupe de rock Parabellum car il est dyslexique. Spécialiste du temps qui passe, il aime se trouver des points de comparaison physiques avec Johnny Depp. Il vit et travaille en banlieue parisienne. | **Zhu Chengliang p. 120**

Lionel Koechlin est né en 1948 à Paris, où il vit actuellement. Il a publié ses premiers dessins dans *Rock & Folk* et dans *Le Monde*, puis a travaillé pour divers magazines internationaux. Il a réalisé plusieurs campagnes publicitaires et de nombreux travaux graphiques. Depuis 1972, Lionel Koechlin a écrit et illustré une centaine de livres pour enfants et pour adultes, dont plusieurs bandes dessinées. Certains ont été publiés à l'étranger (Japon, Corée du Sud, Venezuela, Espagne...) ; d'autres ont été adaptés en dessins animés. Il expose régulièrement ses gouaches, dessins et encres. Avec le foot et Paris, le cirque est son univers préféré. | **Poésie dessinée p. 98**

Spécialiste des cultures geek, auteur du livre *Art ludique* (Sonatine), **Jean-Samuel Kriegk** est entrepreneur et journaliste. Passionné de bande dessinée, de cinéma et de jeu vidéo, il partage ses coups de cœur toutes les semaines sur le Huffington Post et écrit pour *Rockyrama*, *Otomo*, *Carbone* et *Terra Incognita*. À côté de ses activités d'écriture, il dirige la société Tanuki, spécialisée dans le développement des entreprises culturelles et innovantes, et pilote le pôle culture de la plate-forme de financement participatif KissKissBankBank. | ***A Plague Tale* p. 148**



Éric Naulleau est né en Allemagne, à Baden-Baden, le 11 mars 1961. Passionné de littérature, traducteur, essayiste, éditeur, critique littéraire ou chroniqueur radio, il devient un personnage cathodique avec l'émission *On n'est pas couché* sur France 2 en 2007 avec la complicité du journaliste Éric Zemmour. Éric Naulleau vient de lancer comme animateur l'émission *De quoi j'me mêle* sur C8. Pour *Les Arts dessinés*, il a interviewé Philippe Druillet. **| Philippe Druillet p. 42**

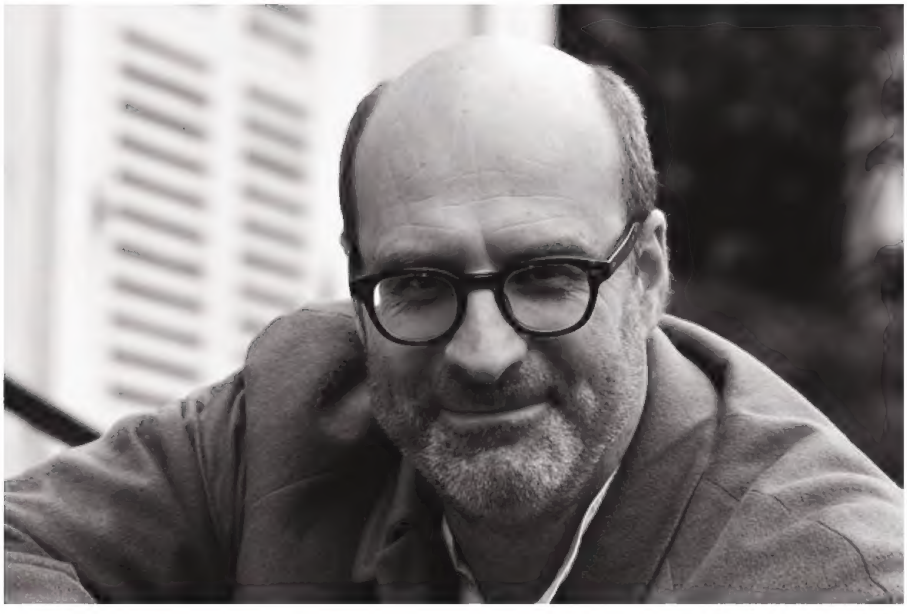
Emmanuelle Houdart suit des études à l'École supérieure des arts visuels de Genève, entre 1990 et 1994. Son diplôme en poche, elle s'installe à Paris où elle rencontre ses premiers éditeurs jeunesse (Thierry Magnier, Les Fourmis rouges, Les Grandes Personnes...). Son nom apparaît sur une trentaine de livres pour lesquels l'illustratrice a reçu plusieurs bourses ou prix. Exposée en France, en Italie et en Suisse, Emmanuelle Houdart est régulièrement sollicitée pour des ateliers pour adultes et pour enfants. **| Les 7 péchés capitaux p. 100**

Spécialiste de l'illustration et des arts graphiques, **Janine KOTWICA** a organisé de très nombreuses expositions d'originaux, écrit dans diverses revues spécialisées et assuré des conférences et des formations aux métiers du livre en France et à l'étranger (États-Unis, Nouvelle-Zélande, Maroc, Côte d'Ivoire, Lituanie...). Elle a fondé, en Picardie, le Centre André-François (Centre régional de ressources sur l'album et l'illustration), dont elle fut durant quatre ans la directrice artistique. www.janinekotwica.com **| André François p. 142**

Après des études et des recherches universitaires consacrées à la bande dessinée, **Ronan Lancelot** devient journaliste et travaille pour des supports comme Canal+, I-Télévision, *Télérama*, etc., avec une prédilection pour le numérique. Rédacteur en chef de *Fluide glacial*, puis de *Vocable* anglais, traducteur occasionnel, auteur d'une monographie sur Yann Lepennetier aux éditions Toth, il collabore également depuis près de vingt ans à *dBD* et *Canal BD* et dirige depuis plus d'un an la galerie Huberty & Breyne à Paris. **| Émilie Gleason p. 66, Jochen Gerner p. 90**

Après des études en sciences politiques, **Philippe Peter** se tourne vers le journalisme. Il débute sa carrière au quotidien *France-Soir*, où il commence à écrire sur la bande dessinée. Journaliste indépendant depuis 2012, il s'est spécialisé dans le 9e art, grâce notamment à sa collaboration avec le magazine *dBD*, mais également à travers des articles publiés dans *Le Parisien Week-end*, *Marianne*, *Historia* ou encore *L'Express*. Philippe Peter est également cofondateur de Cases d'histoire, site d'information sur la BD historique. **| Jean-Marc Rochette p. 32**

Photographies : Géant Vert © Timalou | Emmanuelle Houdart © Pascal Houdart
Lionel Koechlin, Janine Kotwica, Ronan Lancelot, Éric Naulleau © Frédéric Bosser | Jean-Samuel Kriegk, Philippe Peter © DR



FRÉDÉRIC **BOSSER**
© Photo Géant Vert

2020 s'annonce sous de bons auspices...

Après le stress lié au rush des dernières pages que l'on essaie d'écrire alors qu'on est en total « *nervous breakdown* », comme dirait Jean Lefebvre dans *Les Tontons flingueurs*, force est de constater qu'en balayant ce numéro – histoire de trouver le bon rythme entre les rubriques et les sujets –, un sentiment de fierté nous a envahis, Rémi Joffart, le directeur artistique, et moi-même. D'abord pour la qualité de l'ensemble, ensuite pour le choix des images et des auteurs qui demeure toujours très diversifié. Et puis quel casting !

Nous avons mis côte à côte Jean-Marc Rochette, Philippe Druillet et Éric Naulleau, mais aussi François Boucq et Stéphane Levallois, Andreas, le travail de Zep pour le nouveau disque de Renaud, le travail d'affichiste de Laurent Durieux, l'avant-gardiste Jochen Gerner, le trio inédit composé d'Étienne Daho, Arnaud Valois et Olivier Tallec, le virtuose chinois Zhu Chengliang, le design du jeu vidéo *A Plague Tale*, l'animateur Jérémy Clapin que l'on espère oscarisé quand ce numéro sortira, sans oublier quelques belles surprises comme la présence dans nos pages de deux artistes : le comédien Romain Duris et le compositeur Albin de la Simone, tous deux également dessinateurs.

Et nous allons remettre cela dans trois mois, avec le projet de passer à un rythme bimestriel en 2020.

Continuez à nous lire car tous ces artistes, que nous vous faisons découvrir ou avec lesquels nous vous proposons un moment privilégié, le valent bien !

Bon début d'année à vous tous, lecteurs, dont la curiosité pour le dessin ne se dément pas.

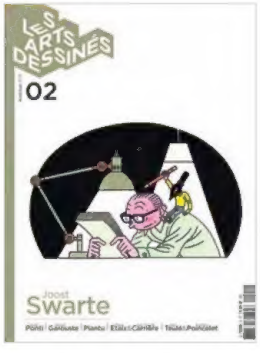
Frédéric Bosser,
rédacteur en chef

JE **COMPLÈTE MA COLLECTION**
LES ARTS DESSINÉS

#1 /12€

Hewlett, Mattotti, Pajak, Krings, Roca & Bernard...

#2 /14,95€



Swarte, Ponti, Garouste, Teulé & Poincelet, Plantu...

#3 /14,95€

Kamimura, Wolinski, Ott, Tirabosco, de Castelbajac...

#4 /14,95€

de Crécy, Trapier, Meurisse, Bloch, Delessert, Ocelot...

#5 /14,95€

Lacombe, Ungerer, Evens, Alemagna, McKean...

#6 /14,95€

Blutch, Blake, Debeurme, Geluck, Jung Gi, Mazzoni...

#7 /14,95€

Bilal, Ungerer, Simmonds, Duhême, Billout, Couture...

#8 /14,95€

Jullien, Mattotti, Mariscal, Decouflé, Honoré, Leigh...

(Tarifs valables jusqu'au 30 avril 2020. Frais de port par numéro : 2€ France / 3€ Europe / 3,50€ Monde)

S'ABONNER, LIRE EN LIGNE, SOMMAIRES COMPLETS SUR :
www.dbdmag.fr/artsdessines

À renvoyer à :
Les Arts dessinés
Frédéric Bosser
44, rue Fessart - 92100 Boulogne

☐ **Oui, je commande les anciens numéros :**

___/___/___/___/___/___ (Frais de port par numéro : 2€ France / 3€ Europe / 3,50€ Monde)

POUR TOUT VIREMENT,
VOICI NOS COORDONNÉES BANCAIRES:

Domiciliation: **CRÉDIT DU NORD**
BOULOGNE JAURÈS

Banque	Guichet	N° de compte	Clé RIB
30076	04322	1500 290 0200	45

IBAN: FR 76 3007 6043 2215 0029 0020 045
BIC: NORDFRPP

Réglements à l'ordre de : **DBD - Les Arts dessinés**

Mes coordonnées :

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
CP _____ Ville _____
Courriel (indispensable) _____
☐ Je souhaite recevoir la lettre d'information des *Arts dessinés*

Tarifs valables jusqu'au 30 avril 2020.
Hors Europe, paiement par mandat international ou virement uniquement.

DEVENEZ **MEMBRE DU CLUB** *LES ARTS DESSINÉS* !

Forts d'une expérience de deux ans, nous avons décidé de créer le **Club *Les Arts dessinés***.

Ce club a pour objectif de **réunir les amateurs de dessin** contemporain ou moderne et de leur proposer des visites d'exposition privées, des rencontres avec des artistes, des séances de dédicaces, l'organisation de dîners avec des auteurs ou des professionnels, des produits dédiés ou encore des remises sur nos publications actuelles comme à venir.

Nous projetons, à titre d'exemple, l'édition de carnets de croquis collector (le premier sera issu des carnets de **Benjamin Lacombe**), de tirages numérotés et signés et, surtout, d'une collection d'***artbooks***. Les deux premiers, consacrés à **Jean Jullien** et **Pierre Mornet** (sorties prévues pour les fêtes de fin d'année 2019), seront suivis de **Brad Holland** et **Gérard DuBois** (courant 2020). Nous étudions aussi, actuellement, l'idée d'une monographie autour de deux immenses scénaristes : **Pierre Christin** et **Alejandro Jodorowsky**.

La plupart de ces livres se feront en coédition avec les éditions Caurette, et des éditions spéciales seront proposées aux **membres du club**.

Le club a été officiellement créé en **septembre 2019.**

Pour en **devenir membre**, dès à présent et **jusqu'à fin 2020**, les conditions sont les suivantes :

- si vous êtes **déjà abonné** aux *Arts dessinés*, une cotisation au tarif préférentiel de 30 € vous sera demandée la première année ;

- si vous n'êtes **pas encore abonné**, une cotisation de 40 € en plus d'un abonnement vous sera demandée, soit :
  - 100 € pour la France (ou 150 € pour deux ans) ;
  - 110 € pour l'Europe (ou 160 € pour deux ans) ;
  - 120 € pour le reste du monde (ou 170 € pour deux ans).

En devenant membre, vous bénéficierez, **en plus des activités proposées**, d'une information avant la mise en vente et d'une **réduction de 15 %** sur toutes nos publications à venir.

Option **membre privilégié :** nous vous proposerons des ex-libris n/s dans chacune de nos publications à venir, pour une cotisation annuelle additionnelle de 100 € (ou plus, à votre libre choix, si vous tenez à nous soutenir plus encore comme **membre bienfaiteur**).

☐ Oui, je deviens membre du Club *Les Arts dessinés*

et je vous adresse, aujourd'hui, la somme de :

- ☐ 30 € : **Membre du Club**, je suis déjà abonné
- ☐ 100 € : **Membre du Club** + abonnement **1 an** France
- ☐ 150 € : **Membre du Club** + abonnement **2 ans** France
- ☐ 110 € : **Membre du Club** + abonnement **1 an** Europe
- ☐ 160 € : **Membre du Club** + abonnement **2 ans** Europe
- ☐ 120 € : **Membre du Club** + abonnement **1 an** Monde
- ☐ 170 € : **Membre du Club** + abonnement **2 ans** Monde

☐ + 100 € / **Membre privilégié**

☐ + ... € / **Membre bienfaiteur**

À renvoyer à :
Club Les Arts dessinés
Frédéric Bosser
44, rue Fessart - 92100 Boulogne

Réglements à l'ordre de : **DBD - Les Arts dessinés**

Mes coordonnées :

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Courriel (indispensable) _____

☐ Je souhaite recevoir la lettre d'information des *Arts dessinés*

Tarifs valables jusqu'au 31 janvier 2020.
Hors Europe, paiement par mandat international ou virement uniquement.

Studio
© Albin de la Simone

CONCERT DESSINÉ

ALBIN DE LA SIMONE & CHARLES BERBERIAN

Charles Berberian donnera un concert dessiné autour de *Charlotte Perriand* (Chêne-Arte Éditions) en compagnie d'Albin de la Simone et de ses musiciens.

Le 15 janvier 2020 à 21h.
Maison de la Poésie-Scène Littéraire,
Passage Molière – 157, rue Saint-Martin
75003 Paris

www.maisondelapoesieparis.com

ALBIN **DE LA**

SIMONE

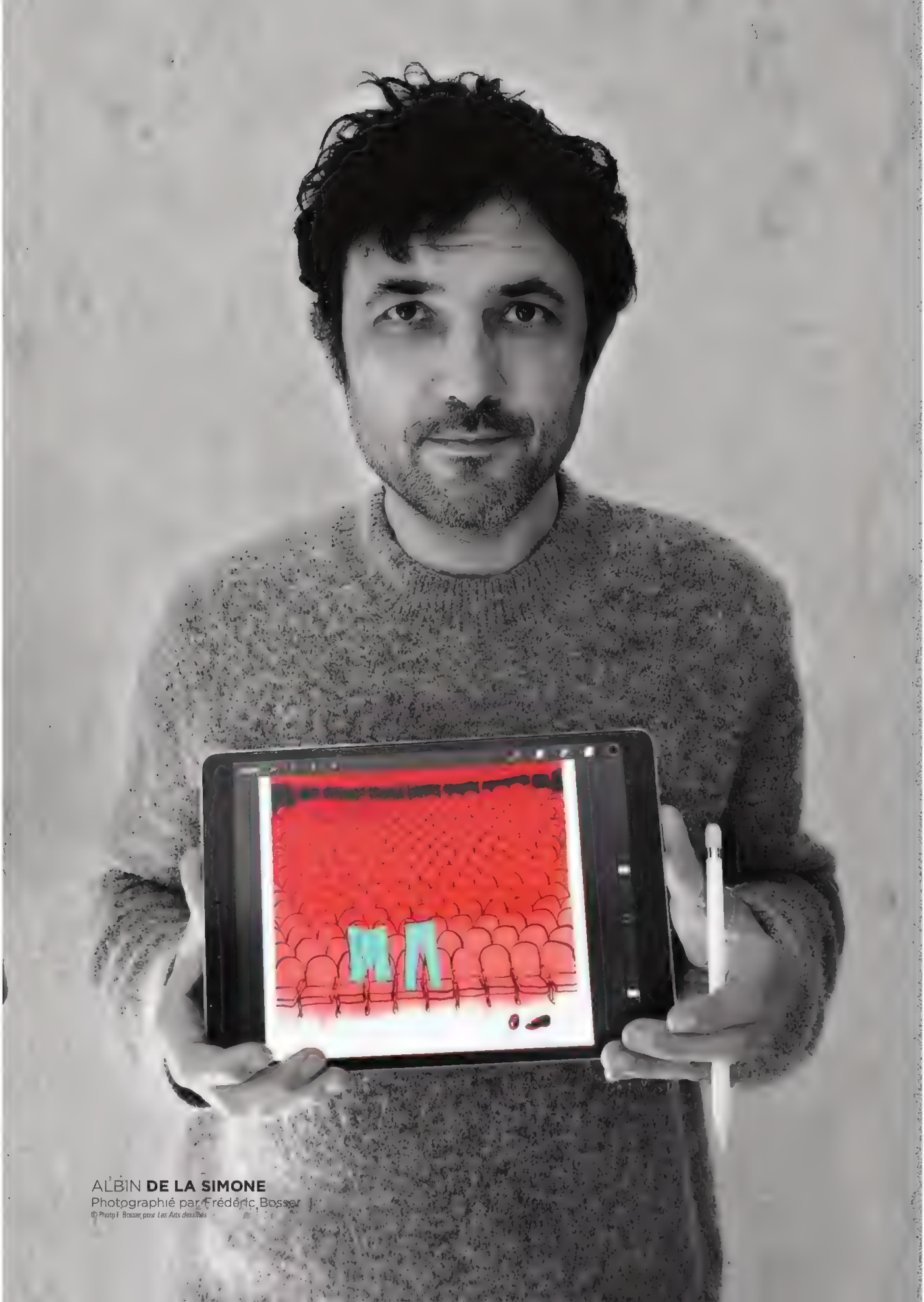
MA VIE EN **TOURNÉE DESSINÉE**

C'est à son domicile parisien qu'**Albin de la Simone** nous a reçus. Référence de la nouvelle scène de la chanson française, le musicien nous a parlé des dessins qu'il réalise sur sa tablette quand il ne compose pas ou n'arrange pas la production d'un disque pour d'autres chanteurs. Car le dessin est une autre corde à son arc d'auteur-compositeur et interprète...

Une rencontre avec
Frédéric Bosser

Albin, en étudiant votre parcours, nous découvrons que vous avez suivi des études en arts plastiques...
Pour suivre mes Humanités (*l'équivalent du lycée en Belgique*), j'ai intégré l'école Saint-Luc, à Tournai, où j'ai passé trois ans pour refaire ma seconde, puis ma première et ma terminale. Sur les quarante heures de cours, on avait vingt heures consacrées aux arts plastiques. Même si je n'aimais pas le style de dessin qu'on nous enseignait, j'ai beaucoup appris. J'ai aussi souvenir d'un cours de perspective conique où nous étudiions les points de fuite et les perspectives et, aussi, d'un autre sur les formes. Le professeur nous demandait de faire des carrés de vingt centimètres sur vingt dans lesquels nous devions intégrer d'autres formes, comme des carrés ou des ronds. Une sacrée école pour comprendre le plein et le vide ! Ces cours m'ont structuré, et je me sers de cet enseignement intense encore aujourd'hui.

Pas de cours d'histoire de l'art dans cette école ?
Bien sûr, et aussi d'analyse esthétique. En dernière année, j'ai souvenir d'un cours où nous faisions ce que nous voulions. C'était proche de l'esprit des Beaux-Arts. À la fin de la semaine, trois professeurs venaient pour juger notre travail. Chose amusante, j'ai retrouvé tous ces travaux chez ma mère, récemment. J'ai constaté que je dessine toujours de la même manière ! Cela peut s'expliquer par le fait que, pendant trente ans, j'ai arrêté de dessiner.



ALBIN **DE LA SIMONE**
Photographié par Frédéric Bosser
© Photo F. Bosser, pour *Les Arts dessinés*

Premier rang
© Albin de la Simone

Pourquoi ?
Pour me consacrer à la musique ! C'est là que j'ai véritablement trouvé ma voie et mon langage, même si cela m'a pris du temps car, après avoir longtemps fait du jazz, j'ai dû attendre la trentaine pour sortir mon premier album solo.

Avant de vous consacrer à la musique, vous n'avez pas eu envie de réaliser une bande dessinée ?
Non, pas du tout ! Après le bac, l'école permettait de suivre ses cours d'architecture et de design intérieur, mais pas de BD. De toutes les manières, ce n'est pas un moyen d'expression fait pour moi. Il aurait fallu que j'aime prendre mon temps, que je m'attache à un personnage... Or ce n'est vraiment pas mon truc. Moi, ce que je préfère, ce sont les dessins légendés.

Pourtant, quand vous avez rejoint Tournai, c'était quand même dans l'idée de faire un métier dans le dessin ?
À l'époque, j'étais dans un chaos personnel total. Ces études m'ont parfaitement recadré. Elles m'ont aussi permis de m'exprimer artistiquement, sachant que je rentrais tous les week-ends chez mes parents, à Amiens, où je jouais dans des groupes de musique. Plus cela allait, moins l'école me motivait. Pour autant, mes parents ont tenu à ce que je poursuive au moins jusqu'au bac, que j'ai obtenu.

Du coup, comment est revenu le dessin dans votre vie ?
Je dirais à la naissance de ma fille, en lui dessinant des doudous... Puis en achetant un iPad pro avec le stylo Apple. Le dessinateur de BD Charles Berberian l'a essayé chez moi et s'est empressé de l'acheter. C'est difficile de résister à cette tentation...

Qu'est-ce qui vous plaît dans ce support ?
Il m'a permis de reprendre confiance en moi dans ce domaine et, surtout, de garder toutes mes étapes. J'ai pu aussi corriger mes dessins facilement, tâche qui me déprimait sur papier, car je ne suis pas patient du tout. Là, avec un « Pomme Z », je peux revenir en arrière, au besoin. Cela m'a aussi permis de mieux comprendre ce que j'aimais dans mes dessins ou pas.

Ces dessins, vous les montrez sur Instagram...
Au départ, je mettais des images (photos comme dessins) prises ici et là. Puis, en effet, j'ai fini par poster mes propres dessins. Comme les retours de ceux qui me suivaient en tant que musicien étaient positifs, cela m'a beaucoup encouragé. Cette libération m'a ensuite permis de raconter des anecdotes de tournée de manière plus originale qu'avec des photos.

Certains de vos dessins seront ensuite exposés, pour la première fois, aux Francofolies de La Rochelle...
À la demande de la programmatrice, oui. Nous étions en décembre, et c'était pour juillet 2018, alors que je ne postais mes dessins sur Instagram que depuis trois mois ! Comme elle a accepté que l'on choisisse ce qui se rattachait à la musique, j'ai trouvé cela opportun et légitime. Je n'aurais pas accepté une telle exposition si, par exemple, elle s'était déroulée dans un festival de dessin. Ce projet m'a boosté et, d'une certaine manière, « obligé » à compléter mes dessins en ajoutant de petites légendes pour expliquer ma vie en tournée, ce que je vois depuis la scène, etc. L'exposition a reçu un bon accueil et je continue, en l'enrichissant, à la montrer dans d'autres festivals, lors de mes concerts ou de résidences artistiques.

Shinjuku
© Albin de la Simone

Sciatique
© Albin de la Simone

Vos dessins ne sont pas toujours drôles…
Mais la vie en tournée n'est pas glamour du tout ! Je montre l'intimité morne des chambres d'hôtel sans charme, leurs fenêtres sans poignée comme dans *Tintin et les Picaros*, les souffrances physiques (au dos, à l'épaule) qui conduisent à l'hôpital, ces repas qui sont toujours les mêmes (essentiellement du jambon et du pâté), les petits déjeuners qui finissent par lasser… C'est la réalité ! Dessiner est devenu une manière de combler le vide de l'écriture – impossible en tournée, car vous êtes tout le temps entouré –, tout en restant créatif.

Beaucoup de dessins ont trait au Japon.
C'est un pays où j'aime aller. J'y ai donné mes tout premiers concerts en tant que chanteur, en première partie de Mathieu Boogaerts. Le Japon m'a tellement bouleversé qu'à mon retour en France, je me suis inscrit à des cours de japonais, où malgré un régime de forcené, j'ai atteint le niveau de langage d'un enfant de deux ans… Après huit séjours sur place, mon niveau s'est quelque peu amélioré.

Comment définiriez-vous votre style ?
Je ne sais pas, j'ai l'impression de ne pas en avoir malheureusement. Je peux réaliser des choses très chiadées comme très spontanées. Cela dépend de mon humeur. Mais je préfère quand c'est jeté…

Un mot sur vos dessins animés ?
J'essaie d'en faire quand j'ai le temps. Cela me permet d'essayer d'autres styles, de tenter d'autres expériences.

Comment vos dessins des coulisses sont-ils perçus par votre entourage et les personnes qui vous accompagnent sur vos tournées ?
Plutôt bien ! Je les vois regarder par-dessus mon épaule quand je dessine dans un bus ou dans un train…

Sur votre site, il est possible d'acheter certains de ces tirages.
L'original n'existant pas, je n'ai pas trop de choix. Ce sont, en général, des tirages de cent exemplaires, vendus cent cinquante euros.

Vous collectionnez les originaux ?
Pas du tout ! Le seul original que je possède, c'est ce pastel acheté en galerie, de Hanawa, un artiste japonais d'art brut. Je n'affiche pas chez moi, non plus mes dessins.

Qu'est-ce qui déclenche, chez vous, une envie de dessin ?
Par exemple, quand on est sur scène, avec les éclairages, nous ne voyons que le bas des jambes des personnes assises au premier rang. Par contre, si une personne allume son portable dans la salle, nous voyons tout de suite son écran… Les spectateurs croient être discrets, mais ils ne le sont pas du tout ! Cela m'a inspiré deux dessins. Tout comme mes dessins de sorties de secours.

Omotesando
© Albin de la Simone

Vous arrive-t-il de travailler d'après photo ?
Bien sûr. Par contre, je ne la décalque jamais, préférant la mettre sur le côté de mon écran et l'interpréter à ma manière. Ce n'est pas toujours confortable, mais j'ai fini par y arriver. En général, cela se voit quand je travaille d'après photo.

Ce matériau, vous pourriez l'utiliser pour vos disques, en particulier les vinyles…
Mon dernier disque, *L'Un de nous*, date de 2017, juste avant que je ne reprenne le dessin. Mais la pochette est signée de l'artiste Sophie Calle.

Vous ne vous êtes jamais essayé au concert dessiné ?
J'ai fait une performance dessinée avec Jean Jullien cet été. Sinon, je viens tout juste d'en faire un mini, avec Charles Berberian, autour de l'architecte Charlotte Perriand, à la Fondation Louis Vuitton ! Et je suis actuellement en contact avec Thomas Baas. J'espère que nous arriverons à faire quelque chose ensemble.

Votre prochain projet ?
Je suis invité par la ville de Saint-Gratien qui me propose d'imaginer une exposition pour 2020.

Affaire à suivre donc…

Actus

Festival Tabook à Tabor

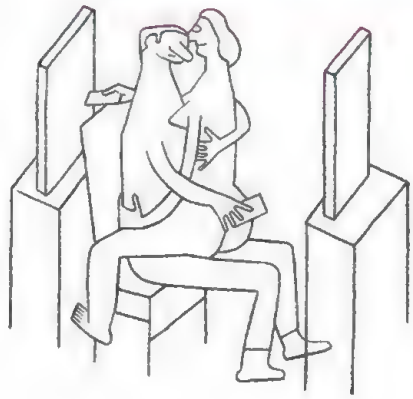
Le Festival Tabook s'est déroulé, du 3 au 5 octobre 2019, à Tabor, coquette petite ville ancienne de Tchéquie. La manifestation est organisée avec enthousiasme, avec l'aide de la Fondation Šašek, par Juraj et Teresa Horvath, les fervents éditeurs de la maison Baobab qui a reçu le grand prix Fiction à Bologne cette année. Les expositions, rencontres, conférences investissent tous les lieux historiques de la localité. Les bâtiments sont pleins de charme, et le public n'est pas uniquement composé de professionnels et de scolaires comme c'est le cas, habituellement, dans nos foires du livre. De nombreux étudiants venus de Prague, des familles entières avec des ribambelles de petits et des femmes enceintes jusqu'aux yeux déambulent dans les ruelles, grouillent dans le salon dédié à la petite édition, achètent généreusement et... disposent d'espaces pour entreposer les poussettes et chauffer les biberons ! La foule, joyeuse, se presse partout. Deux Français y étaient exposés, **Étienne Beck**, jeune Picard vivant à Charleroi édité par MeMo, dans une pittoresque bicoque envahie par le lierre, et **Lionel Koechlin**, mis à l'honneur dans un élégant musée masqué par des échafaudages. J'ai subi un choc en découvrant des illustrateurs tchèques époustouflants de talent comme **Jiří Šalamoun** ou **Chrudoš Valoušek**, ignorés chez nous où l'on ne connaît que **Peter Sis** et **Miroslav Šašek**. La logistique est assurée par de jeunes étudiants bénévoles, et les repas sont pris, en toute convivialité, dans la cuisine des Horvath. Une expérience inoubliable... ■ **Janine Kotwica**

Bon et punk à la fois

Dans l'inconscient collectif, l'***Odyssée*** d'**Homère** est bien souvent associée aux années pénibles qu'a été l'adolescence au collège. Heureusement, il existe des personnages comme **Seymour Chwast** pour en faire une mise à jour beaucoup plus poilante que celle proposée dans les classiques de la littérature scolaire. Après s'être précédemment fait les dents sur la *Divine Comédie* de Dante Alighieri et *Les Contes de Canterbury* de Geofffrey Chaucer, deux chefs-d'œuvre absolus de la littérature mondiale, l'iconoclaste du Bronx new-yorkais démonte non pas le texte du grand auteur grec, mais sa représentation graphique. Là, si le dessin est digne de ceux que l'on peut trouver sur des pupitres de classe, le niveau d'impertinence et de poilade atteint des sommets d'hilarité qui feront pardonner le côté salopé de la chose dessinée. Mais vu les antécédents de l'auteur, cet étalage de torchons à côté de l'aspect serviette de table en lin du texte d'Homère est, aussi, complètement voulu par Chwast. Au final, cette adaptation est digne du « My Way » de Sid Vicious tant elle dépoussière une œuvre qui commençait à disparaître, ensevelie dans la poussière accumulée par des siècles de classicisme ringard. ■ **Géant Vert**

L'ODYSSÉE
Par Seymour Chwast d'après Homère, éditions Calmann-Lévy
Album cartonné, 128 pages couleurs, disponible

L'attaque des clowns élastiques



Entre poésie, rêve et ambition d'améliorer le confort moral de ses lecteurs et lectrices, **Lionel Koechlin** a imaginé (voire testé) une nouvelle version des aphorismes du désir. L'engin s'appelle ***Kamasutra contemporain*** et le résultat risque de déclencher des crises d'hilarité tant la position dite de la virtuelle est le résumé étalon du quotidien des hipsters. Avec ***Drames de clowns***, l'auteur propose vingt-quatre vignettes commentées de la vie pas toujours facile de ces professionnels du rire triste. Proposés dans un petit format poche revolver, ces deux petits fascicules édités par Alain Beaulet flinguent à tout-va la morosité du monde grâce au regard humoristique et surréaliste de l'auteur. ■ **GV**

KAMASUTRA CONTEMPORAIN
Par Lionel Koechlin, éditions Alain Beaulet
livre broché 24 pages N&B, 6 €, disponible
DRAMES DE CLOWNS
Par Lionel Koechlin, éditions Alain Beaulet
livre broché 24 pages N&B, 6 €, disponible

OFFICIER
ET GENTLEMAN
AU 19e SIÈCLE
LA COLLECTION
HORACE HIS DE LA SALLE
Du 7 novembre 2019 au 10 février 2020
exposition au musée du Louvre
Réservation sur ticketlouvre.fr – Adhérez sur amisdulouvre.fr
LOUVRE

Actus

Expo ludique

Lieu de création et d'enseignement, la Cité du design de Saint-Étienne est aussi un espace de choix pour réaliser des expositions d'importance. La dernière en date, ***Design-moi un jeu vidéo***, s'intéresse plus particulièrement aux différentes étapes nécessaires à l'élaboration d'un jeu vidéo. Présentée en quatre parties distinctes – l'esthétisme, la narration, les mécaniques du jeu et la technologie –, l'exposition sera agrémentée par des commentaires éclairés du journaliste spécialisé et chroniqueur radio Jean Zeid, commissaire de l'exposition. Avec une trentaine de classiques du jeu comme *Tetris* en démonstration, il ne reste plus qu'à espérer que les 700 m² dédiés à l'événement seront suffisants pour accueillir tout le public. **GV**

DESIGN-MOI UN JEU VIDÉO
jusqu'au 8 mars 2020
Cité du design de Saint-Étienne – 3, rue Javelin-Pagnon – 42000 Saint-Étienne

Sur les traces d'un réalisateur d'exception

Avec ***Tim Burton, itinéraire d'un enfant particulier***, **Ian Nathan** propose le portrait le plus complet jamais écrit sur un des réalisateurs les plus atypiques que l'industrie cinématographique ait créés. Spécialiste en univers étranges, Tim Burton n'a pas son pareil pour imaginer des longs-métrages où, chaque fois, l'esthétisme sort de l'ordinaire. Grâce à cette magnifique biographie collector sous coffret proposée par Huginn et Muninn, toute la carrière de Burton est disséquée pas à pas, de ses débuts chez Disney aux films les plus marquants comme *Sleepy Hollow*, *Charlie et la chocolaterie* et *Beetlejuice*, qui lance sa carrière. **GV**

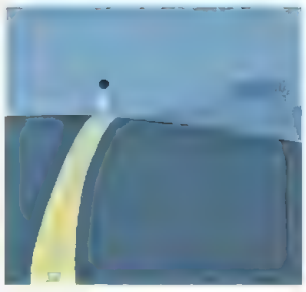
TIM BURTON, ITINÉRAIRE D'UN ENFANT PARTICULIER
Par Ian Nathan, éditions Huginn & Muninn
192 pages sous coffret, 34,95 €, disponible

Illustrations thermiques

Fidèles à leur parole, les éditions Bragelonne continuent leur édification de la plus grande bibliothèque lovecraftienne de France. Ce coup-ci, elles ont confié à l'illustrateur **François Baranger** (voir son travail sur la série *Harry Potter*) le soin de réaliser sa propre vision de la nouvelle de science-fiction *Les Montagnes hallucinées* rédigée par Lovecraft en 1936. Dans ce tome 1 au format 26,2 x 35 cm, les illustrations de l'auteur collent parfaitement au texte original, au point de faire baisser la température corporelle en cours de lecture. Excellent. **GV**

LES MONTAGNES HALLUCINÉES
Par H. P. Lovecraft & Baranger, éditions Bragelonne
Livre cartonné, 64 pages couleurs, 29,90 €, disponible

Disparition de Kota Taniuchi



Tristesse : **Kota Taniuchi**, artiste discret et lumineux qui vivait en Normandie depuis 1983, s'est éteint doucement ce 2 juillet 2019. Il fut, en 1971, le premier « illustrateur » japonais à recevoir le prix graphique de la Foire de Bologne pour son troisième album, réédité avec grâce et sensibilité par les éditions MeMo en 2018 sous son titre initial, traduit du japonais, *Sur la colline*. Elles viennent également de rééditer *Qui m'appelle ?*, qui reçut le prix Critici in erba à Bologne en 1972. Du grand art, qui parle autant à l'adulte qu'à l'enfant. Né en 1947 à Tokyo, Kota Tanuichi étudie aux Beaux-Arts de Tama et commence sa carrière artistique en travaillant dans l'atelier de batik paternel où il peint des kimonos. En 1969, il illustre son premier livre pour enfants, *Le Vieil Homme et son violon*, paru chez Shiko-Sha Co. Parallèlement, Kota Taniuchi travaille pour la presse et expose ses peintures à l'huile dans divers musées et galeries. Plusieurs de ses albums furent honorés par des récompenses internationales, prix Andersen à Tokyo, deux Pommes d'or à Bratislava, deux prix graphiques à Bologne. **JK**

Rencontre au sommet

Quand le marchand d'art Ambroise Vollard se met en tête de faire illustrer *Les Fables* de La Fontaine par Marc Chagall, c'est le départ d'une aventure graphique qui va durer jusqu'en 1952, date de la première édition réalisée après la mort de Vollard en 1937. Pour raconter cette magnifique rencontre entre ces deux géants, la docteure en histoire de l'art Ambre Gauthier raconte dans ***Les Fables de La Fontaine illustrées par Chagall*** l'histoire de ces illustrations d'abord éditées sous forme de gravures à l'eau-forte. Dans cette luxueuse édition proposée par Hazan, soixante-quatre fables sont ainsi illustrées par plus d'une centaine de gouaches en couleurs réalisées en amont du travail de gravure. **GV**

LES FABLES DE LA FONTAINE ILLUSTRÉES PAR CHAGALL
Par Ambre Gauthier, éditions Hazan
Livre relié sous coffret + livret, 220 pages, 35 €, disponible

Créations graphiques avec échappement libre

Créée en 1989 à l'instigation de Didier Bourgoin, la Fanzinothèque de Poitiers fête donc sa trentième année d'existence avec un bien beau bouquin sobrement intitulé ***Fanzinorama***, qui retrace l'histoire du fanzinat national en proposant 200 fac-similés représentatifs d'un mode d'expression graphique sans barrière ni contrainte. Compilé par **Matthieu Rémy** et ornementé de quelques explications techniques de **Marie Bourgouin**, cet ouvrage très visuel est la pointe de l'iceberg contenu sur les étagères de la fanzinothèque qui ressence quelque 56 000 ouvrages sur la question réalisés par des passionnés en perpétuelle roue libre. Au fil des pages, le lecteur avide de liberté dans tous les sens du terme va en prendre plein les yeux et les oreilles tant les pages reflètent un mode de vie qui devrait être remboursé à 100 % par la Sécurité sociale. ■ **GV**

FANZINORAMA
Par Bourgouin & Rémy, éditions Hoëbeke
Livre broché, 192 pages couleurs, 25 €, disponible

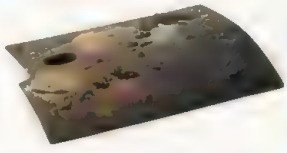
La minute Courbet

Gustave Courbet *Le Chêne de Flagey* 1864, huile sur toile
Ornans, Musée Gustave Courbet © Ornans, Musée Gustave Courbet, photo : Pierre Guenat

Après une année passée à commémorer le Bicentenaire de Gustave Courbet, la dernière exposition ***Courbet – Hodler*** mettant en parallèle la rencontre et le travail de ces deux grands peintres est proposée jusqu'au 6 janvier prochain au musée Courbet d'Ornans. Réalisée à partir des archives du spécialiste de l'art suisse Jura Brüschweiler (1927-2013), cette exposition bien documentée raconte avec justesse et exemples à l'appui le passage de témoin entre deux générations de peintres qui s'appréciaient mutuellement. Parallèlement, le musée suisse Jenisch Vevey reprend dans une forme remaniée l'exposition ***Courbet dessinateur*** qui s'est tenue ces derniers mois au musée Courbet d'Ornans. À travers une collection de dessins réalisés par le peintre, les visiteurs pourront se forger leur propre opinion quant à cet aspect méconnu du travail de l'artiste qui n'était pas réputé pour sa passion du dessin. ■ **GV**

COURBET DESSINATEUR
jusqu'au 2 février 2020 Musée Jenisch Vevey – 2, avenue de la Gare – 1800 Vevey, Suisse

COURBET – HODLER
jusqu'au 6 janvier 2020 Musée Courbet – 1, place Robert-Fernier – 25290 Ornans



Palette de Gustave Courbet XIXe siècle, bois
Ornans, Musée Gustave Courbet © Ornans, Musée Gustave Courbet, photo : Pierre Guenat

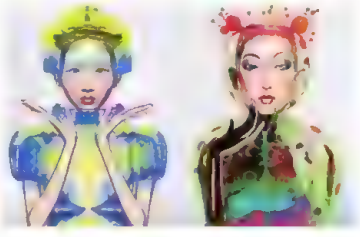
La route de l'incertitude

Troisième livre de la Québécoise **Camille Ocelot**, ***La Vie d'artiste*** est un roman graphique publié par La ville brûle, l'énergique structure indépendante implantée dans la bonne ville de Montreuil-sous-Bois. Tout au long des pages, l'autrice s'interroge sur sa condition d'artiste dans un monde où les Bisounours font cruellement défaut. Ouvrage aussi drôle que lucide, il sera le compagnon de route de tous ceux et celles qui souhaitent avoir une idée de tout ce qui se passe dans la tête des créateurs dont ils voient bien le dessin, mais jamais les problèmes auxquels la vie les confronte. ■ **GV**

LA VIE D'ARTISTE
Par Catherine Ocelot, éditions La ville brûle
Livre relié avec rabats,
208 pages couleurs, 20 € disponible

Nous avons testé pour vous

Dans le cadre de la Biennale internationale des arts numériques Némo, SNCF Gares & Connexions a confié à **Beb-Deum** le soin de redécorer les quais et différentes parties de la gare d'Austerlitz.



Partant du rapport de l'homme et de la machine, l'artiste propose une série de grands panneaux sur le thème du métissage, de l'hybridation transhumaniste et du corps-marchandise. Inaugurée en présence de Valérie Pécresse et de Claude Solard, directeur général de SNCF Gares & Connexions, l'initiative amène un regard nouveau sur les lieux, en espérant qu'une partie des voyageurs qui parcourent cet espace trouvera un peu de temps pour s'y attarder. ■ **GV**

BEB-DEUM HUMAIN, POST-HUMAIN...
jusqu'au 5 janvier 2020
Gare d'Austerlitz – 85, quai d'Austerlitz – 75013 Paris

Actus

Sur le pont

ABCH est une manifestation culturelle organisée par Quartier Libre SIG, qui a eu lieu pour la première fois lors de la Foire internationale 2019 du livre pour enfants de Bologne, où la Suisse était invitée d'honneur. Entièrement repensée pour l'occasion, cette nouvelle édition a toujours la vocation de promouvoir les jeunes illustrateurs issus des quatre régions linguistiques qui composent le pays. Pour l'occasion, le nombre 26, qui représente le nombre de lettres de l'alphabet, va être décliné en quatre langues par autant de garçons et de filles aussi talentueux sur le plan graphique les uns que les autres. Installés sur le pont de la Machine, un pont piéton qui surplombe le Rhône, les visiteurs pourront tout autant profiter du point de vue que du talent déployé ■ **GV**

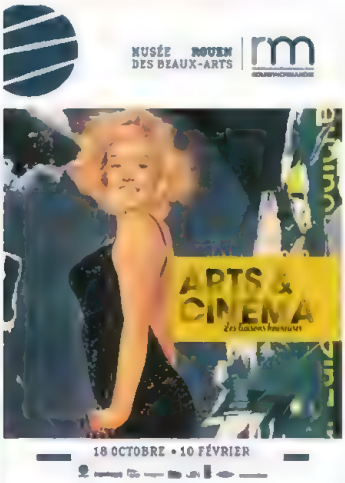
ABCH
ILLUSTRATRICES ILLUSTRATEURS JEUNESSE SUISSES
jusqu'au 1er mars 2020
Pont de la Machine, Genève (CH)

Géant

Parmi les rééditions qui tombent à pic pour les fêtes, notons l'énorme ***Manuel d'éducation punk – la visite au musée*** (Flammarion) de l'autrice de pièces de théâtre et illustratrice anglaise **Miriam Elia** et de son frère **Ezra** pour la causticité des textes. Au départ, le livre proposé ressemble trait pour trait à un Ladybird Grade Reader, un genre de manuel éducatif apparu à la fin du XIXe siècle en Angleterre. Supposé aider les enfants des classes laborieuses à apprendre à lire, son véritable rôle était surtout de leur faire retenir uniquement les mots utiles pour rester au bas de l'échelle sociale jusqu'à la fin de leurs jours. À l'aide de dessins parodiant sans remords un style aussi innocent que celui d'Eileen Soper pour *Le Club des cinq*, les auteurs proposent une relecture qui détourne complètement le sens du dessin proposé. Aussi insolente que Magritte et sa pipe, cette série compte deux autres tomes qui règlent leur sort à *La Sortie en ville* et *L'École à la maison*. ■ **GV**

MANUEL D'ÉDUCATION PUNK
Par Miriam & Ezra Elia, éditions Flammarion
livre cartonné, 46 pages couleurs, 8 €, disponible

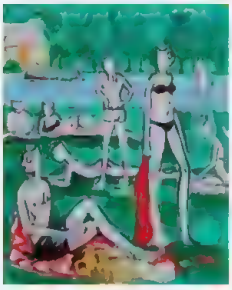
Nous avons testé pour vous



Fidèle à son programme d'expositions qui tiennent le choc, le musée des Beaux-Arts de Rouen vient de frapper un grand coup en organisant ***Art et cinéma – les liaisons heureuses***, une expo aussi didactique que superbe sur les liens entre les arts plastiques et le cinéma. Organisé avec l'aide de la Cinémathèque française, l'événement est une visite pleine de surprises tellement ses concepteurs ont parfaitement équilibré les visuels présentés et la masse d'informations à retenir. Parmi les thématiques proposées, *Charlot, peintre cubiste* démontre comment Charlie Chaplin a mieux su appréhender les dangers du modernisme que Picasso qui, grand amateur du divertissement qu'est le cinématographe, finira par se ranger à l'avis de l'acteur américain. Tout au long des pièces parcourues, les échanges entre les deux arts et les personnes se répondent avant de se conclure sur une photo de Belmondo peint en bleu façon Yves Klein. Sincèrement, que sont ces trois heures de transport aller-retour depuis la gare Saint-Lazare face à la qualité de cette expo innovante ? ■ **GV**

ART ET CINÉMA – LES LIAISONS HEUREUSES
jusqu'au 10 février 2020
Musée des Beaux-Arts de Rouen – Esplanade Marcel-Duchamp – 76000 Rouen

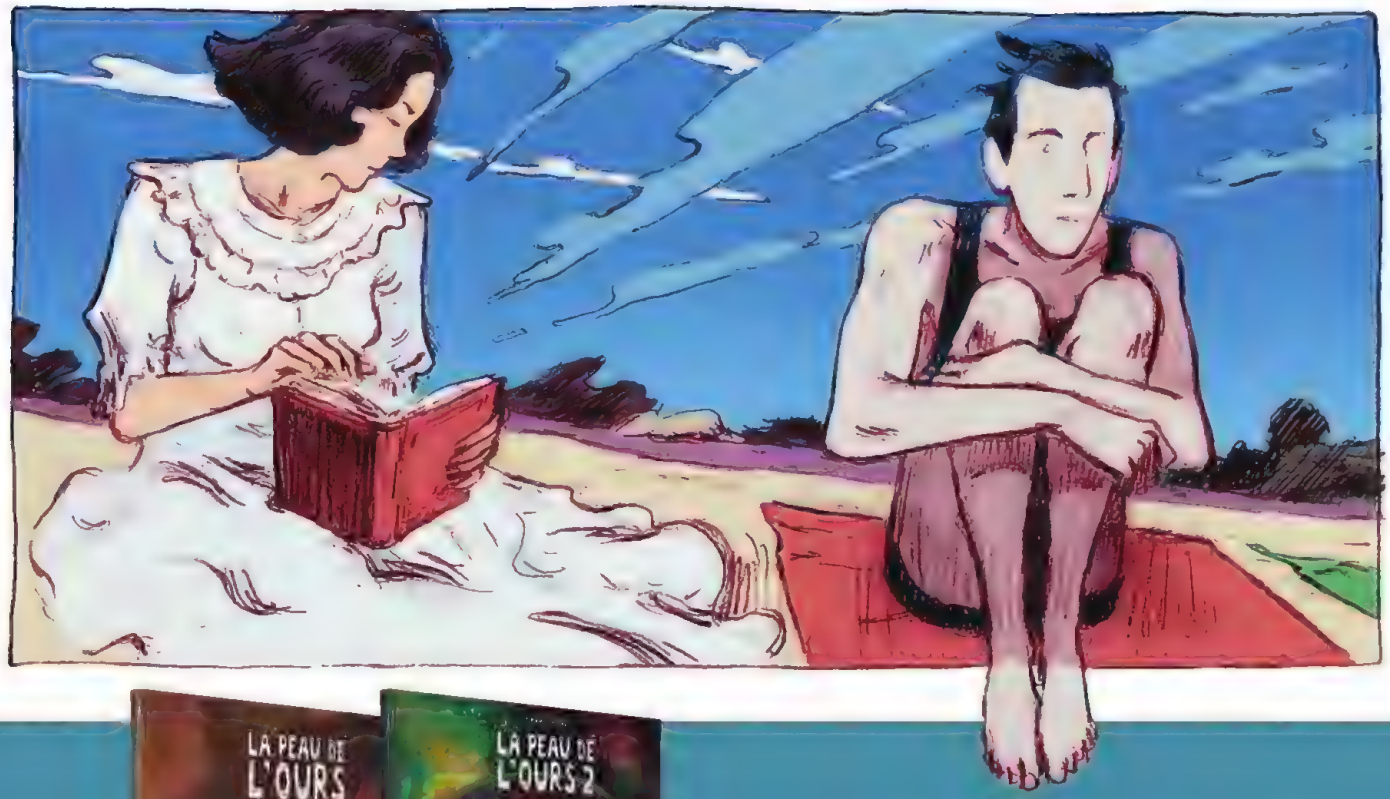
Chat plane pour lui

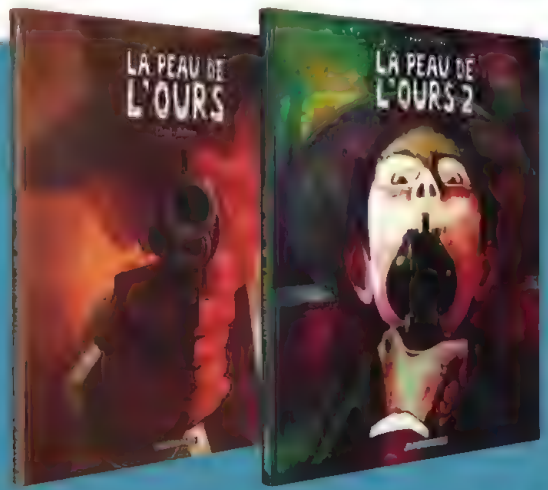


À partir d'un vers emprunté à Rimbaud et customisé pour coller à la thématique féline qui l'inspire habituellement, le peintre **Alain Séchas** s'en est donné à cœur joie pour reconstituer à sa manière l'ambiance bourgeoise décontractée qui régnait à la fin du XXe siècle dans les lieux où se tiendra l'exposition ***Ô saisons ô chat***. Évidemment, tous les personnages sont désormais des chats, même s'ils ont adopté la posture humaine. Les peintures proposées lors de cette relecture aussi impertinente que pleine de talent sont à envisager comme du Seurat ayant pris son pointillisme pour un paquet de croquettes. À découvrir d'urgence. ■ **GV**

ALAIN SÉCHAS Ô SAISONS Ô CHAT
du 16 janvier au 5 avril 2020
Maison d'Art Bernard Anthonioz – 16, rue Charles-VII – 94130 Nogent-sur-Marne

Ô SAISONS, Ô CHATS !
Édition numérique réalisée par Art Book Magazine/ABM Distribution, janvier 2020





LA PEAU DE L'OURS

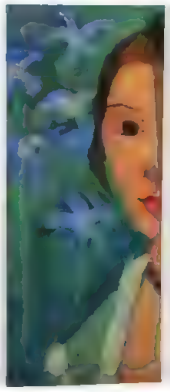
Une pépite graphique, amorale et cynique au cœur de la Mafia !

SAISON 2 LE 10 JANVIER 2020

DARGAUD

Actus

Pour le développement de la pensée kunsthallienne en Allemagne



Parmi les expositions les plus intéressantes du moment, ***Chefs-d'œuvre de la Kunsthalle de Brême : de Delacroix à Beckmann,*** organisée par le musée Guggenheim Bilbao, propose une magnifique sélection des œuvres appartenant au musée Kunsthalle de Brême. Fondée en 1849 par des collectionneurs allemands alors que le pays vient de traverser une crise économique et sociale, la Kunsthalle se veut être une sorte de trait d'union entre l'art français et l'art allemand de cette période jusqu'au début du XX[e] siècle, tant les points communs entre les différents courants artistiques entre les deux pays leur semblent évident. Présentée dans un lieu qui mérite le déplacement même vide, cette exposition bien faite se doit d'être visitée d'une manière ou d'une autre. ■ **GV**

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA KUNSTHALLE DE BRÊME : DE DELACROIX À BECKMANN
jusqu'au 16 février 2020 – Guggenheim Bilbao, Espagne

L'homme pluridisciplinaire

Difficile de coller une étiquette à **Lucien Jacques** tant son talent s'exprima dans de nombreux domaines comme la peinture, l'aquarelle, la gravure sur bois, la poésie, le tissage, l'écriture et, bien entendu, l'édition de livres. Il fut notamment celui qui découvrit le génie de Jean Giono. Ce livre permet enfin de rendre compte de cette personnalité volatile et persévérante, archives écrites et dessinées à l'appui. Une très belle découverte à l'occasion de l'exposition présentée au musée Regards de Provence, en écho à l'exposition *Giono* présentée simultanément au Mucem, du 30 octobre 2019 au 17 février 2020 ■ **FB**

LUCIEN JACQUES, LE SOURCIER DE GIONO
Livre d'exposition
éditions Mucem / Actes Sud,
128 pages, 28 €, disponible

Quand y en a plus, y en a encore

De son vivant, Pablo Picasso aura été un touche-à-tout de génie. Presque un demi-siècle après sa disparition, les spécialistes n'ont toujours pas fini de découvrir et d'expliquer tout le travail légué par l'homme aux multiples facettes. Pour cette fin d'année, ce sont pas moins de cinq expositions sur l'artiste qui viennent de s'ouvrir quasiment en même temps entre la France et l'Espagne, les deux pays de prédilection de Picasso. Pour le côté hexagonal, le Musée national Picasso-Paris propose ***Tableaux magiques***, qui recouvre une période comprise entre 1926 et 1930, où le peintre expérimente différentes formes plastiques qui vont préfigurer *Guernica*. Pour sa réouverture, le musée d'Art de Toulon met en opposition le paysage méditerranéen tel qu'il a été traité par Picasso avec autant de toiles sur le même sujet réalisées par Braque, Dufy, Derain ou Kisling. Plus au nord, le musée de Beaux-Arts de Tourcoing propose de s'attarder sur ***Picasso illustrateur***. Le musée de Barcelone propose quant à lui deux expositions menées en parallèle avec ***Picasso Poète***, qui met en lumière les talents d'écriture du peintre, et ***Picasso et Éluard***, qui s'attarde sur la profonde amitié qui lia les deux hommes. ■ **GV**

PICASSO ET LE PAYSAGE MÉDITERRANÉEN
jusqu'au 23 février 2020
au musée d'Art de Toulon

PICASSO TABLEAUX MAGIQUES
jusqu'au 23 février 2020
au Musée national Picasso-Paris

PICASSO ET ÉLUARD
jusqu'au 15 mars 2020
au musée Picasso de Barcelone

PICASSO POÈTE
jusqu'au 1er mars 2020
au musée Picasso de Barcelone

PICASSO ILLUSTRATEUR
jusqu'au 13 janvier 2020
au musée des Beaux-Arts de la Ville de Tourcoing

PICASSO ILLUSTRATEUR
Ouvrage collectif, éditions Snoeck
livre relié, 144 pages illustrées, 25 €, disponible

The artist à la Malmaison

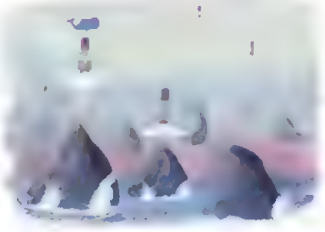
Il y a au moins deux **Sempé**. L'un dit de lui-même – sans fausse modestie, car la modestie, c'est son fonds de commerce – qu'il n'a pas assez de talent, pas de formation, pas de facilités... L'autre nous régale avec régularité, depuis presque soixante-dix ans, de la délicate poésie de ses dessins. Comme souvent avec les artistes, il ne faut pas s'attacher à ce qu'ils nous disent, mais à ce qu'ils nous montrent. Chez Sempé, le dessin, légendé comme muet, nous en dit plus long sur nous-mêmes, nos ridicules indicibles, nos défauts ordinaires et nos élans minuscules que les milliers d'ouvrages de ces bibliothèques qu'il aime tant dessiner, comme pour en souligner l'incapacité à sonder les mystères de l'existence. À rebours de la cruauté d'un Voutch – ou alors sans intention malsaine –, il baigne ses personnages dérisoires d'une bienveillance teintée de nostalgie qui, malgré les marquages temporels de son œuvre, ne la démode jamais. Pour s'en convaincre, après les colonnes Morris parisiennes, rendez-vous à Rueil-Malmaison, à l'Atelier Grognard, pour suivre, au travers de quelque 300 œuvres originales délicieusement sélectionnées par Martine Gossieaux et Marc Lecarpentier, ***Itinéraire d'un dessinateur d'humour*** qui, s'il n'était que cela, n'aurait sans doute pas été, à 113 reprises, *l'artist* en charge des couvertures du *New Yorker*. **Philippe Portier**

SEMPÉ, ITINÉRAIRE D'UN DESSINATEUR D'HUMOUR
jusqu'au 31 mars 2020
Atelier Grognard – 6, avenue du Château-de-la-Malmaison – 92500 Rueil-Malmaison

SEMPÉ, ITINÉRAIRE D'UN DESSINATEUR D'HUMOUR
Par Marc Lecarpentier, éditions Martine Gossieaux

Laisse les gondoles à Venise...

Pour combler une retraite bien méritée, après des années au service de l'image pour le compte de l'agence Vue sur la ville qu'il a créée, **Alain Lachartre** s'adonne à l'illustration. Son dernier livre, ***Diableries vénitiennes***, nous guide dans une alchimie fantasmagorique peuplée de... gondoles. Charmant ! **FB**



Exposition à la galerie Thomé
jusqu'au 21 décembre
19, rue Mazarine – 75006 Paris

DIABLERIES VÉNITIENNES
Par Alain Lachartre
Livre d'auteur illustré, numéroté et signé à 50 exemplaires, 15 x 21 cm, 36 pages sous pochette translucide, au prix de 20 € (frais de port inclus pour la France)

Doré aux enchères

Le 14 novembre dernier, un sublime dessin de **Gustave Doré** (1832-1883) passait aux enchères via la société Aguttes. Alors que Londres au milieu du XIXe siècle est une ville en pleine révolution économique et industrielle, Gustave Doré décide de s'y rendre en compagnie du journaliste Blanchard Jerrold pour explorer les divers quartiers de la capitale anglaise et montrer les inégalités sociales qui s'y creusent. Ses dessins constitueront l'ouvrage *London: a Pilgrimage* alternant visions réelles et imaginaires, choses vues et fantasmées. Ce grand et sublime dessin, dédicacé à Willy Blumenthal, reprenait une des illustrations de l'ouvrage une décennie après sa publication. Estimé entre 15 et 20 000 €, il a été adjugé 119 600 €. **FB**

Œuvre de jeunesse revisitée

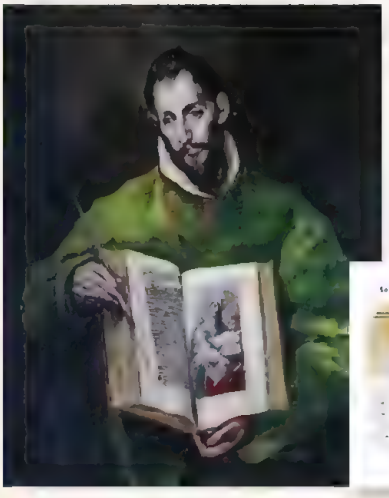
Surnommé « le shérif » à cause de son chapeau de cow-boy, Roland est la vedette de son quartier. Quand il quitte sa maison, ses poules et sa sœur folle et handicapée, c'est très souvent pour retrouver ses copains, chômeurs ou retraités comme lui, au bistrot. S'ensuivent des discussions animées, ponctuées de ballons de blanc, de ricard et de cafés bien arrosés.

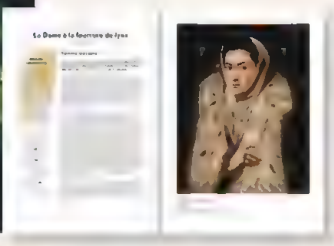
Pour l'Association, **David Prudhomme** redessine et recompose entièrement cette histoire initialement publiée en 2004 aux éditions Charrette. L'occasion de redécouvrir les sujets que l'auteur développera par la suite avec son ami Pascal Rabaté. **FB**

L'OISIVERAIE
Par David Prudhomme, éditions L'Association
Album cartonné 128 pages couleurs, disponible

Le coin El Greco

Alors que l'exposition *Le Greco* bat son plein entre les murs de la galerie sud-est du Grand Palais jusqu'au 20 février prochain, l'amateur averti se procurera le livre catalogue de cette rétrospective consacrée au peintre du XVIe siècle qui aura le plus influencé la peinture moderne de par sa science du dynamisme. Imposant pavé coédité par M et Louvre éditions, l'ouvrage répertorie près de 200 illustrations commentées par des spécialistes sous la direction du commissaire de l'exposition Guillaume Kientz. Sur un ton beaucoup plus léger, **Hayley Edwards-Dujardin** propose El Greco comme sujet central du quatrième ouvrage de sa série à succès ***Ça, c'est de l'art***. En 40 fiches très bien rédigées, elle propose une approche tout en décontraction de la vie et l'œuvre du peintre. **GV**





EL GRECO
jusqu'au 20 février 2020
GRAND PALAIS
3, avenue du Général-Eisenhower
75008 Paris

LE GRECO
Ouvrage collectif sous la direction de Guillaume Kientz, M & Louvre éditions
livre cartonné, 248 pages couleurs, 45 €, disponible

ÇA, C'EST DE L'ART - EL GRECO
Par Hayley Edwards-Dujardin, éditions du Chêne
livre cartonné, 108 pages couleurs, 14.90 €, disponible

Actus

Juste mais tardive réhabilitation...

Après le musée Granet d'Aix-en-Provence et le Kunstmuseum Picasso de Münster en Allemagne, **La Piscine** accueille la troisième et dernière étape d'une exposition organisée, en collaboration avec la Fondation Jean et Suzanne Planque, à partir d'un ensemble exceptionnel d'une centaine de toiles et dessins réunis avec passion par un collectionneur suisse et complété par quelques prêts consentis par des institutions françaises et suisses. Elle regroupe six peintres – **Jean Bazaine** (1904-2001), **Roger Bissière** (1886-1964), **Elvire Jan** (1904-1996), **Jean Le Moal** (1909-2007), **Alfred Manessier** (1911-1993) et **Gustave Singier** (1909-1984) – qui ne formèrent pas un groupe mais plutôt une même réflexion entre la représentation du monde (qu'ils pratiquèrent au début de leur carrière) et une voie plus abstraite – que l'on désigne parfois par le terme de non-figuration. Les voir côte à côte permet de comprendre combien ils travaillèrent à l'évocation des sensations, notamment face à la nature. Malheureusement, ce « mouvement » se fit balayer par l'abstraction américaine et les énormes moyens mis en œuvre à ce moment-là par le FBI pour ne pas les diffuser. Nous perdîmes par la même une belle carte à jouer au niveau international. **FB**

BAZAINE, BISSIÈRE, ELVIRE JAN, JEAN LE MOAL, MANESSIER ET SINGIER. TRAVERSER LA LUMIÈRE
jusqu'au 2 février 2020
La Piscine – 23, rue de l'Espérance – 59100 Roubaix

Une entrée décomplexée vers l'art

Créée en 2002, ***D'art d'art !*** couvre l'histoire de l'art via la description décalée d'une œuvre sur trois minutes juste après le JT de 20 heures. Animée à l'origine par **Frédéric Taddeï** avant qu'il soit remercié en 2018, cette émission est aujourd'hui présentée par Adèle Van Reeth. Durant ces années, les éditions du Chêne reprenaient régulièrement ces petites pastilles en les développant dans de copieux livres illustrés. Ainsi cinq mille ans d'histoire de l'art ont été traités au travers des 450 œuvres allant des sculptures préhistoriques découvertes sur les parois des grottes aux œuvres de *street art* qui s'exposent aujourd'hui dans nos villes. Cette approche décomplexée de l'art est désormais disponible en intégrale. **FB**

D'ART D'ART INTÉGRALE
Par Frédéric et Marie-Isabelle Taddeï, éditions du Chêne
928 pages couleurs, 59,90 €, disponible

Garouste académicien

© Photo : J. Agnel

Le 23 octobre dernier, **Gérard Garouste**, qui est très présent dans nos pages, a officiellement été installé dans la section de peinture de l'Académie des beaux-arts par son confrère Laurent Petitgirard, secrétaire perpétuel de cette même académie. Il est élu au fauteuil de Georges Mathieu (1921-2012). Nous étions présents à cette cérémonie, qui s'est tenue sous la coupole du palais de l'Institut de France. Notons que son épée d'Académicien a été dessinée par son épouse Élisabeth Garouste. Dans le même temps, nous apprenions l'élection de Georg Baselitz, né en 1938 à Kamenz en Allemagne, à l'Académie des beaux-arts, en qualité de membre associé étranger au fauteuil précédemment occupé par Andrzej Wajda. **FB**

VIVE LA LIBERTÉ

Cette année, *Reporters sans frontières* a choisi le travail de **Jean-Paul Goude** pour son album annuel indispensable pour collecter des fonds afin d'aider les journalistes se trouvant sur les zones de conflits à travers le monde. La vente des albums représente 30 % de leur budget annuel. Le lecteur y trouvera des croquis de ses débuts au bicentenaire de la Révolution en passant par les spots publicitaires iconiques pour les sociétés Chanel, Perrier, Galeries Lafayette et Kodak. Un achat indispensable pour défendre cette cause et pour son contenu. **FB**

JEAN-PAUL GOUDE, 100 IMAGES POUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE
Éditions Reporters sans frontières
Ouvrage broché, 9,90 €, disponible

Entièrement réalisé sous acide

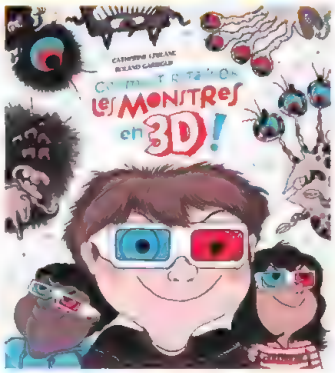
Les amateurs de curiosités rétros vont adorer ce ***Batras, l'enfant d'acier*** édité chez Alma et dû à l'imagination fertile de **Jean-Maurice de Montremy** assisté par **Emmanuel Pierre** à l'illustration toporienne. Réalisée à partir d'éléments empruntés aux recherches du linguiste Jean Dumézil quand ce dernier œuvrait dans le Caucase à la collecte de contes et légendes locales, cette histoire de batracien doté d'une force herculéenne qui lui permettrait de ne faire que le bien s'il n'était pas aussi soupe au lait préfigure à rebours tous les récits de super-héros à venir déjà écrits. Psychédélique et fun. **GV**

BATRAS, L'ENFANT D'ACIER
Par de Montremy & Pierre, éditions Alma
Livre cartonné, 88 pages illustrées, 22 €, disponible

Benjamin Lacombe
Albin Michel
Contes silencieux
Les contes traditionnels revisités
par Benjamin Lacombe dans un merveilleux pop-up.
En librairie

Actus

Autour de Glénat Jeunesse



On ne présente plus le médecin et animateur télé qu'est **Michel Cymes**. Pour ce livre ***Même pas bêtes ! Les 5 sens***, il s'est associé à **Farah Kesri** pour transmettre aux jeunes lecteurs leur amour commun des sciences et, surtout, des animaux. Joliment illustré par **Amélie Falière**, cet ouvrage rempli de fiches détaillées sur la faune devrait susciter pas mal de vocations. ***Comment ratatiner les monstres en 3D***, raconté par **Catherine Leblanc** et dessiné par le globe-trotter **Roland Garrigue**, sera le mode d'emploi idéal pour vaincre tous les monstres qui peuvent se tapir sous le lit et dans les placards. Pourquoi ? C'est simple, il est fourni avec une paire de lunettes 3D qui fait la différence. ■ **GV**

MÊME PAS BÊTES ! LES 5 SENS
Par Cymes, Kesri & Falière, éditions Glénat Jeunesse
Livre cartonné dès 6 ans, 72 pages couleurs, 15 €, disponible

COMMENT RATATINER LES MONSTRES EN 3D
Par Leblanc & Garrigue, éditions Glénat Jeunesse
Livre cartonné dès 4 ans, 32 pages couleurs, 14,50 €, disponible

L'homme à tête de chou...

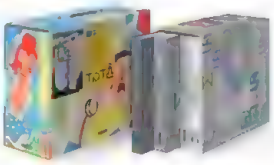
Pour sa réouverture, la Maison de Balzac propose pour sa première exposition temporaire un accrochage d'œuvres du caricaturiste et illustrateur **Granville**. Ce républicain anticlérical est connu pour ses personnages à tête d'animaux que l'on retrouve notamment dans le livre *Métamorphoses du jour*. Très proche de Balzac avec qui il échangeait des contacts quand ils ne collaboraient pas, Granville a toute sa place dans ce lieu... ■ **FB**

BALZAC ET GRANVILLE
jusqu'au 13 janvier 2020
MAISON DE BALZAC
47, rue Raynouard – 75016 Paris
Ouvert du mardi au dimanche de 10 h à 18 h

Alerte beaux livres

Alors que les sapins de Noël se profilent à l'horizon, les éditions Taschen viennent de tirer une sacrée bordée avec trois sorties simultanées qui vont aplatir les porte-monnaie sans aucun remords. Sorti à l'origine en 1984 et épuisé depuis des lustres, le fantastique jeu de tarot imaginé par Salvador Dalí est enfin de retour en magasin. Avec ***Dalí. Tarot***, les 78 cartes sont présentées dans un très beau coffret de velours violet qui renferme aussi un copieux livret rédigé par **Johannes Fiebig** avec règles et explications détaillées pour tout comprendre à cette œuvre d'art surréaliste aux couleurs chatoyantes. Afin de fêter les 112 ans de Jacques Tati, le cinéaste important le plus oublié que la Terre ait porté, un collectif de chercheurs et de spécialistes du cinéma a collecté, pour réaliser ***L'Intégrale Jacques Tati***, des essais originaux, des entretiens, des scénarios et des centaines de lettres inédites ainsi que des dessins, des notes, des photographies et des images de ses films en vue de réaliser les cinq volumes de ce coffret qui devrait réjouir au plus haut point les inconditionnels de ce grand incompris du cinéma moderne. Dans un registre encore plus hardcore, les anglophiles pourront se jeter sur ***The Definitive Jacques Tati***, une version du coffret accompagnée du plateau de tournage de *Mon oncle* à construire soi-même, d'une boîte à sons électronique et autres surprises. ■ **GV**

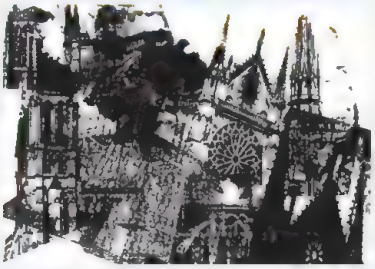
DALÍ. TAROT
Par Johannes Fiebig, éditions Taschen
Jeu de 78 cartes de tarot avec livret de 184 pages, dans un coffret relié de velours, 50 €, disponible



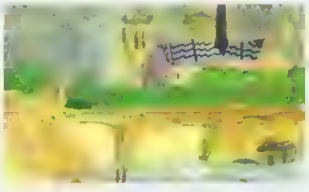
L'INTÉGRALE JACQUES TATI
Par Alison Castle, éditions Taschen
Coffret de 5 volumes, 1136 pages, 185 €, disponible

THE DEFINITIVE JACQUES TATI
Par Alison Castle, éditions Taschen
Éditions Taschen, 112 exemplaires, 785 €, disponible

La boîte à sons



Pour aider à la reconstruction de la cathédrale Notre-Dame de Paris, faut-il le rappeler ravagée par les flammes, s'il a beaucoup été question de donateurs privés et publics, rares ont été les initiatives d'artistes à ce sujet. ***Visions d'artistes*** répond en partie à cette absence avec pas moins de 44 œuvres originales d'Hervé Di Rosa, Alekos Fassianos, Jean Le Gac, Orlan, Jean-Pierre Raynaud, Rudy Ricciotti, Alain Séchas... L'intégralité des profits contribuera à la reconstruction de l'église. ■ **FB**



VISIONS D'ARTISTES
Ouvrage collectif, éditions Jannink
Livre broché, 102 pages couleurs, disponible

Au début était le Petit Nantais

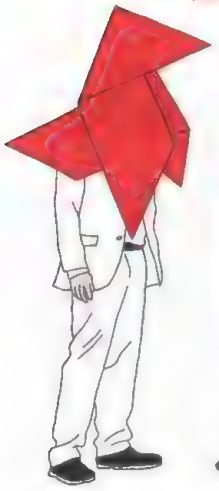
Tout comme Pablo Picasso, **Tomi Ungerer** était un artiste protéiforme. À travers l'exposition ***Focus ! La photographie chez Tomi Ungerer*** qui se tient jusqu'au 15 mars 2020 au Centre international de l'illustration strasbourgeois, le visiteur peut découvrir 150 de ses photographies qui montrent ô combien l'artiste a su exploiter ce médium. Utilisées dans un but documentaire, incluses dans le dessin ou en photomontages particulièrement caustiques, ces photos réalisées entre les années 1950 et 2000 soulignent une facette méconnue de Tomi Ungerer qui mérite le coup d'œil.

Le temps est l'un des aspects essentiels de l'œuvre de Tomi Ungerer, descendant d'une famille d'horlogers. Afin de mettre en valeur ce particularisme de l'auteur strasbourgeois, le musée du Temps et le musée Tomi Ungerer-Centre international de l'illustration de Strasbourg ont imaginé conjointement ***Time is Tomi*** qui se tiendra à Besançon, une ville tout en adéquation avec le sujet. ■ **GV**

TIME IS TOMI
du 22 février au 28 juin 2020
Musée Tomi Ungerer-Centre international de l'illustration de Strasbourg
Musée du Temps de Besançon – 96, Grande-Rue – 25000 Besançon

FOCUS ! LA PHOTOGRAPHIE CHEZ TOMI UNGERER
jusqu'au 15 mars 2020
Musée Tomi Ungerer-Centre international de l'illustration de Strasbourg
2, avenue de la Marseillaise – 67000 Strasbourg

Vive l'image imprimée



Crée par **Maxime Barbier** et **Étienne Robial**, ***476*** est une structure d'édition d'images imprimées qui publie des œuvres produites en série, en édition limitée, numérotées et signées par leurs auteurs. Le tout imprimé sur un duplicopieur riso ME9350, 2 tambours, format A3. Parmi leurs dernières publications, nous avons sélectionné ***Things Thought and Said*** de **Jean Jullien**, ***Lourd*** de **Jochen Gerner** d'après F. Léger, et les deux premiers tomes de ***Duo***, livret où deux artistes sont en confrontation : **Jacques Floret** et **Stéphane Trapier** pour le n° 1, et **Loulou Picasso** et **Rebecka Tollens** pour ne n° 2. À découvrir de toute urgence. Renseignements : **www.476.fr.** ■ **GV**

Auteur avant-gardiste

Après une monographie monumentale et les deux premiers tomes d'une série aux dimensions plus classiques, les éditions Martin de Halleux proposent deux nouveaux ouvrages sur **Frans Masereel**, le graveur belge désormais considéré comme l'instigateur du roman graphique et complètement muet. ***25 images de la passion d'un homme*** est sorti en 1918. L'histoire est celle d'un idéaliste qui va à contre-courant de sa destinée première. Seul Thomas Ott pouvait écrire la préface de ce livre avant-gardiste et brutal considéré comme le premier roman graphique moderne. Avec ***L'Œuvre***, paru dix ans plus tard, Masereel raconte comment une sculpture de géant prend brutalement vie pour semer le chaos. Présenté par Samuel Dégardin et préfacé par Lousta., ce livre et son alter ego cité plus haut feront le plaisir de tous les bibliophiles de bon goût. ■ **GV**

L'ŒUVRE
Par Frans Masereel, éditions Martin de Halleux
livre cartonné, 128 pages N&B, 18,50 €, disponible

25 IMAGES DE LA PASSION D'UN HOMME
Par Frans Masereel, éditions Martin de Halleux
livre relié, 64 pages, 18,50 €, disponible

Nous avons lu pour vous

Gros coup de gueule du mois par Catherine Sinet pour supporter ce mensuel satirique uniquement réalisé par des femmes expertes dans le coup de crayon qui remet les choses en place. Formules d'abonnement diverses et variées sur www.sinemadame.com pour sauver ce fleuron de la contestation intelligente.

Pour son 70e numéro, le magazine lyonnais ***Kiblind*** est toujours aussi gratuit, aussi visuel et aussi copieux tant ses contributeurs savent se renouveler tous les trimestres. Version papier ou virtuelle, plus d'informations sur www.kiblind.com/magazine/print/ où plein d'adresses sont disponibles. Tiré à 40 000 exemplaires, il devient de plus en plus dur de trouver une raison pour ne pas l'avoir à temps.

Après l'arrêt du magazine *Psikopat* édité pendant des décennies par Carali, sa fille **Mélaka** et son compagnon, le dessinateur **Reno** (*Aquablue* chez Delcourt), ont décidé de faire revivre l'esprit caustique du journal à travers une nouvelle version numérique bourrée de BD et d'infos appelée ***Mazette***. Pour un prix tout riquiqui de 3 euros par mois, ce sont pas mal de crises de rire qui attendent le lecteur sur https://mazette.med.a/bienvenue/. ■ **GV**

MAZETTE ! N° 3
Ouvrage collectif
Publication numérique mensuelle, abonnement 3 € par mois

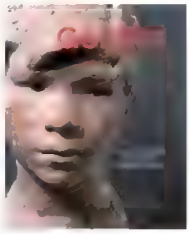
SINÉ MADAME N° 6
Ouvrage collectif, éditions du Crayon
Journal satirique, 8 pages couleurs, 2,90 € disponible

KIBLIND
édition papier ou numérique
magazine graphique dos carré, 90 pages, gratuit, disponible

Actus

L'expo choc !

S'il y a un endroit qu'il faut fréquenter en ce moment, c'est bien le Petit Palais, pour la beauté du lieu, la qualité de la programmation et surtout la mise en lumière d'auteurs incroyables, souvent peu connus du grand public. L'exposition du sculpteur-dessinateur italien **Gemito** ne déroge pas à la règle. Né orphelin à Naples et très vite adopté, ce jeune artiste expose à Paris au salon de 1877 puis à l'Exposition universelle de 1878 un *Petit Pêcheur napolitain*, grand bronze à la cire perdue. Cette œuvre d'une grande beauté ouvre d'ailleurs cette rétrospective. Elle est accompagnée d'un incroyable florilège de sculptures d'une infime sensualité et d'une grande virtuosité, en particulier pour les portraits d'enfants. Il est souvent dit qu'un grand sculpteur est aussi un grand dessinateur. Gemito confirme, et c'est peu dire tant ses œuvres sur papier sont des merveilles. J'en ai encore des frissons rien que de vous en parler... **FB**



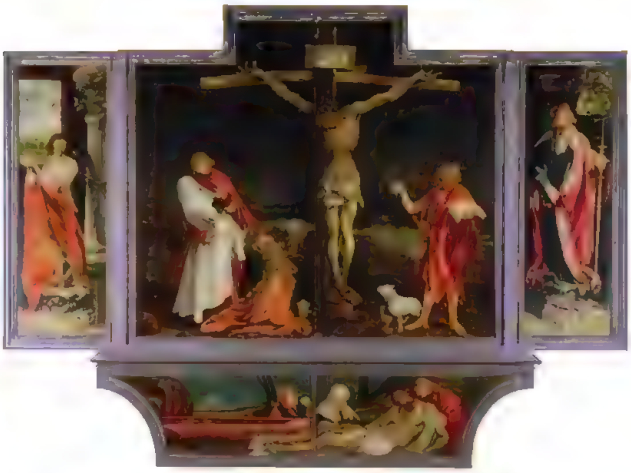
GEMITO
LE SCULPTEUR DE L'ÂME NAPOLITAINE
jusqu'au 26 janvier 2020
Petit Palais – Avenue Winston-Churchill – 75008 Paris

Un nouveau regard

Attention, ce beau livre est vraiment ce qu'on appelle un très beau libre. Bénéficiant d'une belle impression et d'une couverture cartonnée contrecollée, ***Surimono, trésors de l'estampe japonaise*** n'est pas une parution ordinaire car il s'agit du premier livre imprimé en français sur le sujet. D'autre part, les estampes sont reproduites à leur format d'origine. Réalisé à partir de la collection appartenant à la Fondation Georges Leskowicz, ce livre richement documenté bénéficie des éclairages de l'historienne de l'art Geneviève Aitken avec la collaboration de Toshiko Kawakane et de Yumiko Takagi. **GV**

SURIMONO, TRÉSORS DE L'ESTAMPE JAPONAISE
Par Aitken, Kawakane & Takagi, éditions In Fine
livre cartonné, 264 pages couleurs
49 €, disponible

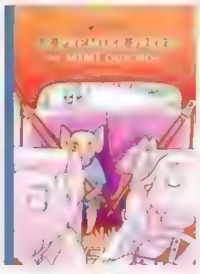
Restauration d'une icône



Le chef-d'œuvre du gothique tardif dû à deux maîtres allemands du XVIe siècle, Matthias Grünewald (pour la partie peinture) et Nicolas de Haguenau (partie sculpture), est en cours de restauration depuis l'automne 2018. En consolidant le support bois des panneaux et des cadres, en fixant la couche picturale et en amincissant les vernis, le ***retable d'Issenheim*** va retrouver toute sa palette chromatique, le tout dans une structure plus sûre. Une opération passionnante d'autant qu'elle se déroule sous les yeux du public et non à l'abri d'un atelier de restauration, comme c'est le cas pour les sculptures. **FB**

RESTAURATION DU RETABLE D'ISSENHEIM
Musée Interlinden – place Interlinden – 68000 Colmar
03 89 20 15 50 – **www.musee-interlinden.com**

SORTIR LE SAMEDI SOIR AVEC L'ÉCOLE DES LOISIRS



Alors que l'adaptation animée du *Loup* de Mario Ramos se profile à l'horizon, le choix de la rédaction a été attiré par deux albums d'**Anaïs Vaugelade** qui annoncent avec tambour et trompette le grand retour de la famille Quichon, une série animalière mettant en scène des cochons. Dans ***Le Premier Frère de Mimi Quichon***, Mimi déclenche des envies d'adoption chez ses parents à force de s'inventer un ami imaginaire pour se sentir moins seul. Dans ***La Recette de Sacha Quichon***, Papa et Maman sont trop fatigués pour faire la cuisine. Qu'à cela ne tienne, Mimi se découvre l'envie de cuisiner pour toute la famille. À souligner le nouveau format plus grand de la série qui devrait plaire à tous. Avec ***Le Lièvre et les Lapins***, **Timothée Le Véel** rappelle avec sagesse qu'il suffit bien des fois de courir pour échapper au danger. **GV**

LE LIÈVRE ET LES LAPINS
Par Timothée Le Véel, éditions L'école des loisirs
livre cartonné dès 6 ans, 32 pages couleurs, 14 €, disponible

LA RECETTE DE MIMI QUICHON
Par Anaïs Vaugelade, éditions L'école des loisirs
livre cartonné dès 3 ans, 36 pages couleurs, 8,50 €, disponible

LE PREMIER FRÈRE DE MIMI QUICHON
Par Anaïs Vaugelade, éditions L'école des loisirs
livre cartonné dès 3 ans, 36 pages couleurs, 8,50 €, disponible

La mare aux canards Gallimard

L'illustrateur **Pooya Abbasian** et l'auteur **Nariman Hatami** ont puisé dans les souvenirs familiaux pour réaliser ***Les Secrets de Sinavar et autres contes d'Irâne***, recueil de sept contes iraniens recomposés à la sauce occidentale.

Multirécompensé dans le monde entier, l'auteur australien **Shaun Tan** raconte d'une manière très personnelle l'histoire de Cigale, un insecte retransposé dans la peau d'un humain qui ressemble à s'y méprendre à toutes ces personnes exploitées à cause de leurs origines. Intelligent et poétique.

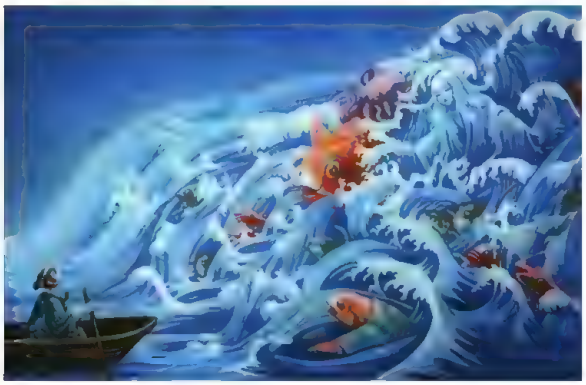
Avec ***Écologie***, la journaliste **Élisabeth Combres** et l'illustratrice **Véronique Joffre** ont fait le trombinoscope de quarante militants engagés pour la planète, de l'écrivain amoureux de la nature Henry David Thoreau au milieu du XIXe siècle à Greta Thunberg, les deux rappellent que le long combat écologiste a commencé avec l'industrialisation. À méditer. ■ **GV**

LES SECRETS DE SINAVAR ET AUTRES CONTES D'IRÂNE
Par Abbasian & Hatami, éditions Gallimard Jeunesse
Livre cartonné dès 7 ans, 144 pages couleurs, 18 €, disponible

CIGALE
Par Shaun Tan, éditions Gallimard Jeunesse
Livre cartonné dès 7 ans, 32 pages couleurs, 14,90 €, disponible

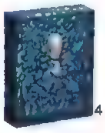
ÉCOLOGIE 40 MILITANTS ENGAGÉS POUR LA PLANÈTE
Par Combres & Joffre, éditions Gallimard Jeunesse
Livre cartonné pour tous, 96 pages couleurs, 9,90 €, disponible

Benjamin nous comble



2

3


4

Les fans de Benjamin Lacombe vont être comblés en cette fin d'année avec la parution de quatre livres. Une nouveauté, ***Histoires de fantômes du Japon***[1] chez Noctambules (qui fêtent leurs 10 ans), la réédition du pop-hop de *Contes silencieux*[2] chez Albin Michel Jeunesse, l'édition augmentée (avec une nouvelle couverture) de son *artbook*[3] paru chez Daniel Maghen et le coffret collector de la FNAC[4] pour ce même *artbook*. ■ **FB**

1

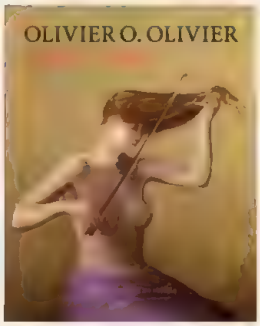
HISTOIRES DE FANTÔMES DU JAPON
Par Hearn & Lacombe, éditions Noctambules
Album cartonné 192 pages, 29,90 €, disponible

C'est d' la Bâle !

L'exposition ***Tom Tirabosco. Wonderland*** au **Cartoonmuseum de Bâle** est la première rétrospective sur le territoire germanophone de cet artiste reconnu sur le plan international. L'artiste romand arbore une riche palette, de livres oniriques pour enfants au dessin politique, en passant par des bandes dessinées aux sujets socialement et écologiquement engagés. Incontournable. ■ **FB**

TOM TIRABOSCO. WONDERLAND
jusqu'au 8 mars 2020
Cartoonmuseum – St Alban-Vorstadt, 28 – CH-4052 Base
www.cartoonmuseum.ch

Une balade sans fin



La peinture et toutes ses contraintes ne sont-elles pas incompatibles avec la rapidité du trait d'esprit ? Voilà, en gros, le résumé de la passionnante enquête menée sur le cas **Olivier O. Olivier**, grand maître de l'Oupeinpo dont les tableaux déclenchent autant le rire que l'interrogation. À la lecture de cet ouvrage magistral, la réponse ne peut être que oui. Les deux cents peintures réunies pour l'occasion de ce livre sont là pour rappeler le génie inventif d'Olivier O. Olivier, ami de Topor et de Fernando Arrabal, dès qu'il s'agissait de restituer le monde d'une manière poétiquement décalée en soulignant son étrange absurdité ■ **GV**

OLIVIER O. OLIVIER PEINTURES
Par Philippe Garnier, Sarah Olivier & Olivier O. Olivier, éditions Les Cahiers dessinés
Livre cartonné, 272 pages couleurs, 49 €, disponible

Actus

Cinéma

Soixante ans après la révolution à Cuba – clin d'œil à l'histoire, *Astérix* fête aussi ses soixante ans –, le musée des Arts décoratifs expose l'âge d'or de l'affiche cubaine qui peut se situer entre 1960 et 1970, au moment où Che Guevara, alors ministre de l'Industrie, interdit toute publicité commerciale. Les artistes locaux vont en profiter pour s'emparer de la communication culturelle (principalement des affiches de cinéma, souvent de libres interprétations du film) et politique (souvent des événements historiques de la révolution et leurs protagonistes). Ces affiches, issues pour la plupart de la donation Gisèle Michelin, permettent de découvrir des artistes injustement méconnus sur le sol français comme **Rana Azcuy**, **Antonio Farnandaz** ou **Eduardo Munoz**. ■ **FB**

AFFICHES CUBAINES, RÉVOLUTION ET CINÉMA
Jusqu'au 2 février 2020
Musée des Arts décoratifs – 107 rue de Rivoli – 75001 Paris – 01 44 55 57 50
www.madparis.fr

Première réussie !

C'est à l'initiative de deux jeunes femmes, **Marie Noble** et **Carole Saturno**, que le premier ***Picture Festival*** s'est tenu du 31 octobre au 10 novembre dernier. Au programme, expositions, concerts dessinés, fresques, *master classes*, *workshops* étaient organisés avec une cinquantaine d'artistes dans une trentaine d'institutions du Mont des Arts, situé sur les hauteurs de Bruxelles, avec comme point central le BOZAR, qui abrita le concert d'ouverture de Rodolphe Burger.

Le clou de la manifestation fut cette immense fresque où le public était convié à réaliser la plus grande galerie de portraits du monde. Nul doute que pour la prochaine édition, cette manifestation est amenée à grossir et dynamiser un quartier bien triste le soir, en temps normal. ■ **FB**

Notes d'un critique d'art

Découvreur de l'impressionnisme et révélateur de nombreux talents, Huysmans contribua sans nul doute, par ses écrits sur l'art, à l'évolution des idées esthétiques au tournant des XIXe et XXe siècles et à l'émergence de la peinture moderne. Il fut par exemple le premier à percevoir l'avenir du courant impressionniste et, par la même, à comprendre enfin la révolution qui s'opérait brutalement dans la peinture. À l'occasion de l'exposition ***J.-K. Huymans, critique d'art*** au musée d'Orsay, les éditions Bartillat, sous la direction de Patrice Locmant, rassemblent l'ensemble des écrits sur l'art qu'il publia entre 1867 et 1905, plus de quarante textes inédits. Cela vous permettra de découvrir que la critique d'art de Huysmans est une promenade à travers les plus riches heures de l'histoire de l'art. ■ **FB**

J.-K. HUYMANS, ÉCRITS SUR L'ART
Éditions Bartillat
Livre broché, 600 pages dont 58 d'illustrations en couleurs, 34 €, disponible

À la recherche de l'ado perdu

Si le sommaire du numéro 32 de la revue ***Schnock*** est toujours aussi riche, c'est la une signée **Erwan Terrier** qui nous a attirés. Et pour cause, elle représente rien de moins qu'Albert Uderzo et Albert Goscinny, les deux créateurs, il y a soixante ans, de l'irréductible Gaulois Astérix. Les éditeurs de ce trimestriel sont allés retrouver une interview de René Goscinny réalisée par Numa Sadoul et Jacques Glénat en août 1973 et d'Albert Uderzo par Hugues Dayez en 1996. Une intéressante plongée dans l'histoire du 9e art. ■ **FB**

SCHNOCK N° 32
Semestriel, La Tengo éditions, 15,50 €, disponible

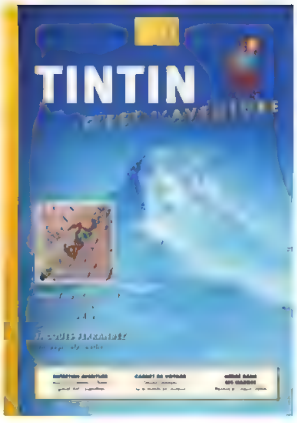
À la recherche de l'ado perdu

Depuis Tim Burton et Halloween, les petits enfants sont très friands des histoires qui font peur. Avec ***Le Train fantôme***, imaginé par **Didier Lévy** et dessiné en bleu nuit et sombre par **Pierre Vaquez**, les amateurs vont apprécier cette histoire gothique pour les tout-petits remplie de dessins riches en détails. Lina, du haut de ses huit ans, embarque dans un train fantôme rempli de monstre pour essayer de retrouver son grand frère qui s'est encore disputé avec les parents. L'histoire est juste prenante de A jusqu'à Z. ■ **GV**

LE TRAIN FANTÔME
Par Lévy & Vaquez, éditions Sarbacane
Livre cartonné dès 7 ans, 40 pages couleurs, 17,50 €, disponible

Tintin au sommet !

Pour le troisième opus de cette très réussie collaboration entre le magazine *Géo* et le personnage de Tintin autour du sujet de la montagne, notre regard d'amateurs de dessins s'est porté vers la bande dessinée inédite de **Jacques Ferrandez** intitulée *La Tête dans le ciel*, les pages consacrées aux croquis, dessins de travail et commandes publicitaires d'Hergé sur le thème de ce numéro, le carnet de voyage de **Titouan Lamazou** et l'interview de **Jean-Marc Rochette**. Du bel ouvrage ! **FB**



TINTIN, C'EST L'AVENTURE
Une création Géo

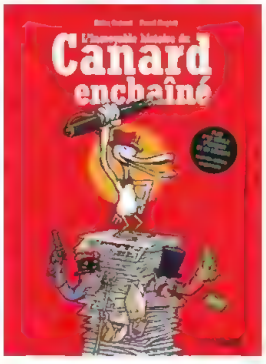
Virtuose...

En allant fouiller dans la cinquantaine de carnets divers et variés de **Jean Solé**, réalisés depuis 1974, Alain Beaulet et Pierre-Marie Jamet en ont sélectionné un certain nombre dans l'idée de les partager. Cet ouvrage est annoncé comme le premier d'une longue série, les prochains auteurs invités étant Voutch et Achdé... Nous sommes preneurs. **FB**

IMPROVISATIONS
Par Jean Solé, éditions Alain Beaulet
Livre cartonné, dos toilé,
160 pages couleurs, 20 €, disponible

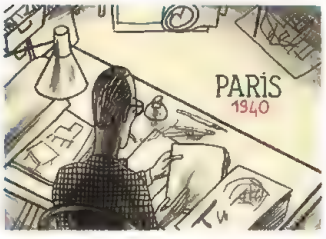
Sacrée histoire !

Créé en 1916 pendant la Première Guerre mondiale, un premier fait qui démontre déjà son insolence, ***Le Canard enchaîné*** a ensuite traversé toutes les crises, dont celle de 1929, la Seconde Guerre mondiale, trois républiques et quinze présidents. Elle est dit-on la boussole de notre société, son indicateur. Grand lecteur de ce support satirique, **Didier Convard** a décidé d'en raconter l'histoire dans le détail. Aidé par le dessinateur **Pascal Magnat**, le scénariste du best-seller *Le Triangle secret* démontre par la même que la presse satirique a encore de beaux jours devant elle. **FB**



L'INCROYABLE HISTOIRE DU CANARD ENCHAÎNÉ
Par Convard et Magnat, éditions Les Arènes BD
Livre cartonné, 240 pages, 22,90 €, disponible

La naissance d'une créatrice



Raconter le voyage de deux ans, entre 1940 et 1942, de Charlotte Perriand est l'exercice que s'est imposé Charles Berberian. Dans ce livre, nous apprenons que Charlotte Perriand a quitté la place qu'elle avait chèrement gagnée auprès du misogyne Le Corbusier (lors de son entretien d'embauche, il lui asséna qu'il n'était pas question de faire de la broderie dans son cabinet d'architecte) pour partir au Japon dans le but de devenir conseillère dessinatrice en arts décoratifs auprès du ministère du Commerce extérieur. Lors de ce voyage, elle va s'émanciper et devenir, en utilisant le savoir-faire des artisans locaux, notamment sur le bambou, l'immense designer que le monde entier et les foyers s'arrachèrent ensuite. Charles Berberian réalise là un superbe travail de reconstitution, un très émouvant travail de mémoire, avec un sens de la narration de très haut vol. J'ai pour ma part un faible pour les superbes aquarelles de paysages qui ponctuent ce livre. À lire en complément de la magnifique rétrospective de cette architecte designer à la Fondation Vuitton. **FB**

CHARLOTTE PERRIAND, UNE ARCHITECTE FRANÇAISE AU JAPON (1940-1942)
Par Charles Berberian, éditions du Chêne
Album cartonné, 112 pages couleurs, disponible

L'invitation au voyage

Raphaëlle Peria est la première artiste à investir le lobby et l'espace bar du **Drawing Hotel**, ce jusqu'au 9 janvier prochain, avec un seul mot d'ordre cher à l'artiste, l'invitation au voyage. Ne manquez pas ce travail situé entre dessin et photographie qui questionne sur le rapport entre l'homme et la nature, entre les ruines et la végétation qui reprend ses droits sur les constructions. Un questionnement qui donne plus que jamais envie d'aller sur le site antique khmer de Koh Ker au Cambodge. **FB**

DRAWING HOTEL 17, rue Richelieu – 75001 Paris

Les Praxitèle du Pikachu

Maison d'édition résolument moderne, Huginn & Muninn défend depuis dix ans le geek art en faisant tout son possible pour populariser le style à travers une belle collection d'ouvrages sur les protagonistes d'un genre qui consiste à s'inspirer de la pop culture pour créer des œuvres d'art. Grâce au copieux pavé ***Total Geek-Art***, **Thomas Olivri** a compilé les travaux de quelque 80 artistes parmi les plus actifs de la planète. Les geeks hardcore se devront d'acheter la version collector de cet ouvrage très complet pour se différencier des geeks communs. **GV**

TOTAL GEEK-ART
Par Thomas Olivri, éditions Huginn & Muninn
Livre cartonné, 416 pages couleurs,
59,95 €, disponible

Actus

La sélection Albin Michel

Ce trimestre, deux très beaux volumes de la collection Classiques ont attiré l'attention de la rédaction. Le premier est ***Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*** par **Selma Lagerlöf** (en charge du texte abrégé) et **Yvan Duque** pour les dessins. Depuis sa première apparition en France en 1912, ce voyage initiatique d'un jeune garnement qui se lie d'amitié avec un jars n'a rien perdu de son charme éducatif. Pour le deuxième, il s'agit d'une relecture de ***Peau d'Âne*** imaginée par **Cécile Roumiguière** à partir des versions des frères Grimm, de celle de Charles Perrault et du film réalisé par Jacques Demy sur des illustrations d'**Alessandra Maria**, où le pouvoir coupable de fermer les yeux sur l'inceste est pointé du doigt. À se procurer d'urgence. ■ **GV**

PEAU D'ÂNE
Par Roumiguière & Maria, éditions Albin Michel Jeunesse
Album dès 9 ans,
64 pages couleurs,
25 €, disponible

LE MERVEILLEUX VOYAGE DE NILS HOLGERSSON À TRAVERS LA SUÈDE
Par Lagerlöf & Duque, éditions Albin Michel Jeunesse
Album dès 9 ans, 160 pages couleurs,
25 €, disponible

La voix de son peuple

Pour son dernier numéro de l'année, ***Rock Critic*** envoie du lourd avec une interview pas piquée des vers en compagnie de Manu Dibango. Conjointement, le guitariste des Toy Dolls explique aux possesseurs de Telecaster pourquoi cette guitare est parfaite pour jouer du punk rock. À partir de ce numéro, le guide du baroudeur va s'intéresser à l'évolution des mœurs londoniennes à travers différents séjours linguistiques qui n'auront, au final, servi à rien. Toujours aussi rentre-dedans, les chroniques BD et CD de *Rock Critic* sont désormais le lieu incontournable pour dénicher les sujets qui feront briller sociétalement le lecteur averti. Points de distribution disponibles sur le FB *Rock Critic*. ■ **FB**

ROCK CRITIC N° 15
Par Ben-Hito & Géant Vert, éditions Dubois
Trimestriel, 24 pages couleurs, gratuit, disponible

Feu d'artifice du Seuil

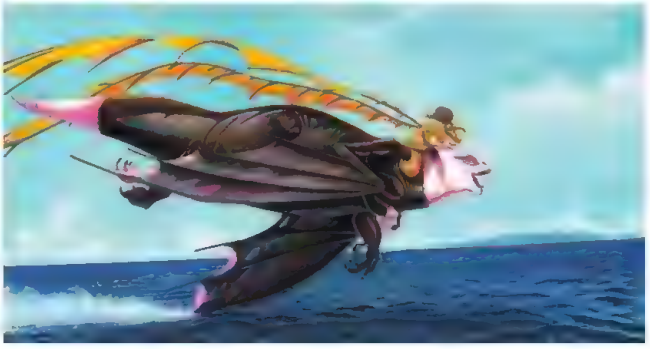
Avec ***Les Ombres de Nasla***, **Cécile Roumiguière** et la dessinatrice **Simone Rea** proposent une histoire tout en finesse destinée aux enfants qui grandissent sans pour autant quitter l'enfance. La Japonaise **Satomi Ichikawa** propose ***Amis***, une histoire sur la force de l'amitié racontée tout simplement. De son côté, **Bernadette Gervais** a réalisé un imagier complètement décalé baptisé ***On échange !*** où les petits lecteurs et lectrices vont apprendre à refaire le monde. Lancées en 2010, les aventures de Charles le Dragon en sont à leur quatrième tome avec ***Méchant Charles***. À ce jour, la création du scénariste **Alex Cousseau** et de l'illustrateur **Philippe-Henri Turin** a atteint le score très honorable de 130 000 exemplaires. Dans ce nouvel opus, notre dragon poète est de fort méchante humeur. ■ **GV**

LES OMBRES DE NASLA
Par Roumiguière & Rea, éditions du Seuil Jeunesse
Livre cartonné dès 5 ans, 32 pages couleurs, 13,50 €, disponible

AMIS
Par Satomi Ichikawa, éditions du Seuil Jeunesse
Livre cartonné dès 3 ans, 32 pages couleurs, 12,50 €, disponible

ON ÉCHANGE !
Par Bernadette Gervais, éditions du Seuil Jeunesse
Livre cartonné dès 3 ans, 64 pages couleurs, 14,50 €, disponible

MÉCHANT CHARLES
Par Cousseau & Turin, éditions du Seuil Jeunesse
Livre cartonné dès 5 ans, 48 pages couleurs, 19,90 €, disponible



Le Shiva des arts

Jean-Michel Ribes est aujourd'hui un acteur incontournable du paysage culturel et ce n'est donc pas un hasard s'il est déjà apparu dans nos pages à deux occasions. Là, c'est avec la complicité de son amie **Fabienne Pascaud**, directrice de la rédaction de l'hebdomadaire *Télérama*, qu'il retrace pour la première fois et de façon exhaustive son parcours. Vous allez tout savoir de cet homme de lettres et d'images, qui porte si bien le chapeau et la moustache, depuis son enfance et ses premières aventures théâtrales, en passant par ses incursions dans l'univers du petit écran, jusqu'à son arrivée au théâtre du Rond-Point. Ce livre donne aussi l'occasion de découvrir les dessins de grands dessinateurs comme Miró, Chaval, Plantu, Willem, Garouste, Topor, Wolinski... et ses notes et croquis réalisés pour ses pièces. Du bel ouvrage. ■ **FB**

ISSUE DE SECOURS
Par Fabienne Pascaud et Ribes, éditions Actes Sud
Livre cartonné, 336 pages, 49 €, disponible

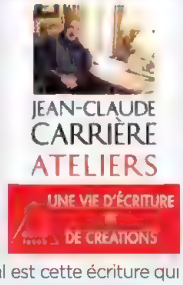
À la gloire de Delacroix

Le 10 décembre 1864, Alexandre Dumas consacre à son ami, le peintre Delacroix, mort un an plus tôt, une causerie dans une salle de la Société des beaux-arts. À force d'anecdotes émouvantes et cocasses, l'écrivain fait revivre son ami le temps d'une soirée. **Catherine Meurisse**, pour son diplôme de fin d'année aux Arts déco, choisit de mettre ce texte en scène à sa manière dans un livre sorti peu de temps après (2005) aux éditions Drozophile sous le titre de *Causerie sur Delacroix*. Des années plus tard, expérience et maturité aidant, l'autrice revient sur ce texte et propose aux éditions Dargaud un livre enrichi sobrement appelé ***Delacroix***. Elle y clame tout son amour pour la peinture et les arts en général, déjà fortement présents dans ses autres livres. Un très bel exercice de style. ■ **FB**

DELACROIX
Par Catherine Meurisse, éditions Dargaud
Livre cartonné, 140 pages, 21 €, disponible

L'histoire d'une vie

S'il y a une vie que l'on peut envier, sans aucune forme de jalousie car l'homme ne s'y prête pas, c'est bien celle de **Jean-Claude Carrière**. Cet homme aux origines modestes est devenu, par son talent de conteur, sa curiosité et ses rencontres, un des plus beaux représentants de la culture française à travers le monde. Dans ***Ateliers***, livre de mémoires où il raconte ses plus importantes rencontres, il se livre sur ses relations avec Pierre Étaix, Milos Forman, Jacques Tati, Louis Malle, Peter Brook... et bien d'autres encore. Le plus génial est cette écriture qui nous donne l'impression qu'il nous chuchote le texte à l'oreille. C'est quelque chose quand on connaît sa voix inimitable. ■ **FB**



ATELIERS
Par Jean-Claude Carrière, éditions Odile Jacob
Livre broché, 400 pages N&B, disponible

L'auteur de Cologne

Lorsque le libraire Jacques Desse est allé à la Biennale des illustrateurs de Moulins en septembre dernier, il a été ébloui par les originaux de l'immense illustrateur allemand **Nikolaus Heidelbach** exposés dans les salons de l'hôtel de ville. Aussi s'est-il immédiatement consulté avec Nicole Maymat, l'une des organisatrices de la manifestation, et Brigitte Morel, son éditrice française (Les Grandes Personnes), pour que l'ensemble, augmenté de quelques dessins supplémentaires, fasse halte à Paris avant de rejoindre Cologne où vit l'artiste. Original, sympathique, à la fois tendre et provocateur, raffiné dans ses techniques et bien trop rare en France, Nikolaus Heidelbach sera présent au vernissage, le 20 novembre à 18 heures. À ne rater sous aucun prétexte. ■ **FB**

NIKOLAUS HEIDELBACH
Du 21 novembre au 21 décembre
Les Librairies associées
3, rue Pierre-l'Ermite – 75018 Paris

Surdoué du dessin

Est-il encore nécessaire de dire que **Toulouse-Lautrec** est assurément l'un des plus grands dessinateurs que les arts aient connus ? À la fois illustrateur, peintre, croqueur de son époque, surtout pour le Paris de la fête et de la nuit, l'artiste a conquis de son vivant l'espace public pour ne jamais le quitter. Pour les amateurs de dessin que nous sommes, je vous conseille de vous arrêter longuement au Grand Palais, où sont exposés les esquisses préparatoires et le résultat final de *La Goulue*, pour voir les différentes étapes et surtout comment, tout en coupant ses lettres, l'affiche est d'une grande lisibilité. Du grand art. ■ **FB**

TOULOUSE-LAUTREC, RÉSOLUMENT MODERNE
jusqu'au 27 janvier 2020
Grand Palais-Paris, entrée Square Jean-Perrin

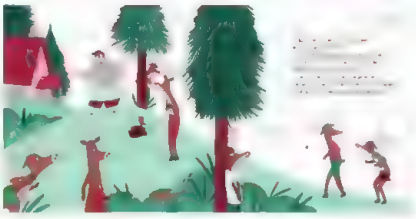
TOULOUSE-LAUTREC, L'EXPO
Par Stéphane Guégan, Rmn-Grand Palais / musée d'Orsay Paris
Livre de l'exposition, 352 pages, 350 illustrations, 45 €, disponible en vente dans toutes les librairies ou sur : **www.boutiquesdemusees.fr**

À la découverte d'un autre peuple

Alors qu'il vient d'échouer sur un rivage inconnu, un vieux prince est recueilli et soigné par les parents du jeune Tom, deux chercheurs dissidents qui ont osé croire à l'existence d'autres peuples.. Une fois sur pied, le prince découvre avec enthousiasme et fascination une société installée en haut des arbres dont il ignorait l'existence. Profitant de sa présence, le couple de chercheurs rêve de convaincre l'Académie de la véracité de leur thèse auparavant rejetée... Ce très beau conte mis en images par **Jean-François Laguionie** devrait plaire aux petits et aux grands ■ **FB**

LE VOYAGE DU PRINCE
Par Jean-François Laguionie
En salle le 3 décembre

Le père Noël est vert

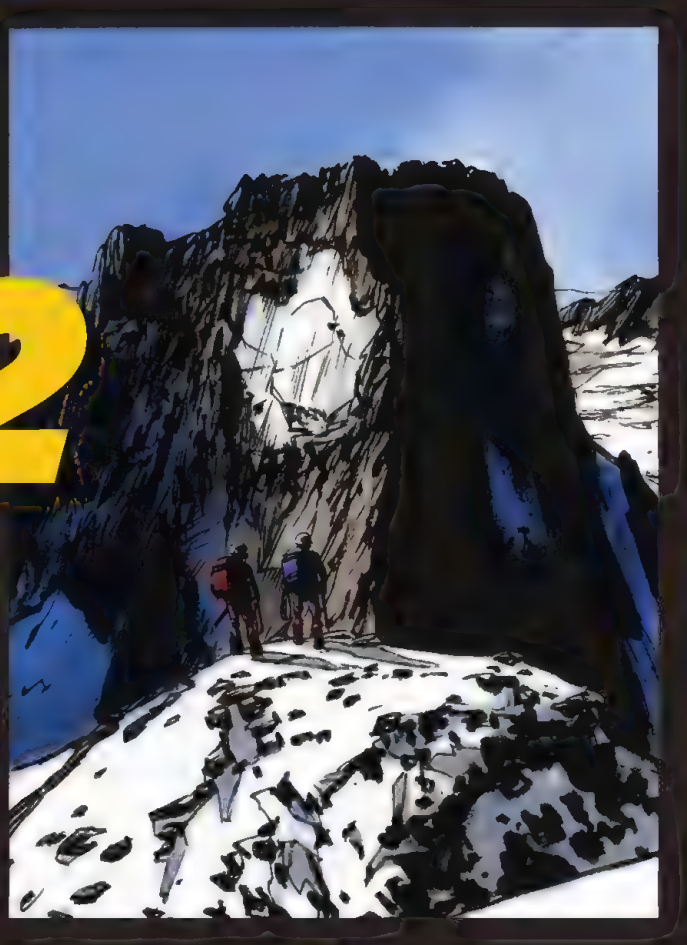


À l'origine, *Une histoire et.. Oli* était un podcast à succès sur France Inter où une personnalité venait raconter un conte pour enfants qu'elle avait imaginé pour l'occasion. Depuis peu, la série est devenue une collection de livres, dans laquelle nous avons sélectionné ***Les Bonnes Résolutions du père Noël*** écrit par **François Morel** dont l'histoire est ici superbement mise en dessin par l'illustratrice **Lili la Baleine**. Alors que la nuit de la grande distribution de cadeaux pour les enfants sages ne va pas tarder, il n'a pas encore neigé et le père Noël commence à s'inquiéter du réchauffement climatique. Intelligent et drôle. ■ **GV**

LES BONNES RÉSOLUTIONS DU PÈRE NOËL
Par François Morel & Lili la Baleine, éditions Michel Lafon Jeunesse
Livre cartonné pour les 4-7 ans, 32 pages couleurs, 12,95 €, disponible

LES ARTS DESSINÉS

BANDE DESSINÉE



32

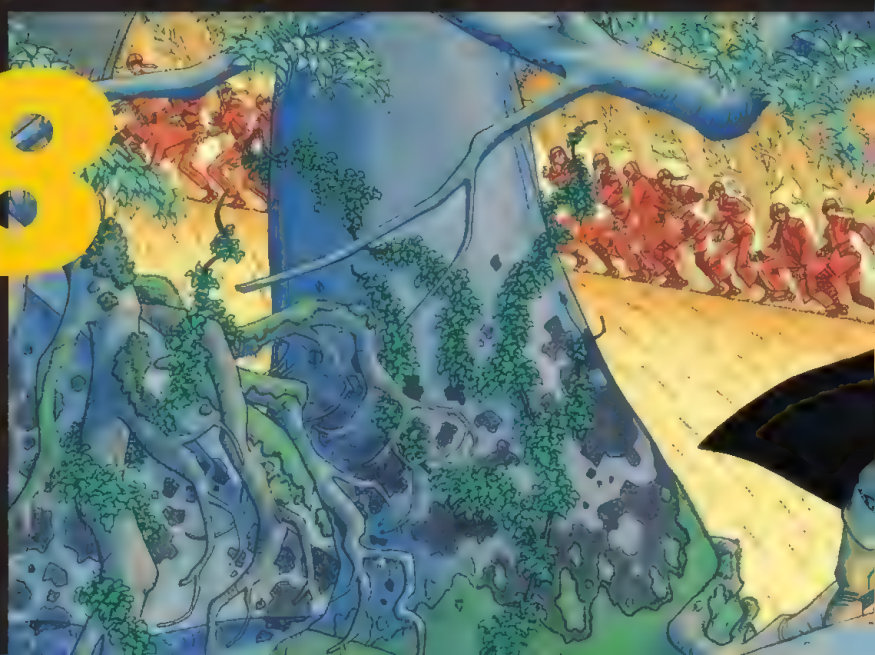
JEAN-MARC ROCHETTE
Entrer dans la transe |

ALEXANDRE CLÉRISSE/p.52
Le croqueur de décennies |

ÉMILIE GLEASON/p.66
L'enthousiasme incarné |

58

ANDREAS
Le génie qui s'ignore... |



42

PHILIPPE DRUILLET

Par Éric Naulleau |

JEAN-MARC **ROCHETTE**
photographié par Nicolas
© Photo

Jean-Marc Rochette a connu plusieurs vies. Si, jeune, il se destine au métier de guide de haute montagne, une grave chute l'oblige à abandonner cette envie. Il se consacre alors à la bande dessinée, publiant notamment dans les magazines *Actuel* et *L'Écho des savanes*. À la fin des années 1970, il connaît un premier succès d'estime avec *Edmond le cochon*, réalisé aux côtés du scénariste Martin Veyron. Puis vient *Le Transperceneige*, avec Jacques Lob, dans la célèbre revue *(A suivre)*. Jean-Marc Rochette a alors vingt-sept ans et il ne sait pas encore que cette œuvre le suivra tout au long de Rochette tente un premier retour avec *Le Tribut*, sorti en 1995, puis une suite du *Transperceneige*, parue en 1999-2000. Puis le spleen revient, et ce n'est plus uniquement de médium, mais également À se chercher, à expérimenter, à échouer ; mais, par-dessus tout, à peindre.

Aujourd'hui, Jean-Marc Rochette semble connaître une seconde jeunesse créative. À la fois en la moitié de l'année, rencontre avec Jean-Marc Rochette dans son atelier parisien, refuge hivernal

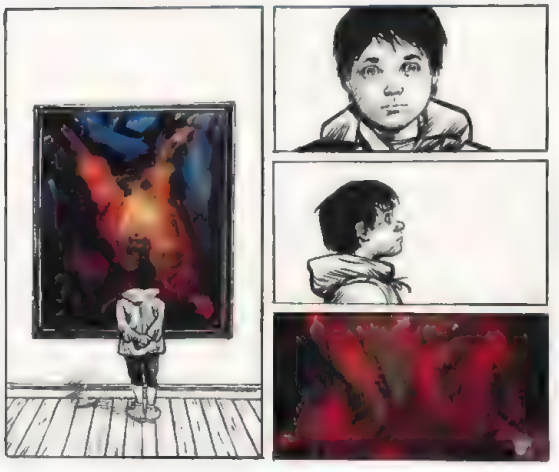
Par **Philippe Peter**

JEAN-MARC ROCHE

ENTRER DANS **LA TRANSE**

Ailefroide,
projet de couverture (2018)
© Jean-Marc Rochette

Je faisais de la bande dessinée, mais ça m'emmerdait ; j'aurais voulu être peintre. **Voilà, j'ai toujours eu le cul entre deux chaises.**



Enfant, Jean-Marc Rochette découvre le *Bœuf écorché* de Chaïm Soutine au musée de Grenoble. Le peintre russe reste aujourd'hui l'une de ses grandes influences.

Ailefroide, planche originale n° 2 (détail, 2018)

© Jean-Marc Rochette / Casterman

À vos débuts en bande dessinée, au milieu des années 1970, quelle est votre principale source d'influence ?

La confrontation avec les comics *underground* américains a été une révélation. Un peu comme la première fois qu'on écoute les Doors… J'ai tout de suite accroché, notamment à Robert Crumb et Richard Corben. J'ai découvert ces auteurs dans *Actuel*, où j'ai plus tard débuté en tant que dessinateur. Je me souviens de la première traduction d'un album de Crumb, qui était arrivée via le Canada. Ça m'a marqué. J'aimais aussi beaucoup ce que faisait Alex Toth, qui a toujours évolué en marge. Je l'ai découvert avec les premières traductions, à la fin des années 1970. J'admire, chez Toth, le grand professionnel. Il est du genre « zéro faute ». D'ailleurs, Corben est du genre « zéro faute » aussi, dès ses débuts dans *Fantagore* et ses premiers récits dans le magazine *Eerie*. Corben n'a jamais fait trop de progrès ; il était parfait à trente ans. Je pense que c'était un obsessionnel, c'est-à-dire qu'il devait dessiner comme un fou furieux depuis l'enfance. Un prodige, comme Gustave Doré. Ou comme Crumb qui, pour moi, est à son apogée en 1970. Après, il devient célèbre, mais il n'invente plus rien. Moi, je suis plutôt quelqu'un qui a progressé. Ma première passion, c'est la montagne. J'aimais pratiquer le dessin, mais à côté. Pour être vraiment bon, il faut être complètement concentré dessus, tout le temps.

La bande dessinée francophone ne vous intéressait pas ?

Pour moi, elle se résumait aux albums pour enfants d'Uderzo, Roba ou Peyo. Il n'y avait pas encore eu de numéro de *Métal hurlant*. J'ai par la suite beaucoup regardé ce que faisait Jean Giraud, mais son inspiration new age ne m'intéressait pas. Techniquement, c'était parfait, mais le propos m'emmerdait. Et puis, malgré tout, des auteurs comme Forest, Tardi, Giraud et même Mandryka continuaient à faire de la BD un peu ronde et sympa. Alors qu'aux États-Unis, on se lâchait vraiment. Corben était plus punchy, mais aussi plus populaire. Il y avait des gros seins, ça me faisait marrer, j'étais encore un gamin. Son dessin plus violent convenait mieux à ma mentalité un peu anar. C'est quelque chose que j'avais déjà trouvé, en plus fort encore, chez les expressionnistes allemands, comme Otto Dix ou George Grosz, qui ont vécu la Première Guerre mondiale. J'ai toujours aimé sentir la tension…

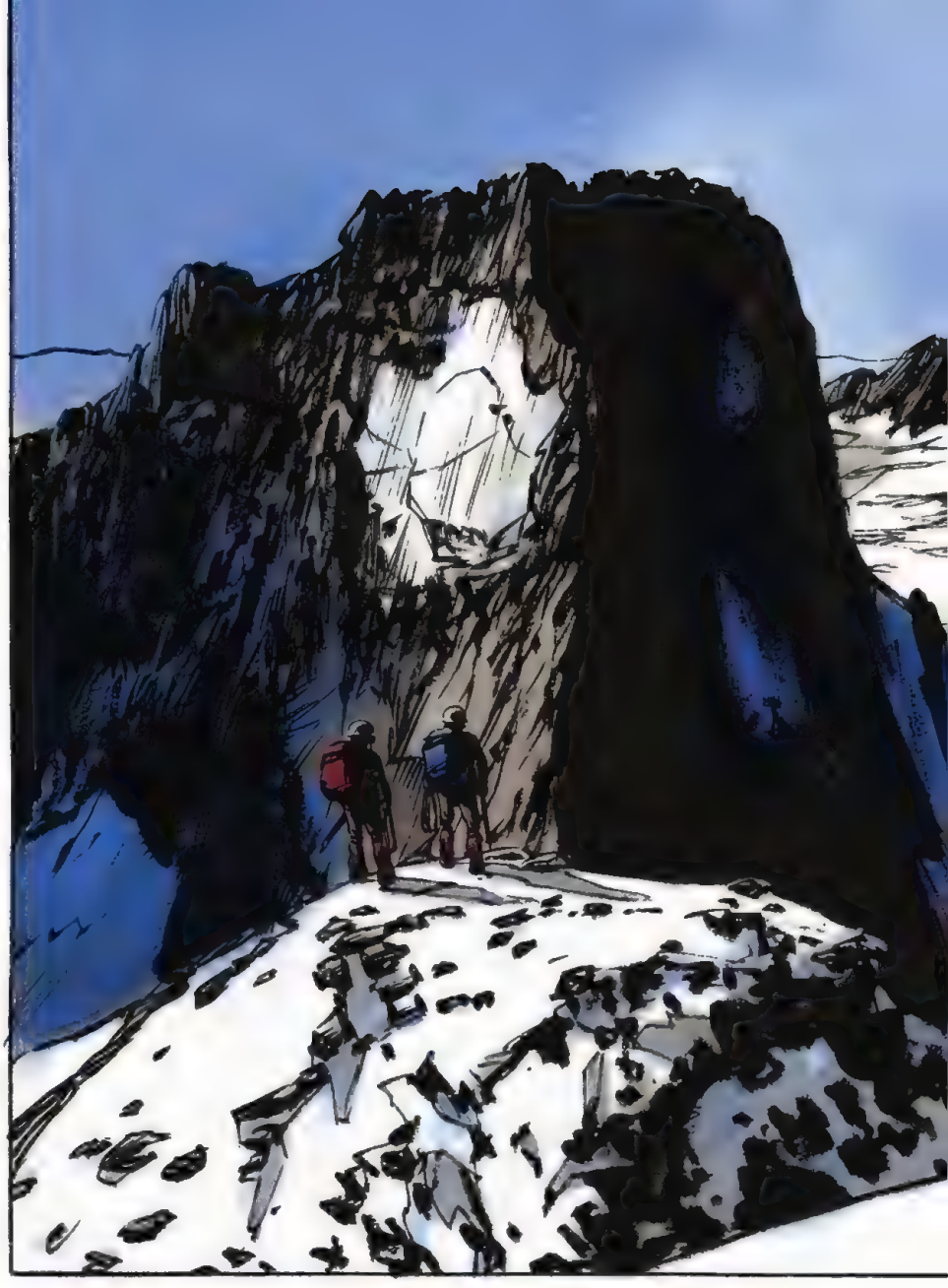
A-t-on assisté à une rupture dans les années 1990, avec la nouvelle bande dessinée ?

Non. Nous sommes toujours dans la même continuité. Je trouve ce même côté enfantin chez Joann Sfar, Lewis Trondheim, David B. ou Christophe Blain. Il est en revanche absent dans le travail d'un Emmanuel Guibert, qui a un dessin radicalement différent, superbe dans l'exécution, mais lui aussi assez abrasé. Aujourd'hui, nous manquons de BD qui piquent. Dans la mesure où, depuis les années 1960, la France est un pays relativement épargné, nous manquons d'auteurs qui ont du vécu. Moi, je compense peut-être en ayant perdu mon père en Algérie, et en m'étant fait arracher la moitié des dents en montagne. J'ai peut-être ce vécu en moi… Ce qui ne veut pas dire que je ne peux pas être admiratif devant le travail d'un Uderzo, dont je suis un fan total, ou d'un René Pétillon, qui était un ami, et qui a toujours cherché, par contre, à être abrasé. Il regrettait même que mon dessin soit aussi instinctif…

« *C'est plus beau qu'un Soutine* » dit le jeune Jean-Marc Rochette devant le spectacle minéral qui s'offre à lui

Ailefroide, une page extraite de l'album (2018)

© Jean-Marc Rochette / Casterman

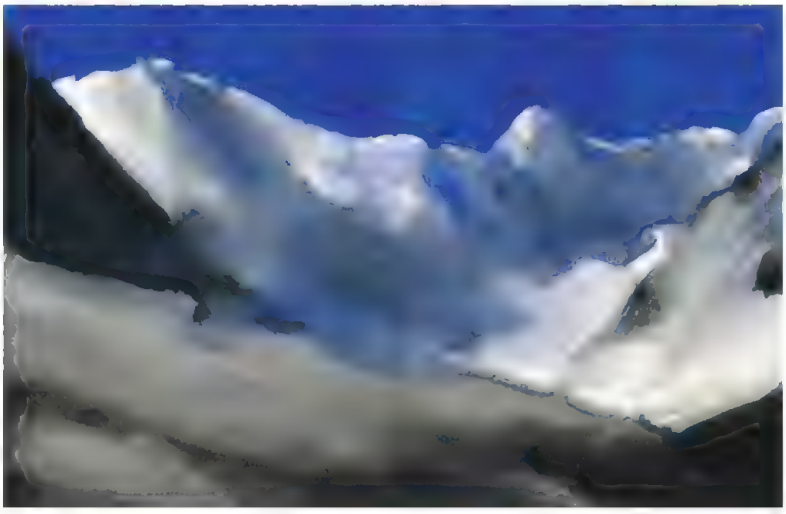


Tout au long de ces quarante années d'activité, vous avez connu deux périodes plus difficiles, tout d'abord entre 1987 et 1995, puis au milieu des années 2000. Vous vous êtes alors mis en retrait du microcosme de la bande dessinée, avant de réapparaître. Avez-vous le sentiment d'avoir toujours évolué à la marge ?

Oui, totalement. Je n'ai fait aucune espèce d'école. Je ne suis dans aucun groupe. Je n'ai pas vraiment de potes dans la BD. Je n'ai pas traîné avec les mecs de *L'Écho des savanes* ou de *(À suivre)*. Il faut dire que je n'ai pas un tempérament grégaire, ce qui ne facilite pas les choses. Et puis j'avais ce côté « je suis dedans, mais sans y être », pas carriériste du tout. Je faisais de la bande dessinée, mais ça m'emmerdait ; j'aurais voulu être peintre. Voilà, j'ai toujours eu le cul entre deux chaises.

Pourquoi cette pause à partir de 1987 ?

J'arrête la bande dessinée parce que *Requiem blanc (avec Benjamin Legrand, Casterman)* fait un gros bide. J'étais fatigué par la BD et, au même moment, je suis embauché à *L'Équipe*. J'étais super bien payé, je faisais la deuxième page du journal et, surtout, je faisais de la peinture. Je devais travailler deux heures par semaine. Le dimanche matin, j'enregistrais *Téléfoot*, et je peignais en fonction du contenu de l'émission. Un coursier venait ensuite récupérer mon travail. Je ne suis pas devenu riche à cette époque, mais je gagnais suffisamment pour pouvoir peindre tout le temps. Jusqu'à ce que je me fasse virer de *L'Équipe*, pour X raisons. À partir de ce moment-là, je ne pouvais plus assurer financièrement, et je me suis remis à la BD.

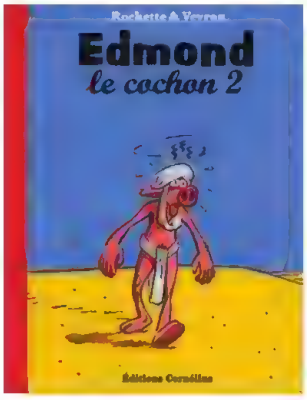


Aquarelle inédite (2018)

© Jean-Marc Rochette

Le Transperceneige, huile sur toile (2016).
La saga de ce train brise-glace aura suivi Jean-Marc Rochette durant toute sa carrière
© Jean-Marc Rochette

Edmond le cochon intégrale T.2, couverture (2010)
© Veyron & Rochette / Cornélius



Le Transperceneige, planche originale n°13 (1984)
Jean-Marc Rochette dessine à l'époque dans un style réaliste, marque par Jean Giraud
© Lob & Rochette Casterman

...C'EST LE TRANSPERCENEIGE AUX MILLE ET UN WAGONS, C'EST LE DERNIER BASTION D'LA CIVILISATION...
IL ABRITE ET TRANSPORTE EN SES FLANCS, DE CE MONDE, CES DERNIERS SURVIVANTS : CEUX QUE LA MORT BLANCHE A CONDAMNÉS AU VOYAGE À PERPÉTUITÉ...
A LA SOUPE, A LA GRAILLE !
LA SOUPE !
BONK
BOUGEZ PAS ! RESTEZ À DISTANCE ET FERMEZ-LA. J'AI PAS ENVIE D'CHOPER VOS MICROBES.

Avez-vous le sentiment d'entretenir une relation difficile avec la bande dessinée ?
Quand je suis entré dans le milieu de la BD, et quand j'ai fait *Edmond le cochon (publié dans* L'Écho des savanes*, intégrale disponible chez Cornélius)*, j'étais passionné. Fasciné par le médium et sa capacité – comme le faisait l'*underground* américain – à dire ce qu'il voulait, à faire les pires trucs imaginables. Le fait de ne pas avoir à vendre mes œuvres a également compté. Quand tu vends à un musée ou à des princes, tu es obligé de mettre un genou à terre. Alors qu'à cette époque, à *L'Écho des savanes*, nous balancions n'importe quoi avec Martin Veyron, ou même avec Jacques Lob. Le côté libertaire de la bande dessinée a commencé à sérieusement faiblir à la fin des années 1980. Comme la plupart des magazines étaient en train de disparaître, et que les auteurs commençaient à ne vivre que de la vente des albums, dès que tu faisais un truc un peu barré, le public ne te suivait pas, et ça devenait tendu. Je pense être allé au maximum de ce que je pouvais donner à l'époque avec *Requiem blanc*. J'avais aussi fait *Nemo, le capitaine vengeur* chez Bayard. Ça avait beau être dans la presse catholique, c'était un héros anarchiste ! Cela avait bien commencé, puis ça s'est arrêté. C'est à ce moment-là que j'ai eu cette offre de *L'Équipe*.

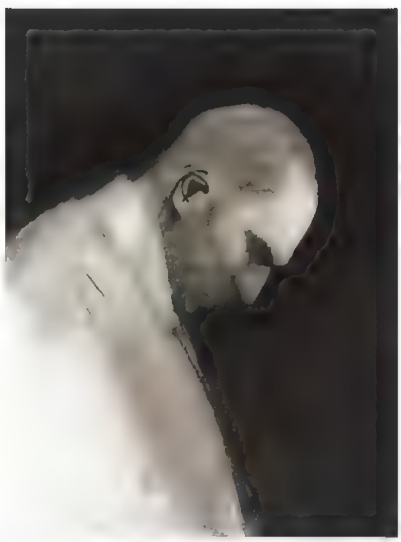
Et dans les années 2000, après la parution remarquée du *Tribut* et de la seconde partie du *Transperceneige*, quelle est la cause de la nouvelle rupture avec le 9e art ?
Je m'étais lancé dans une série, *Louis & Dico*, avec René Pétillon au scénario. Ça marche plutôt pas mal, mais ça me déprime. Je ne sens plus le truc... Je suis publié dans un journal qui me débecte un peu, objectivement. Ce n'est plus *L'Écho des savanes* que j'ai connu à mes débuts. Je fais aussi *Cour royale* avec Martin Veyron, un hommage à Uderzo qui ne marche pas du tout. À l'époque, je ne comprends pas cet échec, et ça me plombe. En plus, en France, je commence à déprimer à mort. Alors je pars pour Berlin.

Pourquoi cette ville, justement ?
Parce que l'Allemagne est un pays où la peinture fonctionne. Il y a une énergie. Ce n'était pas cher. J'avais cinquante ans, un âge où soit tu plonges vraiment, soit tu trouves un moyen de rebondir. Si tu ne fais pas un geste, tu risques de te retrouver à soixante ans après avoir traversé dix ans de dépression. Et là, t'es mort. Il fallait que je me barre. En Allemagne, c'était génial. J'étais ailleurs, j'ai appris une langue, je peignais tout le temps... Cela a tout remis à zéro. J'avais à nouveau vingt ans.

Et après dix années passées à Berlin, vous êtes tout de même revenu à la bande dessinée…
J'ai d'abord eu une proposition de Fred Bernard, pour *Himalaya Vaudou* (Drugstore, 2009). Comme ça se passait en montagne, ça m'a intéressé. Bon, j'adore Fred, mais il m'a envoyé un scénario de trois pages, sans découpage, tranquille… Nous avons retravaillé tout cela, et nous avons finalement publié ce récit. Ça n'a pas marché, mais au moins je m'y attendais ; car ça ne pouvait pas marcher. Mais je ne regrette pas de l'avoir fait. Nous nous sommes bien marrés. Et c'est aussi le point de départ, pour moi, du retour à la montagne… Mon véritable retour, si l'on veut, se fait avec la relance du *Transperceneige*. La troisième partie, intitulée *Terminus*, sort en 2015. Je pense que c'est un de mes meilleurs albums. Par rapport à ce qu'il dit, et par rapport à mon dessin qui – pour le coup – « pique », le succès de ce livre est un exploit.

Ressentez-vous toujours parfois des baisses de régime ?
C'est cyclique. En ce moment, tout va bien. J'ai eu deux gros succès, *Aile froide* (60 000 ex. vendus) et *Le Loup* (40 000 ex.). C'est énorme à l'heure actuelle, surtout pour des livres aussi atypiques. Ça m'a remotivé. Chanter devant une salle vide ou chanter devant une salle pleine, ce n'est pas pareil.

Contrairement à l'immense majorité des dessinateurs de bande dessinée, vous n'avez jamais fixé votre trait. C'est particulièrement éloquent lorsqu'on lit l'intégralité de la saga du *Transperceneige*. Abordez-vous chaque album comme une nouvelle expérience graphique ?
Comme je n'ai jamais vraiment obtenu de succès, j'ai toujours été très libre. Je n'étais pas tenu de reproduire la même chose pour pouvoir conserver un public que je n'avais pas. Malgré tout, depuis *Terminus*, j'ai le sentiment que cela n'a plus trop bougé. À la



Le Transperceneige, Proloff
Recherche preparatoire (2016)
© Jean-Marc Rochette

base, l'histoire est d'une violence sans nom. Je voulais donc avoir un dessin qui soit très proche de l'expressionnisme allemand. Quand on l'ouvre, il faut que cela fasse

réagir. Pour certains lecteurs, c'est une épreuve. Florence Cestac m'a dit qu'elle avait aimé *Terminus*, mais qu'elle ne le relirait jamais. *A priori*, ce trait ne correspondait pas à ce que je voulais faire dans *Aile froide*. Ça devait commencer comme du Joubert *(Pierre Joubert, 1910-2002, dessinateur et grand nom de la littérature scout)*, et se terminer dans un hôpital avec un mec à la gueule arrachée, sur le point de crever. Comme j'ai d'abord fait tout le story-board, puis tout le crayonné, avant de passer à l'encrage, j'ai pu lisser mon trait. Si j'avais progressé page par page, mon dessin aurait été charmant jusqu'à la fin ; et donc complètement inadapté à une séquence aussi dure. Pour *Le Loup*, c'était plus facile. L'histoire est complètement carrée. C'est *Le Vieil Homme et la Mer*, c'est de la philosophie naturaliste. Mon dessin était fait pour lui. *Le Loup*, c'est mon livre, c'est moi. Mes questionnements sur l'écologie, mon côté anarchiste – avec ce personnage qui n'est ni de gauche ni de droite et qui n'aime pas l'État –, peut-être le côté ronchon aussi…

Pour *Le Loup*, c'était plus facile. L'histoire est complètement carrée. C'est *Le Vieil Homme et la Mer*, c'est de la philosophie naturaliste. Mon dessin était fait pour lui. ***Le Loup*, c'est mon livre, c'est moi.**

Votre trait a de plus en plus tendu vers votre autre moitié, la peinture. Dans le premier *Transperceneige*, votre encrage est méticuleux, très détaillé. Puis, de plus en plus, vous simplifiez votre trait, vous le rendez vaporeux. Avez-vous réussi à fusionner vos deux passions ?
J'essaie surtout de voir ce qui est nécessaire au niveau narratif. Mon lecteur, je ne veux pas aller vers son goût à lui. Par contre, s'il m'a fait confiance, je veux que sa lecture soit inoubliable. Dans *Le Loup*, on entre dans une aventure. Je peins le monde comme je le vois. Je n'en ai pas une vision photographique. Je ne suis pas un scanner du réel ; je suis un émotif du réel.

Dans la monographie *Vertiges*, publiée aux éditions Maghen, vous parlez du bleu de la montagne. Vous dites que vous le cherchez, mais qu'il vous échappe. Qu'a-t-il de si particulier ?
Il est à la fois sombre et très lumineux. En peinture, il est quasiment infaisable. À chaque fois que j'essaie de le trouver, je suis trop clair ou trop sombre. C'est un bleu assez indéfinissable. Il y a du gris, un peu de métal aussi. Il vibre. À l'huile, il faut avoir une sacrée technique pour y parvenir, parce que la peinture se resserre. À l'aquarelle, j'ai tendance à y arriver, car elle a naturellement ces vibrations en elle. L'aquarelle est libre et indomptable. Elle est superbe et très puissante, contrairement à ce qu'on a tendance à croire.

***Le Loup*, planche originale n° 42 (détail, 2019)**
© Jean-Marc Rochette / Casterman

Le Loup, planche originale n° 19 (2019)
© Jean-Marc Rochette / Casterman

Donnez-vous un but à votre peinture ?
Oui. En tout cas, je cherche quelque chose de précis. Avant, à Berlin, je suis allé très loin dans la peinture philosophique. Aujourd'hui, je ne me sens plus aussi libre que cela. Je cherche une représentation du réel, qui m'intéresse. Je ne me considère pas comme abstrait, même si plusieurs de mes peintures tendent – pour une partie du public – vers l'abstraction. Je n'essaie pas de faire le mariole. Je ne cherche pas à me distinguer en trouvant un truc graphique. J'essaie de comprendre. Quand on regarde le réel, il a l'air statique. En réalité, ça bouge sans arrêt, ça vibre de partout. Pour moi, un dessinateur trop précis ne rend, paradoxalement, pas compte du réel.

Vous vous sentez une âme d'impressionniste ?
Je m'inscris totalement dans une recherche historique. Claude Monet et les impressionnistes ont observé et peint la nature. Avant eux, il y a eu l'école de Fontainebleau, Pierre-Henri de Valenciennes *(1750-1819)*... Quelqu'un comme Willem de Kooning *(1904-1997)* a passé son enfance au bord des canaux, en Hollande. Quand il était gamin, il regardait passer la nature, dont le côté déstructuré l'a visiblement influencé par la suite. Tous ces artistes ont un regard sur la nature, et je m'inscris volontiers dans cette continuité. Je ne peins pas l'abstraction. Pour moi, l'abstraction, c'est Buren ; tu ne fais plus rien, tu fais des carrés. Quand je fais de la peinture, je cherche à trouver le chiasme, pour reprendre un concept de Merleau-Ponty. Le chiasme, c'est la chair du monde. En peinture, il est possible de travailler cette chair du monde. Et quand on commence à le faire, on obtient effectivement des choses qui tendent vers l'abstrait.

Vous avez récemment réalisé une série de nus, mais vous faites essentiellement des paysages. Comment travaillez-vous ?
Je pars de quelque chose d'assez réaliste ; ça peut être une photo. Je réalise des aquarelles, puis souvent des petites huiles. Ensuite, je passe au grand modèle. Ce qui fait que je sais au fur et à mesure où je vais aller dans la transe. Avec les aquarelles et les huiles préparatoires, j'essaie de perdre pied. Quand je passe au grand, voire très grand format, je sais que je peux vraiment me perdre, et me retrouver dans un état indescriptible. Donc avant d'enfourcher ce cheval fou, je veux savoir un minimum où je vais l'emmener. C'est Matisse qui disait qu'il fallait toujours revenir au réel.

Aquarelle inédite (2018)
© Jean-Marc Rochette / Casterman

VERTIGES
PAR **JEAN-MARC ROCHETTE** & **REBECCA MANZONI**
ÉDITIONS DANIEL MAGHEN
Livre cartonné, 176 pages couleurs
Disponible

Qu'est-ce qui vous intéresse dans l'utilisation de l'huile ?
L'huile est une matière intéressante. Elle est épaisse, elle est plastique et elle est dangereuse. Il faut la dompter. J'aime quand la prise de risque est maximale, ce qu'on appelle peindre en pleine pâte. Par exemple, le jaune ne supporte rien. Il faut le poser, car s'il touche du bleu, ça fait du vert derrière. En pleine pâte, on est obligé d'avoir une transe contrôlée. C'est là où la peinture à l'huile est la plus jubilatoire.

Terminus, huile sur toile (2016)
© Jean-Marc Rochette

Vous appréciez les grands formats...
Oui, parce qu'ils me permettent d'adopter une gestuelle qui me convient parfaitement. Je suis dedans. Je suis quelqu'un de physique. J'aime travailler debout. À un moment, c'est le physique qui parle. Vous savez, je ne suis pas si intellectuel que ça. Dans tous mes livres, il y a cette jouissance du corps, il y a de l'érotisme. J'ai un côté bestial, que je peux laisser sortir quand je peins. Je travaille à la palette, mais plus souvent au doigt et surtout au chiffon. Je crois qu'on ressent le mouvement du corps dans ma peinture, le temps et l'énergie qui la nourrissent.
La peinture est un art physique, là où le dessin est l'œuvre de moines. C'est un combat. On est face à un mur, comme au pied d'une grosse voie en montagne. On ne sait pas comment ni si ça va passer. Et c'est justement ce qui m'intéresse : trouver comment m'en sortir.

Vous avez dit : « *En peinture, il faut que j'aille jusqu'au moment où je me noie.* » C'est une relation passionnelle ?
C'est ce que je disais sur la transe. Pour moi, la montagne et la peinture, c'est pareil. Quand j'attaque une peinture, j'ai l'impression que je vais mourir. C'est comme quand tu fais une grande voie : il faut la sortir, car tu es quand même en danger de mort à cause des pierres, du froid, de la fatigue... On est dans un rapport très animal ; c'est une question de vie ou de mort. Si je ne me mets pas dans ces conditions, la peinture n'est pas bonne.

Vous passez environ la moitié de l'année dans votre chalet des Écrins, dans les Alpes. Pourquoi avez-vous tant besoin d'isolement ?
J'ai besoin d'être en contact avec la nature. Tout est fait de la même texture. Le corps humain, la montagne, même la peinture, nous sommes tous faits de fibres, de tensions. C'est ce que racontent mes tableaux. C'est ça, la peinture : l'esprit humain marque la chair du monde avec

Terminus.
huile sur toile (2016)
© Jean-Marc Rochette

sa propre chair. Sinon, ça n'a pas beaucoup de sens. J'ai toujours pensé que les premiers peintres, dans leurs grottes, étaient aussi des chasseurs. Je pense que leur peinture faisait partie d'une sorte de rituel. Aujourd'hui, la peinture est peut-être l'un des derniers actes dits chamaniques. Le mot vient de l'homme bouleversé (ou « l'homme qui bondit, s'agite, danse ») ; par le monde, par le fait d'être vivant. La peinture m'a permis de sortir la tête du carré dans lequel ce monde l'avait mise. Au départ, après être sorti du carré, je pensais que j'étais devenu fou. Mais en réalité, pas du tout. J'étais devenu lucide. Et c'est cette lucidité que j'avais prise pour de la folie. Aujourd'hui, je suis devenu comme Obélix : je suis tombé dans la marmite de potion magique. Je préfère être là-haut, dans la montagne. Je suis entouré d'animaux, je suis chez moi. L'eau est encore propre. C'est pour ça que je suis écolo. Je suis arrivé au constat qu'on était pas faits pour vivre entassés en ville. L'homme s'est planté, et ce, depuis le pastoralisme et l'agriculture. Le loup s'attaque d'ailleurs à notre premier virage raté. Il nous regarde et nous dit : « *Vous avez transformé les mouflons en bêtes incapables de survivre ? OK, moi, je les mange.* » L'homme aurait dû rester un chasseur, comme lui…

À la montagne, le chasseur peint à l'huile. À Paris, son double dessinateur de bande dessinée prend le relais ?
C'est ça. Je fais tout de même des aquarelles ici, mais sinon je consacre l'essentiel de mon temps à la BD. Je suis actuellement sur le tome 2 de *Transperceneige Extinctions (avec Matz)*. Ensuite, je ferai une grande histoire qui se passera en montagne. Je peux me tromper mais, si j'arrive à faire ce que j'ai en tête, ce sera mon chef-d'œuvre. Ensuite, j'ai encore le dernier *Transperceneige*, puis une autre BD en solo, peut-être plus ambitieuse encore. La première histoire est déjà écrite. J'ai la structure, je sais où je vais. Mais la seconde me fait encore peur.

Si le dessin est à la maîtrise ce que la peinture est la transe, est-ce que le premier correspond plus à un travail et le second à un plaisir ?
Je ne dirais pas plaisir, je dirais l'inconnu. En peinture, je cherche dans l'inconnu, tandis que dans le dessin, j'ai le sentiment d'être dans le connu. Le dessin est besogneux, mais est une base hyper intéressante. La peinture, quant à elle, est comme de la poésie. Il n'y a pas vraiment de début ni de fin. C'est une giclée de pensée ; elle est en phase avec le réel, mais sans qu'il y ait d'histoire. Tandis qu'un roman, c'est long, c'est structuré, il y a des personnages… Pour autant, composer de la poésie n'est pas facile. Est-ce que les poètes prennent du plaisir ? Je n'en suis pas toujours convaincu.

Avez-vous besoin des deux ?
Objectivement, si je pouvais faire un choix, je privilégierais la peinture. Parce qu'il y a un résultat immédiat ; parce que je n'ai pas besoin d'avoir quelque chose à dire. Au départ, je ne voulais être que peintre. Tout ça avait démarré avec Soutine, pour lequel j'avais beaucoup d'admiration. Son parcours est dingue. Un petit juif qui naît dans un ghetto de l'Empire russe, qui se fait éjecter par sa propre communauté, qui part en exil, et qui n'a comme seul moyen de survie que la peinture : j'ai une admiration totale. Pour moi, Soutine est un héros. Il arrive à Paris dans une misère noire, et parvient à réaliser une œuvre magistrale. C'est un humain exemplaire. Pourtant, il est seul. Il est même l'exclu des exclus. À son enterrement, à part Cocteau et Picasso, il n'y avait personne. Quel parcours ! La bande dessinée n'en a tout simplement pas connu de tel. Pour autant, je crois que ma vie est faite pour aller d'une rive à l'autre. Parfois, je sais que j'ai de bonnes histoires à raconter, et que ce sera en bande dessinée. Je sais aussi que ça va être dur, mais que ça vaut le coup. En plus, la bande dessinée m'a ouvert un public énorme. À Grenoble, trente mille personnes sont venues voir mes aquarelles au musée de l'Ancien évêché. Beaucoup ne seraient pas venues si elles n'avaient pas lu *Aile froide* ou *Le Loup*. Cette double casquette me permet donc de toucher plus de personnes. Et si ça les amène à lire un peu de poésie…

PHILIPPE **DRUILLET** & ÉRIC **NAULLEAU**
photographiés par Frédéric Bosser
© F. Bosser pour *Les Arts dessinés*

Lone Sloane, Salammbô : Illustration de couverture
© Philippe Druillet / Glénat

Pousser la porte de cet atelier situé dans l'un des plus étranges recoins de Paris – entre une voie ferrée et l'ensemble architectural imaginé par Ricardo Bofill pour la place de la Catalogne, un décor aux grandioses proportions où l'on verrait bien déambuler Lone Sloane – revient à pénétrer directement dans le cerveau de l'un des plus grands artistes du 9e art, d'un immense artiste tout court. Planches originales, objets divers, affiche de *La Guerre du feu*, distinction officielle dûment encadrée s'offrent à la vue comme autant de bornes d'une carrière commencée il y a plus d'un demi-siècle. Le visiteur est ensuite invité à prendre place sur un siège dessiné par le maître des lieux, dont les admirateurs savent qu'il ajoute à ses talents de dessinateur ceux de designer et même de verrier. L'entretien s'engage alors et une évidence s'impose sans tarder : **Philippe Druillet** réserve l'usage du filtre à ses cigarettes plutôt qu'à ses propos. Qu'il s'agisse d'évoquer l'enfance ou la mort, Flaubert ou Proust, l'époque qui fonce droit dans le mur comme la parution de *Babel* où, en bon père soucieux de transmettre son héritage, il passe le relais à ses fils spirituels Xavier Cazaux-Zago et Dimitri Avramoglou.

Entretien réalisé par **Éric Naulleau**

PHILIPPE DRUILLET

« EN SOMME, MES HUMANITÉS, **JE LES AI FAITES AUX PUCES** »

Je faisais ce que j'étais capable de réaliser à ce moment-là. **J'avais des tonnes de choses à sortir de mon ventre,** et il fallait que je le fasse comme si c'était un rut. Je voulais qu'on m'entende...

Philippe, vos trois quarts de siècle passés sur Terre aidant, je suis tenté de vous demander si vous êtes un artiste habitué à regarder dans le rétroviseur ?
À vrai dire, non ! Il y a quelques années, je suis tombé sur une interview de Mœbius. À ce type de question, il répondait qu'à son âge, soixante-dix ans, il estimait avoir fait le plus gros de la route et qu'il ne se projetait plus trop dans l'avenir. En ce qui me concerne, si j'ai gardé en mémoire tout ce qui concerne mon passé, depuis mon enfance à ce que j'ai fait la veille, je continue à avancer et nourrir quantité de projets.

ILS ÉTAIENT
NAÎTS DE MÉTAL ET DE
HAINE. SUR GAIL LA PLANÈTE
GÉANTE ILS DRESSAIENT VERS LE CIEL
LEURS ARCHITECTURES ORGUEILLEUSES, LEURS
YEUX LA NUIT BRILLAIENT COMME DES PRUNELLES
PAUVRES. LEURS MAINS ÉNORMES SEMBLAIENT FAITES
DU MÊME MÉTAL QUE CELUI DE LEURS ARMURES. ET L'ON
POUVAIT ENTENDRE LOIN DANS LA NUIT L'ÉCLAT FORMIDA-
BLE DE LEURS VOIX ...
TOUS ÉTAIENT DES MERCENAIRES, RENÉGATS, CRIMINELS DE LA
GALAXIE TOUTE ENTIÈRE. LEUR SEUL PLAISIR: TUER, TUER ENCORE.
D'UN PARADIS DE FLEURS ET D'OISEAUX ILS AVAIENT FAIT UN ENFER
DE GUERRE. TELLE ÉTAIT DEVENUE GAIL LA PLANÈTE GÉANTE. ET À LA
TÊTE DE TOUT CELA RÉGNAIT RUAM MERENNEN, MAÎTRE ABSOLU DE SON
EMPIRE, UN MARAUDE, UN ÊTRE ÉTRANGE SURGI DE L'INCONNU ET QUI,
PAR DE MYSTÉRIEUX APPUIS, AVAIT BÂTI CET EMPIRE DE MORT, MENACE POUR
LE GALACTIQUE. RUAM LUI-MÊME.
EN CES TEMPS DE CHAOS OÙ LES CONFÉDÉRATIONS S'ENTREDÉCHIRAIENT, OÙ LES
POLITIQUES INCERTAINS ET LES CUPIDES MARCHANDS VIOLENTAIENT SUR UN PEUPLE
ÉCRASÉ MAL CHEZ QUI MONTAIT UNE EXASPÉRATION SANS BORNES, L'ÈRE D'UN
ILLUMINÉ S'ANNONÇAIT. RUAM MERENNEN AIDÉ PAR SES ESPIONS "CEUX DE LA NUIT"
ET PAR LES PEUPLES FOUS DES BORDURES EXTÉRIEURES, RÊVAIT DE CONQUÊTE.
LE TRÔNE VACILLANT DE L'IMPERATOR ET LES RÉVOLTES VICTORIEUSES DES PLANÈ-
TES DU CENTRE REDONNERONT PROPICES SES ESPOIRS. POUR CELA IRA COMME TANT
D'AUTRES RÉCUPÉRANT L'ESSENTIEL DE SES TROUPES DANS LE PLUS FORMIDABLE
BAGNE DE TOUT L'UNIVERS: "SAINTE MARIE DES ANGES". LÀ OÙ L'IMPERATOR LUI-
MÊME PURGEAIT L'ESSENTIEL DE LA LÉGION NOIRE. LÀ OÙ LES RICHES MARCHANDS
ACHETAIENT LEURS GARDES DU CORPS, OU D'AUTRES S'Y PRÉPARAIENT LORSQUE LEURS PLAINTES,
CAR EN VÉRITÉ "SAINTE MARIE DES ANGES", TOUT LES
DE LA LOI, ÉTAIT DEVENU UN VÉRITABLE MARCHÉ
D'ESCLAVES. UN ENDROIT DE TER-
REUR, UNE TACHE PLUS NOIRE
ENCORE QUE LE VIDE DANS LA
GALAXIE CONTINUE ...

Une planche extraite de ***Lone Sloane, Gail***
© Philippe Druillet / Glénat

Vous ne doutez jamais de votre mémoire ?
La mémoire me fait défaut seulement pour les broutilles ! Pour écrire ses mémoires, Jean-Pierre Dionnet *(éditeur de BD, cocréateur de* Métal hurlant *et scénariste)* m'a très souvent appelé pour me demander certains éclaircissements sur des anecdotes qui lui avaient échappé. Je porte donc un regard profond sur mon histoire, les malheurs comme les bonheurs. Aujourd'hui, malgré mes pépins de santé, je continue toujours à me projeter dans l'avenir... L'âge a juste fait que je ne peux plus carburer à la défonce.

Dans vos mémoires, *Delirium*, vous décrivez une enfance pour le moins difficile...
Je dirais plutôt une enfance « de merde », faite de perpétuelles humiliations. Malgré tout, je suis encore là, et j'emmerde tous ces gens qui m'ont entouré à ce moment-là. Après, je constate que tout ce que j'ai construit a souvent volé en éclats, notamment au niveau affectif. Ce qui est gênant car un artiste a besoin de plus d'amour que le commun des mortels... On peut considérer que j'effectue une course à la vie et à la mort assez particulière.

Au niveau des femmes ?
Concernant les femmes, les deux ! *(Rires.)* Putain, j'en ai raté, de superbes coups...

Et sur le plan professionnel ?
Qui ne s'est jamais planté dans ce métier ? Je n'ai malheureusement pas eu raison sur tous mes choix. Et puis, il y a des projets qui n'ont pu prendre vie pour de multiples raisons. Mais à chaque fois, j'ai appris de mes échecs. Au final, ils ont été positifs pour la suite, et je ne pense pas avoir fait des choses malhonnêtes.

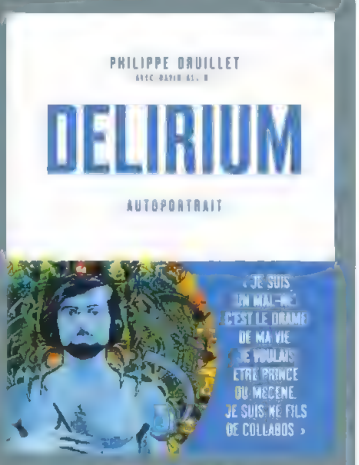
Illustration pour ***Lone Sloane, Salammbô***
© Philippe Druillet / Glénat

Est-ce que votre regard sur votre passé, exprimé dans *Delirium*, qui relate votre histoire familiale si particulière, a modifié le regard des autres sur vous ?
Ce travail, je l'ai plus fait pour les autres que pour moi-même. Ce livre n'a en rien été une psychanalyse. Par contre, il a engendré des mails et des courriers d'anciens collègues de ma mère, qui s'offusquaient des propos que je tenais sur mes parents. Dans le Gers où j'ai grandi, tout le monde connaissait l'histoire. Cela a remué la merde ! Ceux qui ont découvert mon histoire ont été surpris, mais sont toujours restés bienveillants. À la sortie de mon livre, Pétillon m'a envoyé un dessin. Il montre Palmer allongé dans son lit en chaussettes, en train de lire le bouquin. Dans la bulle, au-dessus de sa tête, il est marqué « *Il y a des vies intenses.* » *(Rires.)* Maintenant que j'ai fait mon « caca », je demande à ce que l'on me foute la paix.

Ce fut utile, tout de même ?
Je vois cela comme une mise au point, un moyen de faire comprendre mon travail. Je sors d'une famille de connards finis, de crétins ; c'est terrifiant, non ? Comment ai-je pu échapper à un tel vide de culture, à un tel océan de négation, à une telle bêtise ? Je ne le sais toujours pas !

L'EXCÈS EST SON MÉTIER

À l'origine, le titre choisi par Druillet devait être *Ma vie, mes mémoires mon cul*. Malheureusement, l'éditeur n'a pas voulu. Quel manque de nouveauté ! Une époque où la frilosité des gens les pousse à se débarbouiller les neurones matin, midi et soir à grands coups de langue de bois, ce livre, rempli ras la gueule de propos bruts de fonte prononcés sans regrets ni retenue, est une bénédiction salutaire pour apprendre à s'exprimer comme un homme. Que le lecteur soit d'accord ou pas avec les salves de missiles intercontinentaux du maître de la démesure graphique, le propos n'est pas là. Ce livre n'est ni une confession ni une discussion. Druillet vide son sac sur le sol, et plaise au lecteur de ramasser ce qu'il veut conserver. Pour le reste, Druillet tient surtout à faire savoir que son bâton de maréchal est toujours en chêne noueux dénué de pilule bleue pour rendre le monde heureux. Au fil des chapitres, l'auteur exécute sans remords presque trois quarts de siècle d'histoires de famille, de France et de bande dessinée. Les lecteurs devront cependant revêtir un gilet pare-balles tant les propos de Druillet éclatent en shrapnels d'amour ou de haine dès qu'il évoque ses souvenirs, Mœbius, Goscinny, *Métal hurlant*, Dionnet, les femmes, la drogue ou bien le riz complet. La morale de cette lecture est simple à retenir : avant Druillet, c'était le petit monde de la BD ; après Druillet, la galaxie découvre le 9e art. **Géant Vert**


PHILIPPE DRUILLET
DELIRIUM
AUTOPORTRAIT
« JE SUIS UN MAL-NÉ. C'EST LE DRAME DE MA VIE. JE VOULAIS ÊTRE PRINCE OU MÉCÈNE. JE SUIS NÉ FILS DE COLLABOS »

DELIRIUM : AUTOPORTRAIT
Par **PHILIPPE DRUILLET & DAVID ALLIOT**
Éditions LES ARÈNES,
280 pages, 25 €

Illustration *Lone Sloane, Chaos*
© Philippe Druillet / Glénat

Dans vos propos reviennent souvent les notions de « bande » et de « courant », comme aux temps glorieux des journaux *Métal hurlant* ou *Pilote*, notions aujourd'hui révolues. Ce changement engendre-t-il de la nostalgie chez vous ?
Pas du tout ! Je suis fier d'avoir participé à ces mouvements et supports, qui m'ont permis de faire connaître mon travail. Imaginez mon émotion quand, par transparence d'une de mes planches dans *Pilote*, j'en voyais apparaître une d'*Astérix* ! Quant à *Métal*, c'est aujourd'hui encore une référence pour des générations entières.

Aviez-vous conscience que vous détonniez par votre travail par rapport aux autres auteurs ?
Bien sûr ! Je faisais ce que j'étais capable de réaliser à ce moment-là. J'avais des tonnes de choses à sortir de mon ventre, et il fallait que je le fasse comme si c'était un rut. Je voulais qu'on m'entende... Et, par chance, ce fut le cas. Je bossais vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Lors de nos premières conventions de la BD à Paris, la pression était telle autour de nos tables de dédicaces que les membres du staff Dargaud étaient obligés de retenir les lecteurs avec les pieds pour nous éviter d'être écrasés contre le mur. Je me souviens aussi d'une dédicace au Furet du Nord, à Lille, où l'on a constaté que ce n'était rien comparé à la folie autour d'Uderzo et de Goscinny ! Avec eux, c'était la *maraputa* ! *(Rires.)* Tout cela ne me fait pas oublier que nous avons aussi essuyé des bides lors de dédicaces avec, parfois, aucun album à signer dans l'après-midi.

Quel point de vue portez-vous sur le monde de la BD, qui est passé d'art mineur à art majeur ?
Je me suis toujours battu pour cela ! Et aussi pour que toutes les personnes qui travaillent sur un album soient mentionnées sur sa couverture. J'ai également accepté une cohorte de décorations pour que ce métier soit reconnu. Cet art est bien vivant, et il évolue sans cesse. Les livres de Sattouf ou l'album de Pim Bos que je viens de préfacer, *Tremen*, sont des créations magnifiques. Elles sont à tomber ! Et aujourd'hui, je me réjouis aussi que les femmes soient de plus en plus présentes dans le monde de la BD.

La créature n'a donc pas échappé au docteur Frankenstein ?
Pas du tout ! Et si je n'ai pas le temps de tout lire, je me tiens au courant des sorties grâce à mon voisin libraire. Ces échanges me permettent de constater qu'il continue à y avoir une certaine tenue dans les parutions du point de vue graphique comme des thèmes abordés. La BD est bien en prise directe avec la réalité et la vie sociale. Elle n'est plus réservée à une poignée de fans boutonneux, comme c'était le cas jusqu'à la fin des années 1980. Je suis content de m'être battu pour faire reconnaître ce métier.

Nous sommes des médiums, et **les politiciens feraient bien de lire un peu plus les auteurs de science-fiction !** Tout ce qui se produit aujourd'hui, je l'ai lu dans les années 1970.

Lone Sloane, Salammbô : double page
© Philippe Druillet / Glénat

Vous dites avoir été un « bourreau de travail ». Est-ce que le rythme de parution des journaux ne vous l'imposait pas ?
Au début, je dessinais des épisodes de huit pages sur *Les Six Voyages de Lone Sloane*, donc cela allait car la publication était irrégulière. Mais avec l'album *Delirius (paru en 1973, sur un scénario de Jacques Lob)*, j'ai vite compris qu'il serait impossible de rendre huit pages par semaine. Les quinze dernières, je les ai réalisées en vingt-cinq jours… J'en ai discuté avec René Goscinny en arguant que ce rythme allait au détriment de la qualité de mon travail, et il m'a suivi. Je lui dois ma vie ! Si d'autres personnes ont compté avant lui, il fut le premier à me construire et à me donner ma chance.

Votre nouveauté, en cette fin d'année, c'est la reprise de votre héros de science-fiction Lone Sloane, que vous avez créé en 1966, par Xavier Cazaux-Zago et Dimitri Avramoglou. Une reprise dont vous gardez le contrôle. Qu'est-ce qui a déterminé ce choix ?
Je souhaite que mon personnage me survive. J'ai donc décidé – et ce n'est pas par fainéantise – de trouver un illustrateur qui puisse apporter un plus à ce personnage devenu une légende, au fil des dix albums de la série. Dracula ou Sherlock Holmes sont des personnages tellement riches que, tant que l'espèce humaine vivra, il y aura de nouveaux livres qui les compléteront, les feront vivre… Pour Lone Sloane, c'est pareil !

Lone Sloane, Gail : double page
© Philippe Druillet / Glénat

Vous êtes à l'opposé d'Hergé qui avait demandé qu'à sa mort, le personnage de Tintin ne lui survive pas.
C'est vrai !

Comment avez-vous trouvé cette perle rare, le graphiste Dimitri Avramoglou, pour illustrer *Babel* ?
J'ai rencontré Dimitri lors d'un festival BD, à Sèvres. Il m'a tendu son livre, et je lui ai répondu qu'il m'avait tout pompé ! Malgré tout, je l'ai invité à mon atelier, et j'ai vite compris que j'allais trouver en lui le bon partenaire. Après, je tiens à dire haut et fort que Dimitri n'est pas mon élève ! *Babel* provient d'une rencontre de deux artistes qui décident de communiquer sur le même sujet. Dimitri est, par exemple, bien meilleur que moi sur le plan anatomique, ce qui a fait dire à mon ami Tanino Liberatore : « *Enfin, un Sloane anatomiquement bon !* » Et je lui donne raison. Je n'ai jamais cherché la perfection anatomique comme il peut le faire, lui ou mon ami François Boucq. Moi, ce qui m'intéresse, c'est l'intensité que je peux mettre dans mes dessins. Je suis un inventeur de mondes, et je n'ai pas le talent pour la perfection.

Babel, gardes des Barons bleus
Illustration de Dimitri Avramoglou
Druillet, Cazaux-Zago & Avramoglou / Glénat

BABEL
PAR **DRUILLET, AVRAMOGLOU & CAZAUX-ZAGO**
Editions GLÉNAT
Album cartonné, 88 pages couleurs, le 8 janvier

« SLOANE ME SURVIVRA »

À *Babel*, la nouveauté de Philippe Druillet, Dimitri Avramoglou et Xavier Cazaux-Zago, est abordé tout au long de cette interview avec Éric Naulleau, nous trouvions intéressant de donner la parole au premier nommé pour qu'il nous raconte l'origine de la saga *Lone Sloane*.

Philippe, racontez-nous la naissance et les conditions de la création de *Lone Sloane*. Lone Sloane est la possible réponse à un programme politique, un univers commercial, à quelque chose qui m'échappe complètement. Mandikian était [illegible] homme de BD Rhône-Alpes. Je tenais à rencontrer à tout prix ce mécène pour [illegible] sur Paris. Lors de mon passage [illegible] Paris, [illegible] je commençais à publier mes premières planches de bande dessinée. C'est en découvrant [illegible] que je [illegible] la couverture de [illegible] Métal Hurlant. Cela m'a [illegible] Pilote. Le journal Métal Hurlant [illegible] pas un titre chez Éric Losfeld, qui [illegible].

Pourquoi chez Éric Losfeld puis chez Dargaud ? Parce que nous nous connaissions. Parce qu'il avait publié le *Barbouzes de Hanoï*, les albums de moi avec Guy Peellaert, etc. Puis, grâce à René Goscinny, je suis entré à Pilote, qui était plus fort. Et j'ai proposé *Lone Sloane*. Ce titre était chez Dargaud, qui pouvait rembourser le succès. Lorsque j'ai vendu tous les exemplaires du premier album sur les rares.

D'où est l'origine du nom ? Une question de phonétique ! Étant un grand amateur d'opéra, je voulais quelque chose de viril. J'ai d'abord pensé Nelson. Ça sent [illegible], [illegible] Lawrence d'Arabie, [illegible] Sloane Ranger, Sloane Ave, etc. Ou alors je suis allé le nom de Lloyd, mais [illegible] un peu [illegible]. Mon univers [illegible] Robert Louis Stevenson, a dit que Lloyd [illegible] a un [illegible] dans l'univers » Sloane [illegible] a [illegible] sous le subconscient.

Et vous, vous le prononcez comment ? [illegible] Sloane, car [illegible] la poursuite d'une [illegible] et ayant tout en haut [illegible] dans un monde [illegible], à tout un tas d'ennemis. Sloane est à la fois un [illegible] un enfant, un [illegible] bandit. Un [illegible] qui soit entre [illegible] et Rimbaud. On peut le considérer à François Villon.

Pourquoi ces yeux rouges, d'ailleurs ? En référence à Watteau, le soldats bleus, [illegible] magique. Selon une légende ancienne, c'était le pire à payer pour une certaine [illegible] Sloane a regardé les Dieux et, à les yeux sont brûlés.

Avez-vous tout de suite pensé à une série ? Au début, j'avais uniquement le souhait de raconter quelques histoires avec ce personnage, sachant que tout abonnement ne fait [illegible]. Cela s'est finalement [illegible] [illegible] qu'il [illegible] [illegible] [illegible]

Illustration pour
Lone Sloane, Salammbô
© Philippe Druillet, Glénat

Pour autant, cette collaboration a mis du temps à se mettre en place !
Dimitri Avramoglou a connu un drame personnel *(la perte de sa fiancée)*, ce qui nous a rapprochés *(Druillet a vécu le même drame)*. Le livre est à présent fini, et il sortira début janvier. Je suis partant pour qu'on en fasse d'autres ensuite.

Vous semblez avoir veillé au grain !
Oui, car j'en suis la matrice.

Lui demandez-vous de tuer le père ?
La question n'est pas là. Et puis, Dimitri n'en a pas besoin. Mon rôle a consisté à lui donner les bons conseils pour que l'album soit le meilleur possible. Mais cela ne concerne, finalement, que cinq pour cent de l'album. Cette filiation est formidablement prodigieuse ! Et dans l'absolu, rien ne dit qu'il ne deviendra pas, plus tard, le dessinateur qui assurera le suivi…

À aucun moment vous ne paraissez craindre d'être dépossédé de votre créature.
C'est la vérité. Pourquoi en serait-il autrement quand on voit le résultat. Dimitri augmente, grandit, multiplie et enrichit l'univers que j'ai inventé. C'est fabuleux, non ? Je suis vraiment de ceux qui pensent que la beauté des choses peut se transmettre. Les bonnes bases de Georges Lucas dans *La Guerre des étoiles* ou de Steven Spielberg dans *Jurassic Park* ont permis à d'autres réalisateurs de jouer avec ces univers. Avec *Sloane*, je pense que c'est aussi possible, et ce, sans aucune prétention.

Vous avez fait partie des dessinateurs de BD qui se sont penchés sur la littérature, en particulier celle de Gustave Flaubert, à un moment où cela ne se faisait pas…
Cela faisait partie de mon combat. J'ai juste essayé d'être à la hauteur du roman.

Pensez-vous que la situation a évolué depuis ?
Je rencontre encore des jeunes qui viennent me voir en dédicace pour me dire que Flaubert, c'est « *de l'éclate totale* ». Le musée des Beaux-Arts de Rouen fêtera, en 2021, la sortie de ma trilogie de *Salammbô*. C'est un univers tellement riche, bien plus que celui de Proust.

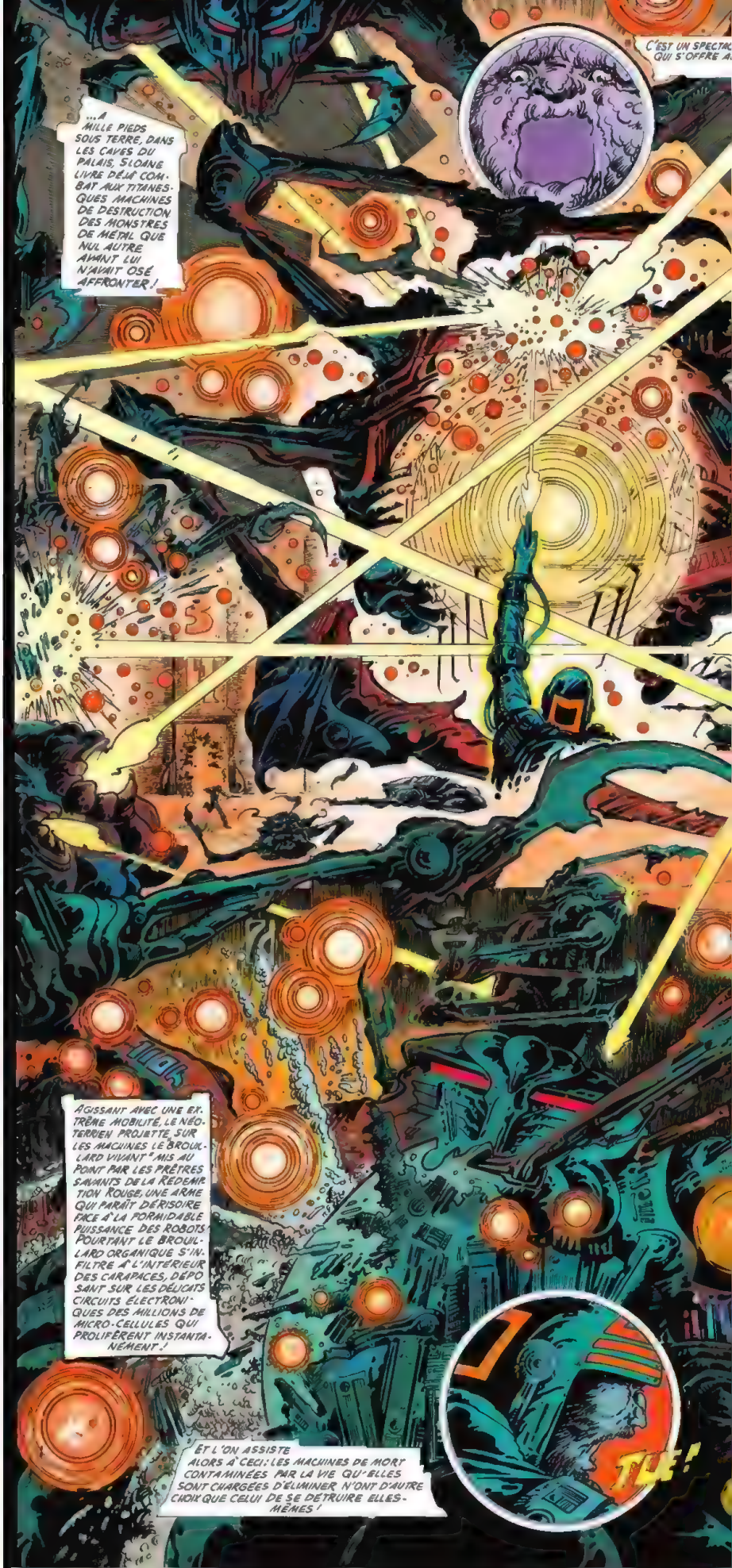
Lone Sloane, Delirius : double page
© Philippe Druillet / Glénat

Qu'avez-vous contre Proust ? C'est un écrivain que j'idolâtre, soit dit en passant…
Il m'emmerde profondément !

Pourtant, c'est également un grand dingue du langage. Je vais venir vous le lire…
Proust n'aura jamais la simplicité, dans sa puissance, qu'avait Flaubert.

Venons-en à *L'Enfer* de Dante, qui est votre prochain projet…
Je tourne autour. J'ai tout en tête, mais je n'ai pas encore attaqué. Comme je ne compte pas faire du Gustave Doré, je transpose l'histoire dans l'espace. Il est aussi question de travailler comme sur *Delirius 2* avec Benjamin Legrand au scénario.

Au fait, qu'est-ce qui vous a amené à la littérature ?
Mon grand ami Jean-Michel Nicollet *(illustrateur et auteur de BD)*, un fin lettré. Mais je ne saurais dire ce qui me fait lire et aimer *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, l'*Illiade* et l'*Odyssée*, etc., alors que je sors d'un monde totalement illettré. Tout comme j'ignore ce qui me pousse à acheter aux puces *Carmina Burana* ou *Boris Godounov* chanté par Fédor Chaliapine en même temps que des disques des Platters ou de Presley… Ma culture s'est aussi construite grâce à ma collaboration, dès seize ans, à la revue de science-fiction *Galaxy*, où j'ai rencontré Jacques Sadoul à qui je dois énormément, Gérard Klein, Jean-Claude Forest et bien d'autres. Je vois cela comme un instinct de survie. Aux puces, j'ai également appris à manier des objets, des verreries Daum, des meubles, etc. Tout cela m'a servi ensuite. En somme, mes humanités, je les ai faites aux puces.


C'EST UN SPECTAC
QUI S'OFFRE A
…A MILLE PIEDS SOUS TERRE, DANS LES CAVES DU PALAIS, SLOANE LIVRE DÉJÀ COMBAT AUX TITANESQUES MACHINES DE DESTRUCTION DES MONSTRES DE METAL QUE NUL AUTRE AVANT LUI N'AVAIT OSÉ AFFRONTER !
AGISSANT AVEC UNE EXTRÊME MOBILITÉ, LE NÉOTERRIEN PROJETTE SUR LES MACHINES LE BROUILLARD VIVANT MIS AU POINT PAR LES PRÊTRES SAVANTS DE LA REDEMPTION ROUGE, UNE ARME QUI PARAÎT DÉRISOIRE FACE À LA FORMIDABLE PUISSANCE DES ROBOTS. POURTANT LE BROUILLARD ORGANIQUE S'INFILTRE À L'INTÉRIEUR DES CARAPACES, DÉPOSANT SUR LES DÉLICATS CIRCUITS ÉLECTRONIQUES DES MILLIONS DE MICRO-CELLULES QUI PROLIFÈRENT INSTANTANÉMENT !
ET L'ON ASSISTE ALORS À CECI : LES MACHINES DE MORT CONTAMINÉES PAR LA VIE QU'ELLES SONT CHARGÉES D'ÉLIMINER N'ONT D'AUTRE CHOIX QUE CELUI DE SE DÉTRUIRE ELLES-MÊMES !
TLE !

EN SAVOIR PLUS

LE SITE OFFICIEL DU DESSINATEUR :
www.druillet.com

Vous citez aussi souvent le musée Gustave Moreau comme référence. Pourquoi ce lieu et cet artiste en particulier ?
Je ne sais pas ! Peut-être parce que sa manière s'approche de la bande dessinée, puisque la plupart de ses tableaux sont construits à l'encre de Chine en dessous. Cela me fascine. Il y a un réservoir exceptionnel de talents au XIXe siècle.

Et aujourd'hui, qu'est-ce qui vous révolte ?
Cet avenir incertain ! Quand les hommes sont allés sur la Lune, pour moi, ils découvraient non pas la Lune, mais la Terre. Depuis, nous ne faisons rien de bien, et l'obsession du fric est devenue omniprésente. S'il est utile pour imaginer de belles choses comme au Quattrocento, cela ne me gêne pas. Mais depuis les années 1980, ce n'est plus le cas. Je me demande même si les gens pleins de frics ont des enfants ? Plus les années passent, moins j'ai confiance en l'espèce humaine. Au moindre couac, même le meilleur de tes amis peut devenir une ordure, du jour au lendemain.

Moi, ce qui m'intéresse, c'est **l'intensité que je peux mettre dans mes dessins.** Je suis un inventeur de mondes, et je n'ai pas le talent pour la perfection.

Que devient l'artiste dans un tel contexte ?
Il dénonce ce genre de choses. Dans *Nosferatu*, je traitais de la grande erreur : l'atome. Dans *Delirius 1*, je parlais de deux mecs, Sloane et Yragaël, qui paralysent une planète. Six mois plus tard, en 1972, survenait la prise d'otages aux JO de Munich. Nous sommes des médiums, et les politiciens feraient bien de lire un peu plus les auteurs de science-fiction ! Tout ce qui se produit aujourd'hui, je l'ai lu dans les années 1970

Dans *La Nuit*, BD parue en 1976, vous évoquiez le thème tabou de la mort.
Ce fut une révolution... même s'il aura fallu attendre six mois pour que l'album commence à se vendre ! Plaçant la BD au même rang que les autres arts, j'ai considéré nécessaire de parler de cet aboutissement, de ce mystère. C'est, aujourd'hui encore, l'un de mes livres qui se vend le mieux. Il a servi de référence à George Miller pour son *Mad Max*. Ce n'est pas un bouquin d'esbroufe, c'est une vérité !

Illustration pour ***Lone Sloane, Salammbô***
© Philippe Druillet / Glénat

Quel est votre rapport avec la mort ?
Je ressens à la fois une notion de trouille et de délivrance. J'ai tout de même vécu deux arrêts cardiaques qui ont failli m'envoyer dans l'au-delà.

On vous prête la phrase selon laquelle tant que vous n'aurez pas lu l'intégrale de Proust, vous refuserez de trépasser...
Sûrement un moment d'égarement ! *(Rires.)* ■

ALEXANDRE **CLÉRISSE**
© Photo F. Bosser pour *Les Arts dessinés*

Si les albums *Trompe la mort* et *Jazz Club* avaient présagé un auteur en devenir, c'est avec la complicité de Thierry Smolderen, son ex-professeur de scénario aux Beaux-Arts d'Angoulême, qu'**Alexandre Clérisse** s'est véritablement révélé au grand public. Après avoir choisi de traiter avec minutie les années 1950 (*Souvenirs de l'empire de l'Atome*) et les années 1960 (*L'Été Diabolik*), le duo saute les années 1970 pour s'attaquer aux années 1980 avec *Une année sans Cthulhu*. Un beau tour de force ! Retour sur le parcours d'un dessinateur qui sait si bien s'adapter et se documenter pour proposer, sans cesse, un travail original et marquant.

Par **Frédéric Bosser**

ALEXANDRE CLÉRISSE

LE **CROQUEUR** DE DÉCENNIES...

© Smolderen & Clérisse / Dargaud

Des rêves de bande dessinée

À douze ans, alors qu'il grandit dans le département du Lot, dans une région où le nombre d'auteurs de BD au mètre carré est faible, Alexandre Clérisse n'a qu'une idée en tête : devenir auteur de bandes dessinées ! Son idole d'alors est André Franquin, dont il dévore les albums. Un jour, il prend son courage à deux mains et sonne à la porte d'Alain Ayroles. Le scénariste accepte de lui donner de précieux conseils tout comme, plus tard, Michel Lablanquie, l'un des cocréateurs des éditions Rackham, qui le fera ensuite travailler pour des publications locales. Ce dernier l'encourage à s'intéresser aux albums issus de la nouvelle génération d'auteurs de bandes dessinées, comme *Le Réducteur de vitesse* de Christophe Blain ou *Lapinot et les carottes de Patagonie* de Lewis Trondheim.

***Une année sans Cthulhu*, projet de couverture**
© Smolderen & Clérisse / Dargaud

Une planche d'*Une année sans Cthulhu*
© Smolderen & Clérisse / Dargaud

Rhône-Poulenc ! Il y a un truc pas cool derrière cette porte !
Le deuxième gond vient de sauter
Le haut-de-forme ! Charlot l'a laissé derrière lui !
Après tout ce qu'on a
Et ce papier ? Si c'était
Tu ne vas pas nous faire ça ?!
Un sort de protection super puissant ! Magie des Grands Anciens !
« .. À coller sur la porte, pour éloigner le monstre ! »
Rotaflex ! VITE !
C'EST FAIT !

Un parcours chaotique...

Fort de ces premières expériences, Alexandre Clérisse postule aux Beaux-Arts d'Angoulême après le bac, sans succès ! Malgré cette déception, il intègre la fac d'histoire de l'art de Toulouse pendant une année avant d'arrêter et de s'inscrire en BTS de communication visuelle à Aurillac, où il apprend à faire un livre et à fabriquer des fanzines... Mais la bande dessinée continue de le démanger ! Alexandre Clérisse tente, de nouveau, le concours de l'École européenne supérieure de l'image (EESI) d'Angoulême. Il en sortira diplômé en 2005.

Comme à la maison

Enseignant et scénariste, Thierry Smolderen se souvient très bien de sa rencontre avec Alexandre, lors de ses cours de scénario : « *Il avait constamment la banane et donnait l'impression de prendre son pied de la première à la dernière minute du cours ! Cela faisait plaisir. C'est comme ça que je l'ai repéré, avant d'avoir conversé avec lui ou même d'avoir vu son travail. Il avait trouvé sa maison, en quelque sorte.* »

Vive l'arrivée du Net...

Alexandre Clérisse bénéficie de la création du site Coconino World, en 1998, initié par un groupe de dessinateurs, auteurs et graphistes composé de Thierry Smolderen, Dominique Bertail, Guillaume Navailles, Josepe, Pat Cab, vite rejoints par Laurent Bourlaud et quelques autres. Ces anciens étudiants, tous passés par l'école d'Angoulême, ont vite eu l'intuition que le Net offrait la possibilité inédite de montrer toutes les images qu'on voulait sans passer par

© Smolderen & Clérisse / Dargaud

un éditeur. Et c'est en piochant dans les travaux d'auteurs fraîchement sortis des Beaux-Arts ou encore étudiants qu'ils sont tombés sur les premières planches de *Jazz Club* qu'Alexandre Clérisse a dessinées sur Illustrator. Coconino World publiera cette histoire en épisodes, ce qui lui permettra de se faire repérer par les éditions Dargaud.

L'idée d'une collaboration

« *Dans* Jazz Club, *j'ai tout de suite été sensible à l'approche* fifties *de son dessin. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai proposé à Alex, en 2010 je crois, de travailler ensemble sur* Souvenirs de l'empire de l'Atome, *sorti chez Dargaud en 2013*, se souvient Thierry Smolderen. *J'ai entièrement composé ce scénario en pensant à son dessin... Idem pour* L'Été Diabolik *et* Une année sans Cthulhu. *Avant d'écrire, j'échange beaucoup avec lui. Par exemple, j'ai commencé à lui parler de* Cthulhu *alors qu'il se mettait tout juste à dessiner* L'Été Diabolik. *Entre ces premières discussions et le rendu du scénario, l'histoire a énormément évolué...* »

L'intérêt d'un travail à l'ordinateur

« *L'avantage de l'ordinateur, c'est que vous pouvez encore tout changer jusqu'au dernier moment. Cela prend juste quelques clics* », s'amuse Alexandre Clérisse. Mais le risque de cet outil n'est-il pas de vouloir peaufiner à l'infini ? « *C'est un danger qu'il faut savoir gérer* », répond le dessinateur avant de préciser que ce sont, finalement, les délais de livraison à tenir qui l'obligent à passer à la planche suivante... « *Dans ces moments-là, l'accident est possible*, précise-t-il. *Cela peut même être une source d'inspiration, comme ces formes bizarroïdes du dernier album, qui proviennent de fils maladroitement tirés.* »

À chaque album, un nouvel univers...

Pour chaque nouveau projet, Alexandre Clérisse et Thierry Smolderen déterminent l'univers stylistique qu'ils souhaitent évoquer. « *C'est une composante essentielle de notre collaboration. Cela se passe comme ça depuis quelques années. Sans doute parce que tous deux, nous sommes très friands de culture visuelle*, estime Thierry Smolderen. *Nous faisons partie d'une génération très curieuse de la culture du dessin et de la dimension graphique en général. En fonction de nos différents projets, nous échangeons sans cesse des livres, des films et des centaines de documents graphiques dénichés sur le Net.* »

Illustration pour une sérigraphie
© Smolderen & Clérisse / Dargaud

Un travail peuplé de références

Quand nous leur avons demandé si trop vouloir inclure de références n'était pas un jeu dangereux pour le bon déroulé d'un scénario, Thierry Smolderen nous a répondu qu'il s'agissait plutôt de « *clins d'œil* » ou de « *second degré* ». Et de souligner : « *Nous essayons de pénétrer l'imaginaire des années 1950 (à travers la science-fiction et le style atome), de comprendre comment fonctionnait celui des années 1960 (à travers les histoires d'espionnage et le style psychédélique) et celui des années 1980 (à travers la culture des jeux de rôles et des jeux vidéo). Le scénario est le produit de ce travail de reconstitution : c'est une image graphique et romanesque d'un certain état d'esprit qui, pour Alex et moi, colle à l'époque revisitée.* »

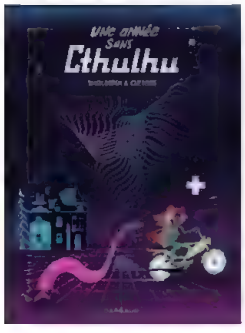
© Smolderen & Clérisse, Dargaud

La méthodologie du dessinateur

Pour ce dernier album, Alexandre puise d'abord dans ses propres souvenirs : « *La ville de province où j'ai grandi, les paysages qui m'ont entouré, les attitudes et les visages de copains, les jeux de rôles auxquels j'ai joué, les premiers jeux vidéo et les mangas. Puis, je me plonge dans les films de Lynch, de Cronenberg, de Spielberg, les mythiques* Tron *et* War Games, *les séries* Code Quantum *ou* MacGyver*... et quelques bandes dessinées, dont celles de Breccia.* »

Pour les précédents albums, Clérisse s'était plutôt plongé dans de la documentation papier, outre les séquences de films que Thierry lui conseillait de voir. « *Pour* L'Été Diabolik, *j'avais orienté mes recherches sur les illustrés des années 1960, les romans dessinés, les travaux de Guy Peellaert et Tito Topin pour leur côté pop. Je suis allé revoir d'autres illustrateurs qui travaillaient dans une verve pop pour analyser leurs gammes de couleurs, leurs cadrages, leurs formes, et imaginer les miennes en essayant de faire une synthèse de tous ces styles. C'est en trouvant ce qui est commun à tous et en reprenant ces petits détails que l'on peut représenter une époque. Cette préparation prend beaucoup du temps, et les premières pages sont souvent les plus difficiles à faire. Parfois, il suffit d'un effet pour que cela prenne forme. Une fois que le langage est mis en place, ça roule tout seul...* »

Pour *Souvenirs de l'empire de l'Atome*, ses influences majeures furent Charley Harper, Ronald Searle et la cartoonniste américaine Mary Blair. Ces derniers, le dessinateur les associe à André Franquin – pour la partie qui se passe en Belgique – et aux maîtres du Bauhaus, László Moholy-Nagy en tête. « *Pour l'esthétique des années 1930, j'ai beaucoup regardé le film de 1936* Things to Come *de William Cameron Menzies, où László Moholy-Nagy réalise les décors. J'ai été tenté d'utiliser* Métropolis *de Fritz Lang, mais ce n'était pas trop évident pour Thierry !* (Rires.) *Ce qui est bien avec lui, c'est qu'il me pousse à aller toujours plus loin dans mes recherches* », apprécie Clérisse.



UNE ANNÉE SANS CTHULHU
PAR **THIERRY SMOLDEREN ET ALEXANDRE CLÉRISSE**
Éditions DARGAUD
Album cartonné, 164 pages couleurs, disponible

Le dernier album du duo

Une année sans Cthulhu provient de leur envie de traiter de la décennie où le jeu vidéo et les jeux de rôles sont arrivés en France. « *Alors que je travaillais encore sur* L'Été Diabolik, *Thierry m'a raconté cette histoire où, à la suite d'un accident de voiture, un groupe de jeunes gens se réunit autour d'une de leurs amis tombée dans le coma et décident de jouer à un jeu de rôles. Je ne vous cacherai pas que j'avais des craintes au départ ! Dans mon esprit, ce n'était pas la plus belle période sur le plan graphique, mais en fouillant, j'ai déniché plein de belles choses. En axant l'intrigue de ce livre du côté de Lovecraft, donc quelque chose de plus noir, j'ai pu trouver le pendant aux couleurs* flashy, *limite fluo de cette époque* », indique Alexandre Clérisse. « *Comme tous les dessinateurs super doués, Alex est une "hyper éponge" ! Il est capable d'intégrer tout ce qu'il voit et d'en faire une synthèse totalement personnelle* », relève Thierry Smolderen.

La réédition d'*Alfred, Quentin et Pedro sont sur un plateau*

Ce livre est à l'origine sorti aux éditions Milan, qui voulaient créer une collection de livres illustrés pour les grands, après avoir remarqué le goût d'Alexandre Clérisse pour les illustrations détaillées et ses nombreuses références au cinéma. Il a réalisé de grands paysages qui reprennent chacun l'univers d'un grand réalisateur (Kubrick, Hitchcock, Tati, Anderson...). Tous les personnages et décors d'un metteur en scène sont regroupés et mélangés, le lecteur doit y retrouver des détails ainsi que le réalisateur lui-même caché dans le dessin. « *Il m'a bien sûr fallu revoir chaque film, mais aussi chercher les éléments marquants et créer des gammes de couleurs particulières qui font directement référence à l'ambiance de chaque film... Un travail très minutieux que j'ai adoré faire !* » se souvient l'auteur. Certaines de ces images ont ensuite fait l'objet de sérigraphies réalisées par la fabrique Les Mains sales à Angoulême. Ce livre à lire en famille pour donner envie de voir ou revoir ces classiques vient d'être réédité chez Dargaud.

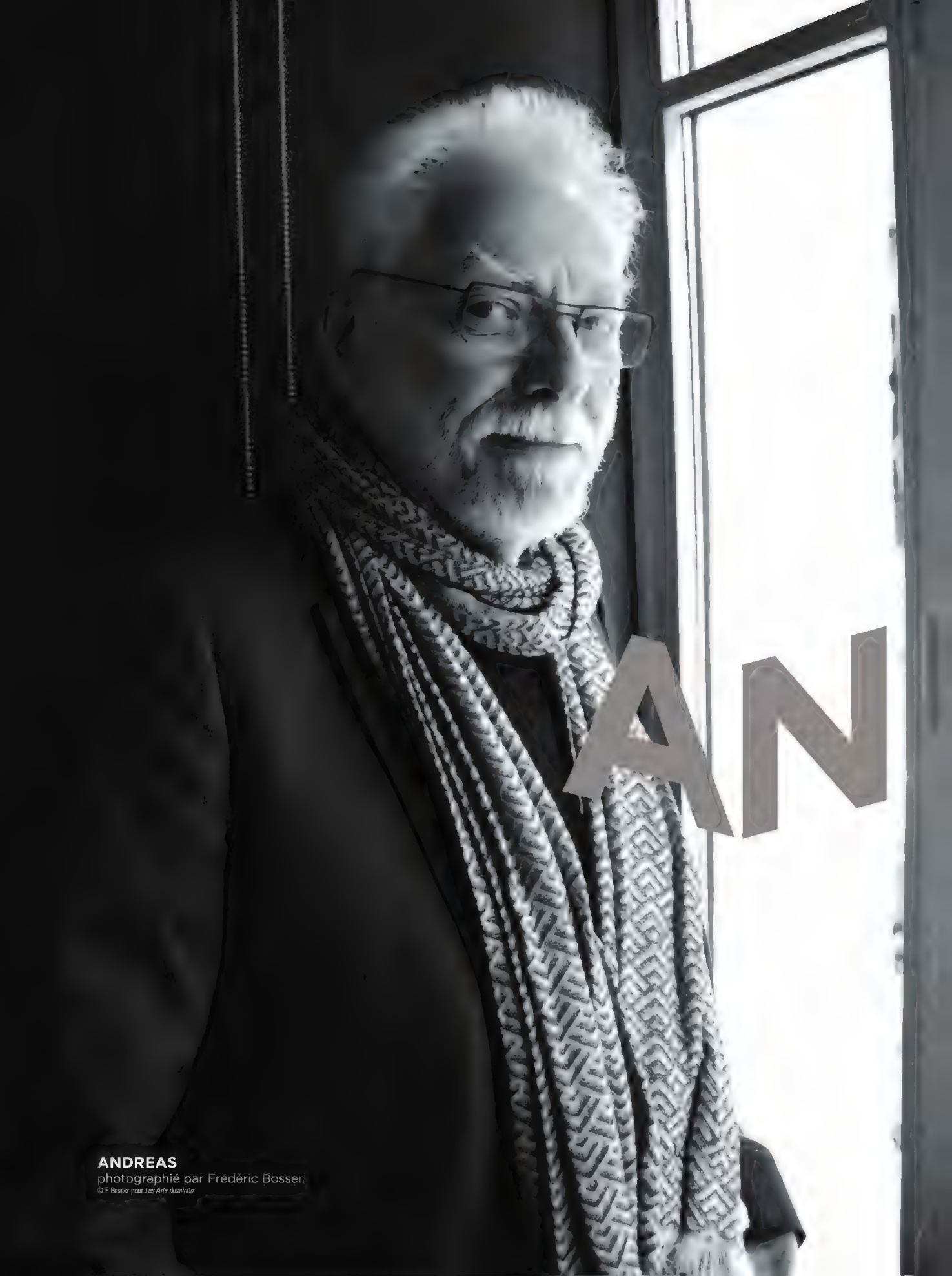
L'avenir : retour sur le futur ?

Rien ne dit que les deux compères n'enclencheront pas un album sur les années 1990 ! Ou bien reviendront-ils sur les années 1970, qu'ils n'ont pas encore traitées. Qui vivra verra. Dans l'immédiat, Alexandre travaille sur un album solo... dont nous pouvons d'ores et déjà dire que ce sera une histoire sur la passion de la bande dessinée à travers le regard de trois personnages vivant à trois époques différentes (1453, 1993 et 2087).

ALFRED, QUENTIN & PEDRO SONT SUR UN PLATEAU

PAR **ALEXANDRE CLÉRISSE**
Éditions DARGAUD
Album cartonné, 56 pages couleurs, disponible

Extrait d'*Alfred, Quentin et Pedro sont sur un plateau*
© Alexandre Clérisse / Dargaud



ANDREAS
photographié par Frédéric Bosser
© F. Bosser pour *Les Arts dessinés*

Andreas est un auteur de bande dessinée dont la nature discrète et l'éloignement des centres névralgiques de la BD que sont Bruxelles et Paris font qu'il est souvent oublié quand sont cités les auteurs dont les œuvres ont marqué et fait évoluer le 9e art. Lewis Trondheim et Joann Sfar ne s'y sont pas trompés en faisant appel à son talent pour mettre en images le tome 3 de *Donjons Monsters*. Une présence surprenante qui tranchait avec les autres choix plutôt portés vers des auteurs de leur génération. Que cette interview et les visuels qui l'accompagnent vous incitent à vous intéresser, si ce n'est déjà fait, à l'univers fantastique, magique et totalement unique d'Andreas.

Entretien réalisé par **Frédéric Bosser**

Capricorne T.13,
Illustration de couverture (2008)
© Andreas / Le Lombard

LE **GÉNIE** QUI S'IGNORE...

ANDREAS

Andreas, vous êtes quelqu'un de discret qui n'aime pas trop recevoir à son atelier. Pourriez-vous nous dire à quoi il ressemble ?
C'est relativement bien rangé. Je travaille sur une vieille table que m'ont offerte mes parents quand j'avais dix-huit ans. Pas loin se trouve une autre table un peu plus bordélique où je pose mes papiers, mes documents, etc.

Dans la monographie que vous ont consacrée les éditions Mosquito, nous voyons peu d'esquisses. C'est voulu ou est-ce que, tout simplement, vous en réalisez peu ?
J'en fais peu, en effet, et quand j'en fais, c'est très, très sommaire ! Depuis mes débuts, j'ai pris pour habitude de tout faire sur la planche. Cela me permet de garder un maximum de spontanéité. S'il m'arrive de reprendre entièrement une planche que je trouve foireuse, il est rare que j'y revienne pour corriger des choses. Il y a donc peu de rustines sur mes planches, ou alors elles sont très discrètes.

Comment procédez-vous quand vous devez créer un nouveau personnage ?
Je réalise un petit croquis rapide que, très souvent, je jette ensuite à la poubelle. Pour les personnages existants, je me sers des anciens albums, au besoin, pour me les remémorer.

Faites-vous en sorte que chacune de vos doubles pages ait une fin ouverte ?
C'était surtout le cas quand j'étais publié dans le journal *Tintin*. C'est moins systématique aujourd'hui que mes bandes dessinées sortent directement en album.

Être publié dans un hebdomadaire, c'était important pour vous, à cette époque, dans les années 1980 ?
J'ai commencé par des histoires courtes qui m'ont appris à raconter une histoire en BD. Apprendre à être économe dans la narration, c'est une bonne école quand on débute.

Le rédacteur en chef avait-il alors un rôle important ?
Je dois dire que j'étais livré à moi-même... Mais je ne m'en plaignais pas, pouvoir faire ce que je voulais me convenait très bien. Mon mentor, c'était Eddy Paape *(dessinateur belge)*, et j'ai appris à ses côtés les bases nécessaires pour pratiquer ce métier.

Quand vous débutez les aventures de *Rork* pour le journal *Tintin* en 1978, vous allez le voir pour lui demander conseil ?
Non car, entre-temps, j'avais déménagé à Paris. Les débuts de *Rork* se sont donc faits sans lui. Ce qui ne m'empêche pas de lui en être reconnaissant. Eddy Paape m'a appris de nombreuses techniques, comme l'efficacité dans la narration, la place à laisser pour placer les textes dans les bulles, etc. C'étaient, à chaque fois, des petites choses indispensables pour être lisible.

Justement, comment était son enseignement aux cours du soir où vous vous rendiez ?
Il corrigeait mes pages. Plus tard, quand j'ai travaillé pour lui sur *Udolfo*, je lui soumettais un découpage au crayon qu'il corrigeait et encrait à sa manière. Voir ce qu'il faisait à partir de mes propositions m'a permis de comprendre ce qui n'allait pas sur mes planches, et donc de progresser.

Qu'avez-vous retenu de l'enseignement que vous avez suivi à l'Académie des beaux-arts de Düsseldorf ?
Les cours de perspective et d'anatomie m'ont beaucoup servi, ne serait-ce que pour la justesse de mes planches. Je me suis aussi beaucoup intéressée à l'architecture à ce moment-là.

DÉCOUVRIR

Les intégrales de ***Rork*** (7 tomes) et de ***Capricorne*** (20 tomes) sont disponibles aux éditions du Lombard en, respectivement, deux et trois tomes.

Illustration extraite de ***Capricorne*** T.1
© Andreas / Le Lombard

À mes débuts, je copiais André Franquin. Jusqu'au jour où un ami étudiant de Saint-Luc m'a dit que je faisais des bandes dessinées tristes dans un style « gros nez ». **J'ai alors décidé de faire du réalisme...**

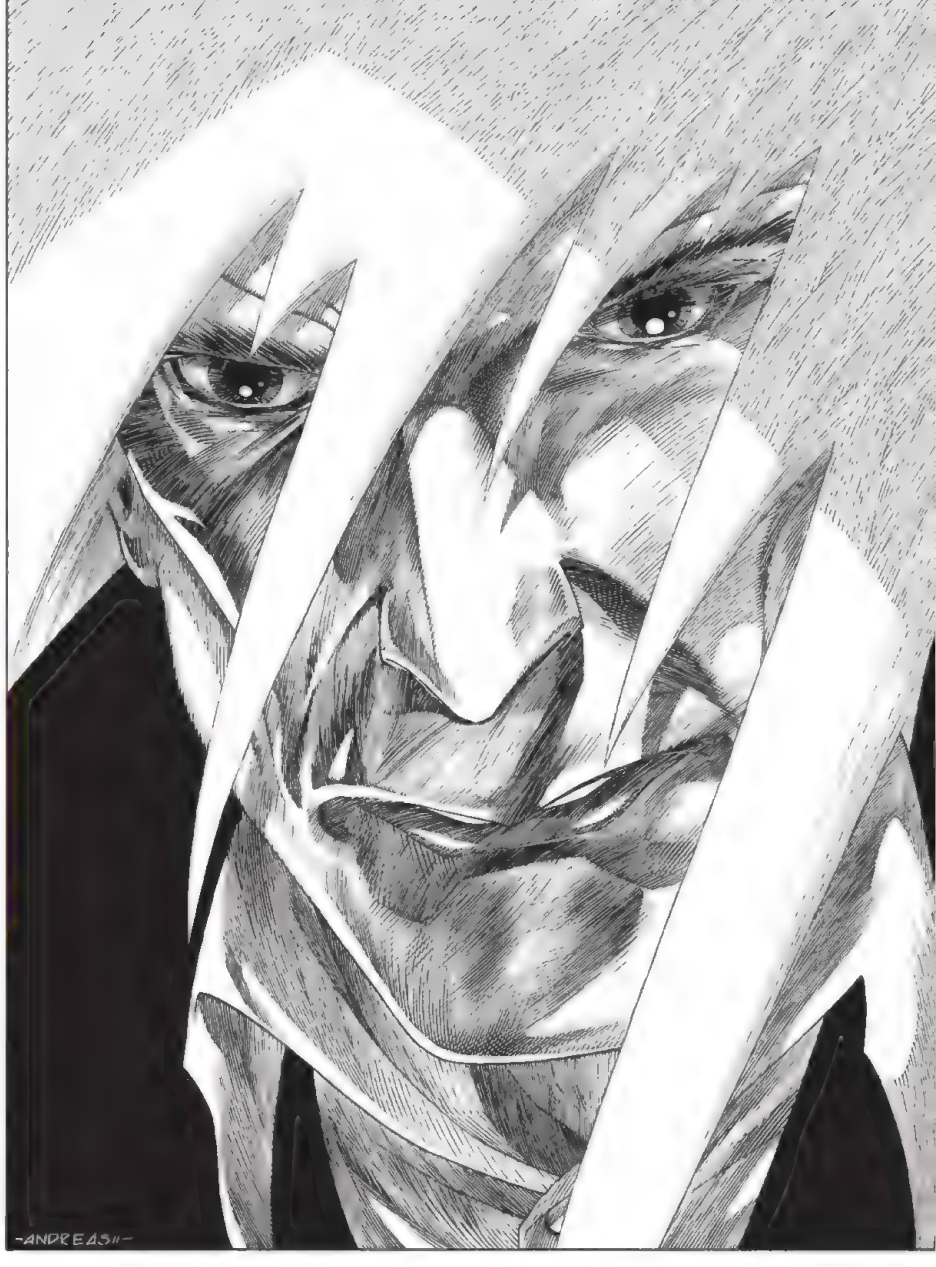


Illustration extraite de *Rork* T.5 (2011)
© Andreas / Le Lombard

Pour en revenir à *Tintin*, vous figuriez rarement dans les séries préférées des lecteurs. N'est-ce pas difficile à vivre quand on est un jeune auteur ?
Pas du tout ! Je restais concentré sur ce que je devais faire et tant qu'on ne me mettait pas à la porte, je continuais. En même temps, la qualité du journal avait tellement baissé qu'ils publiaient tout et n'importe quoi.

En même temps, vous viviez à Paris à ce moment-là, donc loin du quotidien du journal...
Il est vrai que lorsque j'ai décidé de partir de Bruxelles, c'était un peu pour fuir les bruits de couloir que je trouvais quelque peu envahissants. Je profitais de la livraison de mes planches pour me rendre à la rédaction et croiser des amis. Sinon, il y avait les dîners organisés par Raymond et Guy Leblanc où je croisais des confrères, même si c'était très hiérarchisé. Je suis finalement resté quatre ans à Paris, avant de partir m'installer en Bretagne.

Vous étiez alors conscient de produire un travail qui dépareillait par rapport aux autres BD publiées dans le journal ?
Pas plus que cela. Encore une fois, comme on me laissait faire ce que je voulais, je faisais ce dont j'étais capable à ce moment-là.

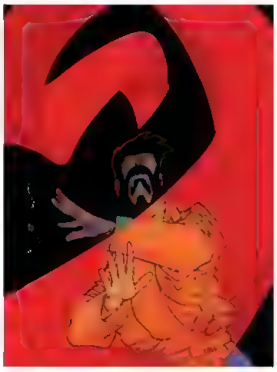
Vous auriez pu profiter de votre présence à Paris pour travailler pour *Métal hurlant*.
Cela a failli se produire avec le premier épisode de *Révélations posthumes*, écrit par François Rivière. Une fois la BD dessinée, il m'a conseillé d'aller taper à la porte de la rédaction de *(À Suivre)*, où j'aurais une chance d'être mieux payé. C'était plus logique d'être chez eux sur ce projet car leur politique visait à amener plus de littérature dans la bande dessinée. En tout, j'ai dû réaliser six ou sept épisodes... Comme je n'étais déjà pas très social, j'ai souvenir d'avoir rencontré peu de monde, hormis Hugo Pratt et Milo Manara. J'ai finalement travaillé pour *Métal hurlant*, mais bien plus tard, une fois le magazine racheté par Hachette...

Quand on regarde votre style atypique et très éloigné de l'école belge, on peut penser que vous avez peut-être raté le coche en n'étant pas publié dans les revues françaises « à la mode ». Vous auriez sûrement connu une bien meilleure renommée et reconnaissance...
C'est possible ! Moi, à ce moment-là, je pensais seulement à la prochaine histoire. Pas du tout à me positionner dans ce milieu. Mais en même temps, je n'étais pas à mon aise dans *Métal*...

Cette reconnaissance est venue plus tard, et de manière inattendue, via votre participation à la collection *Donjons* dirigée par Lewis Trondheim et Joann Sfar...
J'ai été surpris quand Lewis Trondheim *(le scénariste)* et David B. *(l'éditeur)* sont venus me voir, un soir de festival, à Angoulême. Ils m'ont dit combien ils avaient aimé *Rork*. C'est, à ce jour, ma meilleure vente.

Votre idole, c'est André Franquin...
Absolument ! À mes débuts, je le copiais. Jusqu'au jour où un ami étudiant de Saint-Luc m'a dit que je faisais des bandes dessinées tristes dans un style « gros nez ». J'ai alors décidé de faire du réalisme ou, du moins, de m'en approcher. Pour autant, Franquin est resté mon idole pour son inventivité, sa manière de raconter, son dessin qui colle parfaitement à ses propos, la justesse de son trait... Personne d'autre n'a atteint un tel niveau, et je ne me lasse pas de relire ses albums. Je pense même que *Gaston* a fait évoluer mon dessin.

Vous avez en commun la dépression...
Sauf que lui était un grand dépressif et que, moi, cela ne concerne qu'une période de ma vie. Je m'en suis vite sorti. Par contre, nous avons en commun la même date de naissance !



Capricorne T.8 : illustration de couverture (2003)
© Andreas / Le Lombard

L'avez-vous rencontré ?
Franquin m'a appelé alors que j'étais à Paris pour participer au financement d'un immeuble à Bruxelles qui avait pris feu. Par la suite, j'ai eu la chance de le croiser à plusieurs reprises. C'était un homme charmant.

Revenons-en à votre technique. Vos débuts se font à la carte à gratter !
J'ai découvert ce moyen d'expression à Saint-Luc, et je l'ai tout de suite adopté. J'étais inspiré par Jacques Tardi qui venait tout juste de sortir *Le Démon des glaces* avec cette technique. Le résultat me rappelait mon apprentissage de la gravure, lors de mes études en Allemagne. François Rivière *(romancier)* a vu ce travail et m'a encouragé à m'en servir pour *Révélations posthumes*. Il faut savoir s'armer de patience avec une telle technique ! Et, même si cela plaisait, j'ai fini par l'abandonner.

Quelle technique avez-vous adoptée pour *Rork* ?
Encre et pinceau, puis encre et plume et, enfin, feutre. Sur *Capricorne*, je suis très vite passé aux feutres. C'est un élément que j'aime bien car il sèche vite, ce qui permet d'aller vite. Par contre, il m'arrive encore de revenir à la plume sur certaines planches.

Illustration inédite pour la galerie Huberty & Breyne, 40 x 70 cm (2019)
© Andreas

Vos planches ont toujours le même format ?
J'utilise deux formats : le 38 sur 26 centimètres et le 40 par 30. En ce moment, je travaille sur des formats comics.

Les comics sont une source d'inspiration pour vous ?
Lors de mes premières vacances en Angleterre, j'ai acheté une pile de comics américains, notamment ceux de Neil Adams. La seconde fois, j'ai pillé tout le magasin ! *(Rires.)* Puis, j'en ai trouvé chez Skull, à Bruxelles. Les lire me donnait l'envie de m'améliorer. En fait, toutes les créations – BD, cinéma, littérature, etc. – sont sources d'inspiration pour moi.

Les mangas ont certainement eu une influence sur ma narration, les villes et les paysages que je représente.

Quid des mangas ?
Via les États-Unis où je commandais les comics que je ne trouvais pas en Belgique, j'ai pu acheter les premières traductions d'*Akira*, de *Nausicaä*, notamment. Les mangas ont certainement eu une influence sur ma narration, les villes et les paysages que je représente.

Vous ne vous posez jamais la question de la conservation ?
Sur les murs de mon atelier, j'ai un dessin au feutre des années 1980. Il n'a pas bougé, comme quoi ! C'est moins le cas pour les gros feutres noirs qui ont tendance, en effet, à passer. Le trait est noir, mais le reste devient rouge.

À chaque nouvel album, vous posez-vous la question de l'instrument idéal ?
En principe, c'est l'histoire qui me le dicte. Il y a aussi l'envie de changer de technique, histoire de ne pas se calcifier dans un style. Hermann en change souvent… Cela aide à rester alerte !

Le choix du papier est important ?
Il est indispensable quand vous optez pour la plume. Je travaille toujours sur des blocs de papier, et c'est comme si je travaillais sur du carton. Pour les feutres, j'utilise un papier acrylique. C'est parfait car cela boit, mais juste ce qu'il faut.

Illustration extraite de ***Capricorne*** T.13
© Andreas / Le Lombard

L'Adieu, encre de Chine sur papier, 70x50 cm
© Andreas

Vos villes sont souvent imaginées ?
Quand je dessine New York, je pars de choses existantes et je laisse parler mon imaginaire. N'être jamais allé sur place fait que je peux plus facilement fantasmer sur cette ville. De manière générale, je ne suis pas un grand voyageur. Je fantasme depuis toujours sur les États-Unis... sans jamais y être allé.

Que se passe-t-il quand vous commencez une planche, vu que votre marque de fabrique, ce sont les planches éclatées ?
En fait, c'est ce que je dois raconter qui me guide. Les images en hauteur ou à l'horizontale me permettent de ne pas tout dessiner et de cacher, quelque part, les défauts de mon dessin. Pour être honnête, c'est rarement le dessin qui me motive...

Nous aurions pu croire le contraire !
Je ne m'estime pas être un grand dessinateur ! Hermann, Mœbius, Boucq, eux, le sont. J'aimerais bien avoir un dessin juste, comme celui du Canadien Stuart Immonen sur *Spider-Man*, *X-Men*, *Avengers*, etc. Son dessin très réaliste dégage une élégance, une justesse et un dynamisme rares. Moi, à côté, je suis un débutant, encore capable de rater beaucoup de choses, notamment les visages. Dionnet, l'éditeur, disait que les dessinateurs moyens étaient obligés de se rattraper dans la narration de la planche. Il prenait comme exemple Frank Miller, auteur de mises en pages absolument fabuleuses. André Juillard est tellement bon que ses mises en pages ne sont pas spécialement recherchées. Boucq, lui, est capable de tout faire car c'est un virtuose, plus qu'Hermann ou Mœbius.

Pourtant, et je suis le premier à le faire, nombreux sont ceux qui vantent la qualité de votre dessin !
Cela me fait plaisir, mais ça a tendance à me gêner aussi, car je sais que ce n'est pas vrai. Je suis un honnête, voire bon dessinateur, mais pas plus. Mon niveau en dessin me suffit pour arriver à raconter mes histoires, et c'est suffisant pour moi. En fait, je préférerais presque des critiques négatives car elles seules vous font avancer dans votre travail. Je connais mes limites...

En BD, il n'est pas nécessaire d'être le plus grand des dessinateurs pour raconter une image qui se tienne. Le plus important étant, comme vous nous l'avez souvent dit dans cette interview, la narration, à laquelle nous ajouterons le rapport texte-image.
Mœbius savait faire des images qui n'étaient pas des images de BD agrandies. J'en ai accroché une sur l'un des murs de mon salon, depuis les années 1970, et je ne m'en lasse pas. Elle n'a pas perdu de son intérêt.

Qui y a-t-il d'autre sur vos murs ?
Beaucoup de calendriers, ce qui me permet de changer les images tous les mois. Il y a cet artiste espagnol, Joaquín Sorolla *(1863-1923)*, Monet, Rothko, Turner, Van Gogh, Mucha, Frank Lloyd Wright et des peintres américains inconnus du grand public, etc. En originaux, j'ai deux petits dessins de Franquin, une planche d'Alberto Breccia et un dessin au feutre non fini de moi. Comme je possède beaucoup de livres, j'ai peu de place sur les murs.

Que vous apportent tous ces artistes ?
Leur sens de la composition, leur choix des couleurs, l'envie de faire de la peinture sans jamais avoir franchi le pas...

Vous êtes un grand lecteur ?
Je lis beaucoup de BD et bien moins de romans qu'avant. Je dois facilement en avoir une centaine en retard, dont du Ellroy et du James Joyce. Il m'arrive aussi de lire des livres sur la mécanique quantique.

Vous arpentez les expos ?
Là où j'habite en Bretagne, l'offre culturelle est faible. Je reviens de Vienne où je me suis rendu à une exposition Rothko. À chaque fois, je découvre de nouvelles choses dans son travail...

Dans une interview, vous dites faire en sorte de passer le moins de temps possible sur une planche...
C'est vrai ! En général, je crayonne une planche par jour. Ce rythme imposé m'oblige à être économe et à avancer en permanence. Sur *Cromwell Stone*, où je passais plus de temps sur une planche, je finissais par faire de belles illustrations au détriment de la narration.

Rork T 5, illustration de couverture pour la reédition de l'album (1994)
© Andreas, Le Lombard

Vous ne vous perdez jamais dans vos histoires au long cours, comme *Arq* ou *Capricorne* ?
Tant que je suis sur une série, j'ai tout en tête ! Sitôt fini, j'ai tendance à oublier. *Cyrrus*, par exemple, je ne saurais plus vous l'expliquer aujourd'hui. Pour *Capricorne*, c'est limite... J'ai d'ailleurs dû tous les relire avant de faire les deux derniers !

Vous parlez souvent des rêves dans vos albums. Vous en faites beaucoup ?
Pas spécialement ! J'en faisais beaucoup à mes débuts, justement au moment de *Rork*.

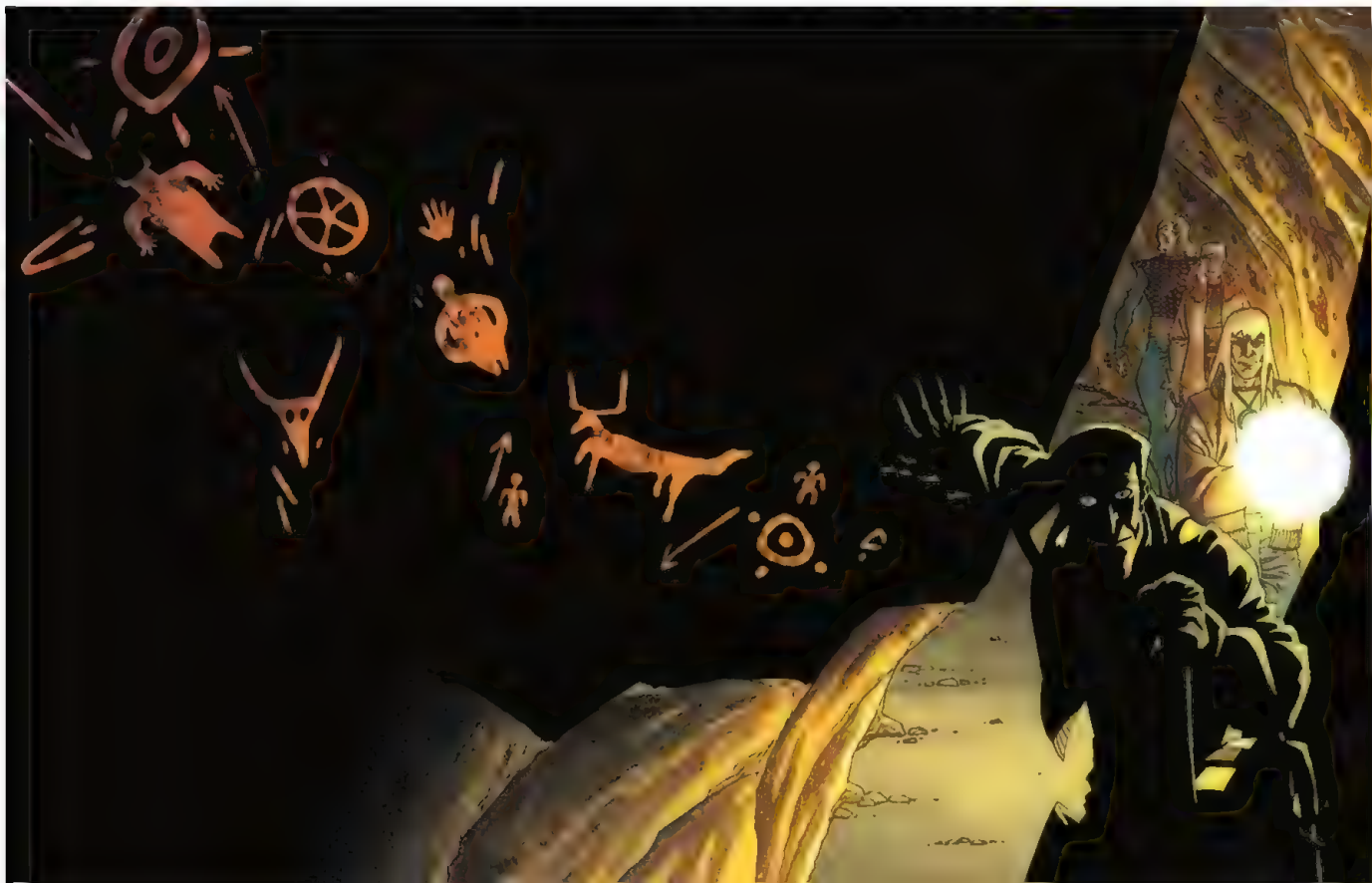
Est-ce que la vente de vos originaux vous permet de continuer à être aussi exigeant avec vous-même ?
J'ai longtemps vécu de la seule vente de mes albums, même s'ils n'ont jamais été des best-sellers. Depuis quelques années, je vends, en effet, mes originaux pour compenser la baisse des ventes et pour payer certaines factures comme la réfection du toit de ma maison... Je n'ai jamais cherché à être riche.

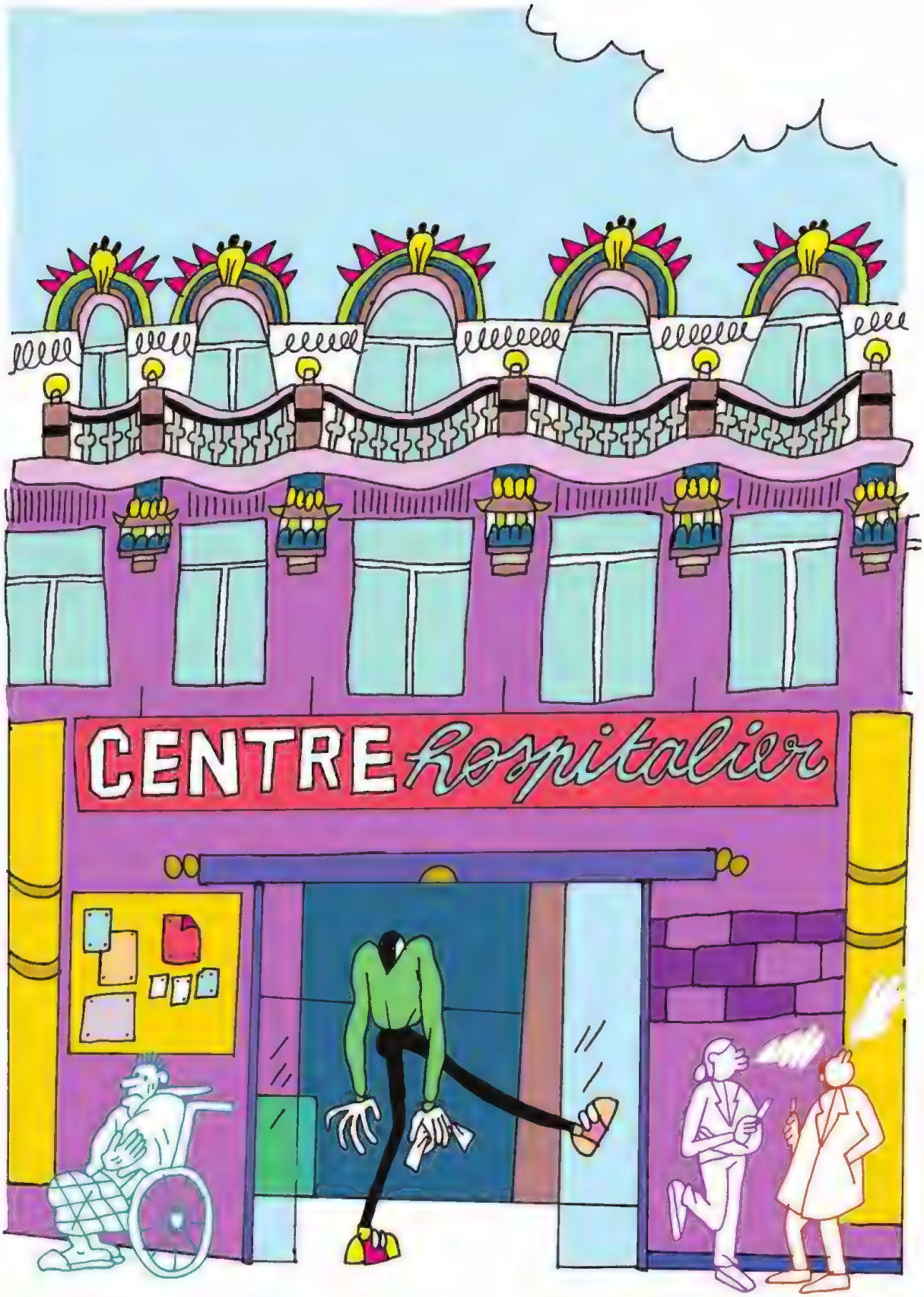
Vous faites peu d'illustrations en marge de vos planches. Pourquoi ?
Ce n'est pas mon truc. Si je viens d'en faire une dizaine pour la galerie Huberty & Breyne, je dois avouer que réaliser des planches m'a vite manqué. En même temps, les demandes portent souvent sur mes séries passées. Or, je n'ai pas spécialement envie de m'y replonger. Les gens veulent des dessins avec Rork, même s'il apparaît en tout petit en bas à droite. Sinon, je ne vends pas...

Votre grand truc, ce sont les gens qui flottent...
C'est vrai ! Cela ne m'a jamais quitté. Je trouve ça marrant.

Un mot sur vos couvertures ?
Je les réalise, en général, en milieu d'album, dans un format légèrement supérieur à celui des planches. À chaque fois, j'essaie de résumer l'histoire. Quand ce sont des intégrales, je m'attache à ne pas être composite. Précision : je suis depuis toujours l'auteur du lettrage et de la maquette.

Andreas, merci pour votre franchise !





Ted, drôle de coco
© Émilie Gleason / Atrabile

Un seul album a suffi à **Émilie Gleason** pour se faire une belle place dans le paysage, pourtant déjà bien chargé, du monde de la bande dessinée ! Dès sa sortie, *Ted, drôle de coco* a marqué les esprits et a été primé à Angoulême, l'an dernier. Le récit, une autofiction inspirée par la maladie de son frère, se distingue tant par son propos sur l'autisme que par son graphisme : une sorte de ligne claire un peu dévoyée, avec des perspectives complètement « barrées ». Rencontre avec une jeune dessinatrice originale et sans langue de bois.

Un entretien avec **Ronan Lancelot**

ÉMILIE **GLEASON**
© Photo Tim Douet

ÉMILIE GLEASON

L'ENTHOUSIASME INCARNÉ

TED, DRÔLE DE COCO
PAR **ÉMILIE GLEASON**
Éditions ATRABILE
Album broché, 128 pages couleurs, disponible

Émilie, parlez-nous un peu de votre parcours.
Mon père, mexicain, et ma mère, belge, se sont rencontrés en Amérique du Nord. Je suis née au Mexique en 1992, et j'y ai vécu trois ans avant d'arriver en banlieue parisienne. Comme j'avais des boucles blondes et les yeux bleus, on m'a très vite prise pour une mythomane ! Je suis, en tout cas, très fière de mes origines, aussi bien pour les apports culturels que culinaires.

Et comment a émergé le dessin dans tout ça ?
Dès l'école primaire, j'ai été une cancre à l'école… mais je dessinais. Je me suis donc tournée vers des études allant dans ce sens. Après un bac L option Arts, je me suis inscrite aux ateliers de Sèvres, mais cela a été la pire année de ma vie !

Pourquoi ?
J'ai découvert une véritable industrie, une prépa aux concours des écoles d'art pour jeunes gens très riches. Ayant sauté une classe à l'entrée, je me suis retrouvée avec quelques étudiants amers ayant déjà échoué. Résultat, je m'en suis pris plein la gueule aussi bien de la part des élèves que des enseignants. On s'est même permis de me dire que tant que je ne porterais pas de jupe, on ne m'adresserait pas la parole. C'était horrible ! Seul le professeur de céramique, Michel Gouéry, m'a vraiment soutenue et m'a aidée à monter des dossiers pour les Beaux-Arts de Paris et les Arts déco de Strasbourg, les seules écoles qui m'intéressaient. J'ai réussi les deux, et j'ai finalement opté pour Strasbourg.

Toute une histoire pour un sourire
© Émilie Gleason / Les Fourmis rouges

Pourquoi ne pas avoir choisi Paris ?
Pour plusieurs raisons. Tout d'abord parce que j'imaginais Paris comme une machine à créer des artistes contemporains pompeux, ce qui s'est vérifié avec les gens que je connaissais de vue. Ceux qui y ont été admis sont devenus pédants. Ensuite, aller à Strasbourg me permettait de quitter le domicile familial, de découvrir autre chose. Jusqu'à ma troisième année, je ne pensais pas du tout à la bande dessinée. Je faisais de l'animation, de la mosaïque, de la marqueterie, des grandes peintures : je touchais à tout. Avec l'ascension de Tumblr, j'ai créé une page en 2013 et passé des heures à suivre des gens pour qu'ils me suivent en retour, et cela a payé ! Je suis parvenue à quinze mille *followers*.

Un beau bilan...
Pour autant, je ne savais pas raconter des histoires. Pour moi, la narration, c'était juste des mecs qui pétaient et qui rigolaient. C'est exactement ce que l'on trouve dans mes premières bandes dessinées en une page. Un éditeur américain, 2D Cloud, m'a pourtant contactée via Tumblr, car il aimait mes petits dessins. Et je me suis lancée dans *Salz & Pfeffer*, un récit de plus de soixante pages publié aux États-Unis en 2015. Cette liberté totale de création a été une sacrée expérience.

Images d'animation pour Hyunda card
© Émilie Gleason / Hyunda card

Vous vous êtes rendue là-bas ?
Pendant trois mois, j'ai défendu ce livre à New York, Toronto, Chicago..., et j'ai participé aux plus grands festivals. J'y ai également rencontré toute la scène alternative locale. J'avais vingt-deux ans et ce voyage m'a ouvert les yeux. Me sentant à l'aise dans ce milieu, j'ai décidé de me lancer dans la bande dessinée.

Aviez-vous une culture BD ?
Oui, mais très basique. Petite, quand je rendais visite à mon grand-père belge, je regardais tous les *Astérix*, les *Schtroumpfs*, *Johan et Pirlouit*, *Trolls de Troy*, *Lucky Luke*, *Tintin*... Je ne les lisais pas forcément, mais

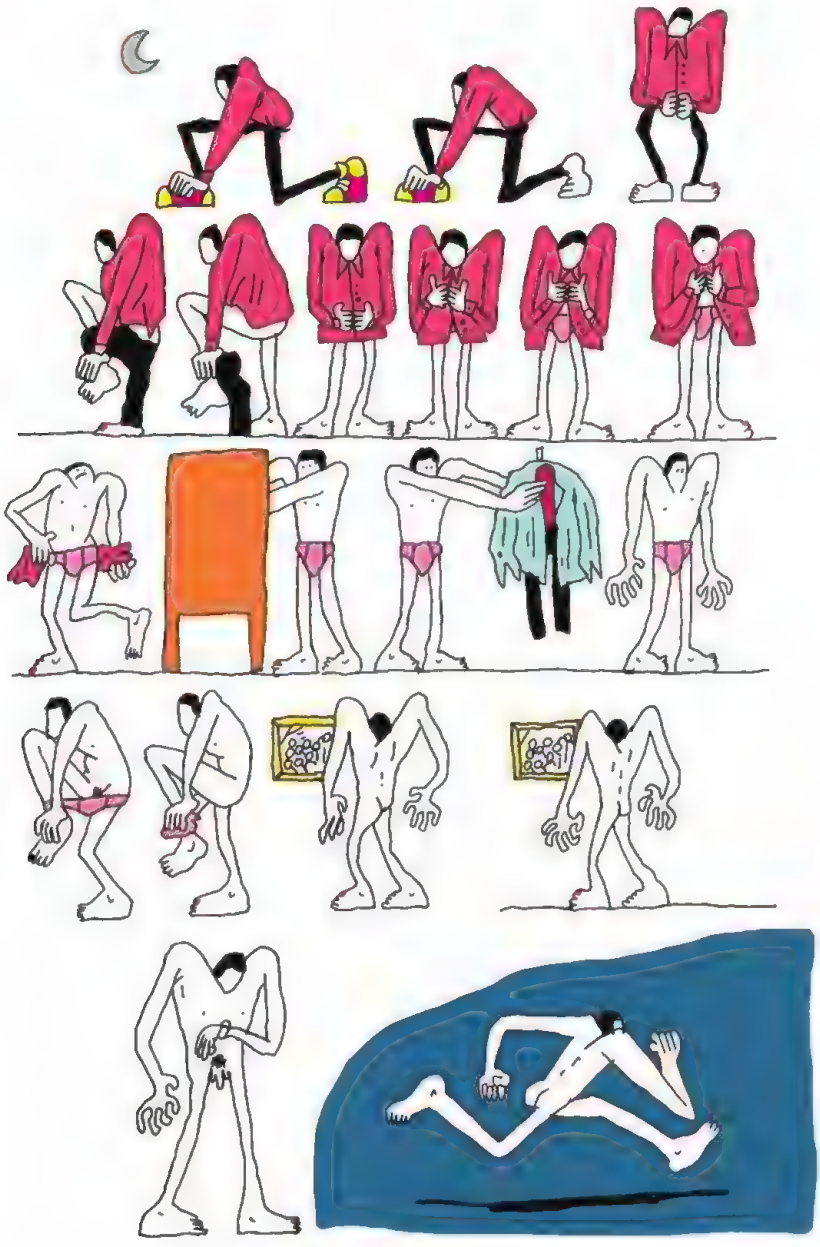
j'adorais les images. Avec mon premier argent de poche, je me suis acheté un *Philémon* (Fred, chez Dargaud), au lycée. À la bibliothèque, j'avais découvert un autre de ses livres, *Le Petit Cirque*, et il m'en fallait d'autres !

Fred n'est pas du tout de votre génération...
Non, mais cela n'avait aucune importance. C'est incroyable la poésie et l'imaginaire que l'on trouve chez cet auteur... Puis j'ai arrêté de lire des albums pour laisser place aux fanzines, puis rien. En effet, j'ai réalisé qu'aux Arts déco, chaque promotion était influencée par un style bien particulier. Or je souhaitais éviter cela. À la toute fin de ma cinquième et dernière année, quand j'ai appris que j'allais pouvoir réaliser un stage de six mois dans la maison d'édition Çà et Là, je me suis remise à en lire en masse, car je me suis rendu compte que je ne connaissais rien à la BD... Heureusement, il y avait une très bonne bibliothèque à Strasbourg, et j'ai pu emprunter tout ce que je voulais. Le stage s'est transformé en un CDD de trois ans que je viens de quitter pour me concentrer sur mon travail d'autrice. J'ai énormément appris chez eux. Je me suis occupée des relations avec la presse et les libraires et, étant donné mon parcours, j'ai également pris en charge beaucoup de lettrages et de traductions. Et j'ai adoré tenir les stands sur les salons ! Angoulême, cela me donne envie de voler ! C'est un vrai plaisir de pouvoir vendre aux gens des bonnes BD et d'expliquer ce que l'on fait !

Avec mon premier argent de poche, **je me suis acheté un *Philémon***.

Vous avez participé à quelques fanzines, mais vous travaillez souvent seule.
Je me suis rapidement rendu compte que je préférais travailler en solo. Malgré tout, j'ai signé récemment un projet avec Casterman dont un bon pote journaliste sera coscénariste. Je me fais un peu violence…

Notre sujet concernera le sucre et l'industrie agroalimentaire et devrait sortir en 2021, dans la collection Sociorama. En ce moment, je harcèle les diabétologues pour décrocher des interviews ; je relance les cliniques qui traitent l'obésité morbide… La partie enquête n'est pas celle que je préfère, mais elle est indispensable en enrichissante.



Extrait de ***Ted, drôle de coco***
© Émilie Gleason / Atrabile

Pour en revenir à votre travail en solo, comment est né cet album – à l'origine votre projet de diplôme autour de la maladie de votre frère – qui vous a révélée, en 2018, *Ted, drôle de coco* ?
Je n'ai pu mettre un mot sur les problèmes de santé de mon frère (le syndrome d'autisme Asperger) que lorsqu'il a eu quinze ans. C'était une situation difficile à digérer pour tout le monde. Mon père a toujours voulu un fils « normal ». Ma mère et moi ne comprenions pas. À l'époque, j'avais déménagé à Strasbourg, à six cents kilomètres de mes parents, et mon frère faisait des crises suicidaires Ma mère pleurait tous les soirs. Il était ingérable. Je lui en voulais beaucoup. Plutôt que de me plaindre au téléphone, j'ai choisi d'essayer de trouver un moyen d'en parler en bande dessinée, sans tomber dans le pathos ni que cela soit trop dur à lire pour ma famille. Je ne souhaitais pas faire d'autobiographie, chose que je déteste, mais je ne souhaitais pas édulcorer le propos non plus. J'ai donc opté pour l'autofiction.

Comment avez-vous procédé ?
En créant un personnage attachant, dès le départ. C'est le portrait craché de mon frère, mais avec des particularités en plus. Comme j'avais des lacunes dans la narration, j'ai imaginé et découpé le tout en cinq épisodes et touché à des thèmes très généraux : la famille, l'amour, le sexe, les médecins et l'hospitalisation… Sur cette base, j'ai dressé une liste d'anecdotes avec ma mère, qui étaient souvent rigolotes. Je ne

TROIS ALBUMS EN UN AN

Émilie Gleason a reçu le prix Fauve Revélation au Festival d'Angoulême, en janvier 2019, pour *Ted, drôle de coco*, édité par Atrabile en 2018. Elle est aussi l'autrice de *Comment survivre*, paru chez Lapin, et des *Gros Bras de Polka*, aux éditions Biscoto, tous deux également parus la même année.

Extrait de ***Ted, drôle de coco***
© Émilie Gleason / Atrabile

faisais pas de brouillon, à l'époque, ni de véritable découpage préalable ou de dialogues préparés. C'était une boulimie de dessin ! J'ai envoyé les vingt-cinq premières pages en PDF à la maison d'édition Atrabile qui voulait en voir plus et m'a fait confiance. Ses retours réguliers m'ont beaucoup appris. J'avais peur du hors champ, et j'avais l'impression qu'il fallait tout mettre dans chaque case. Daniel, l'éditeur, a été de très bon conseil. J'ai réalisé environ une page par jour pour cet album.

Aujourd'hui, outre la bande dessinée, vous signez également des illustrations pour la presse (*Libération*, *Causette*, *XXI*...). Cet exercice est-il complémentaire ?
Si j'arrête de dessiner pendant deux jours, je me sens mal ! L'illustration est un exercice inverse de la bande dessinée. Il faut construire une image qui sert un texte, tandis que lorsque l'on réalise des planches, il faut savoir tenir une même idée sur la longueur. Les deux sont passionnants. Récemment, un magazine jeunesse m'a demandé des *strips* de trois cases. C'est encore un format nouveau pour moi. J'étais tétanisée à cette idée. N'ayant pas grandi avec ce magazine, et n'étant pas une spécialiste du genre, c'était un saut dans l'inconnu pour moi ! Cette expérience m'a bousculée et forcée à sortir de ma zone de confort. Donc, c'est intéressant.

De quoi votre avenir sera-t-il fait ?
Outre mes travaux d'illustratrice – pour la jeunesse comme pour la publicité –, j'ai donc signé chez Casterman et chez un autre éditeur pour un sujet autour du foot, en 2020. Je n'y connais rien, et c'est exactement pour cette raison que l'éditeur Vincent Bernière est venu me chercher ! C'est tellement loin de moi que cela me libère complètement. Chacun de mes prochains projets aura un style graphique différent, car j'ai très peur de m'enfermer dans un seul style de dessin, un genre, et j'ai aussi peur de ce qu'on peut attendre de moi. De toute façon, entre-temps, je me suis acheté un iPad Pro, et mon style a encore évolué. Et maintenant, je fais des brouillons !

En quelque sorte, vous vous professionnalisez...
Ce que je retiens, surtout, c'est qu'il faut que la lecture donne de l'émotion, que le récit soit solide. Je m'interdis de faire quelque chose de mignon juste pour faire mignon.

EN DÉCOUVRIR PLUS

www.emiliegleason.com

Sur ***Ted, drôle de coco***, voir son entretien avec la bibliothèque du Centre Pompidou : webtv.bpi.fr

LES ARTS DESSINÉS

ILLUSTRATION

100

EMMANUELLE HOUDART

MOULINS 2019 /p.74
On a aimé... |

BRÜNO /p.76
La belle association |

JOCHEN GERNER /p.90
L'art du minimalisme foisonnant |

LIONEL KOECHLIN /p.98
Poésie dessinée |

78

RENAUD & ZEP

82

LAURENT DURIEUX

Par **Janine Kotwica**

5e BIENNALE DES ILLUSTRATEURS, MOULINS 2019

DES **IMAGES** DANS LA VILLE

Durant quelques jours, du 26 septembre au 6 octobre 2019, la capitale bourbonnaise a mis à l'honneur les meilleurs illustrateurs de l'édition européenne, sans oublier de fêter l'image et le livre. Retour sur un événement haut en couleur, dans l'Allier.

5e BIENNALE DES ILLUSTRATEURS MOULINS 2019
Plus d'informations :
www.festivaldesillustrateurs.com

Pour sa cinquième édition, le festival a investi douze lieux emblématiques de la ville avec des expositions, rencontres, colloques, séances de signatures...

Guy Jutard, qui a délaissé les arts de la scène et préside désormais cette manifestation, s'attelle aujourd'hui à organiser ce festival, fréquenté assidûment par des professionnels venus de toute la France, de Suisse ou de Belgique.

Cette cinquième année fut un excellent cru, par le choix des artistes invités comme la qualité de leurs expositions. Les scénographies – réalisées par deux illustrateurs, Michel Boucher et Philippe Davaine – mettaient en parfaite adéquation les différents lieux d'accueil et l'esprit des œuvres.

Emmanuelle Martinat-Dupré, responsable du MIJ, le musée de l'Illustration jeunesse, somptueusement installé sous les lambris du XVIIIe siècle de l'hôtel de Mora, accueillait deux expositions. À l'étage, l'exposition *IMAGInER* montrait, réunis pour la première fois, les originaux des quatre célèbres imagiers de **Katy Couprie** et **Antonin Louchard** : *Tout un monde*, *À table*, *Au jardin* et *Tout un Louvre*, publiés par Thierry Magnier de 1999 à 2005.

Le rez-de-chaussée était consacré aux œuvres pour la jeunesse de **Topor**, magistralement présentées par Alexandre Devaux : Charles Perrault, Lewis Carroll, Marcel Aymé, Carlo Collodi... Une pièce émouvante évoquait la connivence de Roland Topor avec son fils Nicolas.

Un peu plus loin, dans la rue Voltaire, les gravures de **Blexbolex** ont trouvé place naturellement au milieu des presses anciennes, parmi le très beau mobilier professionnel collectionné par les Imprimeries réunies.

À deux pas, une magnifique surprise : sous les ors républicains des salons d'apparat de l'Hôtel de Ville, on pouvait découvrir l'œuvre de **Nikolaus Heidelbach** (trop rare en France), ses truculents portraits de garçons et de filles, et les images des *Contes* d'Andersen qui oscillent du grotesque au lyrisme le plus subtil, avec un raffinement des techniques que seuls les originaux pouvaient dévoiler.

Illustration de **Nikolaus Heidelbach** pour les *Contes* d'Andersen
© Nikolaus Heidelbach / Seuil

Extrait d'*Une âme égarée* de **Joanna Concejo**
© Olga Tokarczuk & Joanna Concejo / Format Éditions

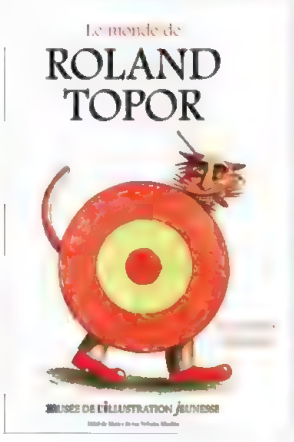
C'est en déambulant dans un labyrinthe d'un blanc immaculé que l'on pouvait, sous les verrières de l'Hôtel de Département, se laisser gagner par la poésie des albums de l'illustratrice belge **Anne Brouillard**. Le très prometteur **Adrien Parlange** était exposé à la galerie des Bourbons. Tout près, en face de la cathédrale où s'accrochaient des héliogravures de Rembrandt, dans l'élégante librairie ancienne Devaux, on pouvait goûter les illustrations sensibles et délicatement sophistiquées de la Polonaise **Joanna Concejo** pour *Une âme égarée* d'Olga Tokarczuk, gratifiée, depuis, du prix Nobel de littérature 2018.

La jeune et talentueuse Japonaise **Junko Nakamura**, qui s'adresse avec tact à la petite enfance, avait accroché ses dessins pleins de fraîcheur aux cimaises de la médiathèque. Et il suffisait de traverser la place pour prendre une goulée d'optimisme et de joie de vivre dans les œuvres de l'inénarrable **Gilles Bachelet**.

Les grandes toiles et les totems vivement colorés de **Laurent Corvaisier** s'immisçaient entre les somptueuses sculptures et peintures italianisantes de la chapelle de la Visitation.

Sur les cours, en extérieur, l'installation éphémère de grands panneaux de **Fanette Mellier** réinterprétait les fleurs de douze illustrateurs.

Oui, décidément, un excellent millésime...



Flyer annonçant l'exposition **Topor**
© Ro and Topor / Les Cahiers Dessinés

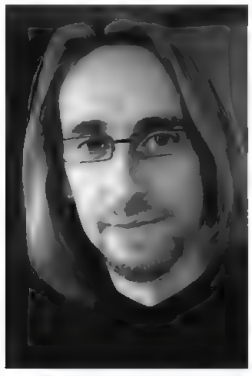
Les totems de **Laurent Corvaisier**
© Photo DR

Par **Frédéric Bosser**

BRÜNO & LE JAZZ

LA BELLE **ASSOCIATION**...

C'est en me rendant chez un des disquaires des puces de Clignancourt qui connaît mes goûts pour les pochettes de disques illustrées que j'ai rencontré Antoine Rajon, et par la même découvert les quatre pochettes signées **Brüno** pour une nouvelle collection chez Komos. Ne restait plus qu'à m'acquitter de ma dîme et d'en faire un sujet pour *Les Arts dessinés*.



BRÜNO
© Photo Cécile Gabriel

Le pourquoi du comment

Tout part d'une affiche, celle de Jazz à Vienne 2018, un festival de musique associé à celui d'Angoulême, et d'une exposition, durant la manifestation, de dessins autour du jazz de l'illustrateur Brüno, qui fait l'objet d'un portfolio comportant dix sérigraphies édité par la librairie Expérience à Lyon. Antoine Rajon, directeur artistique du label Komos, tombe sur ce portfolio et a l'idée de confier au dessinateur le soin d'illustrer une nouvelle collection de disques de jazz, sorte de « *tribute to* » reprenant un répertoire déjà existant par un jeune jazzman. C'est ainsi que Cheick Tidiane Seck reprend Randy Weston (*Timbuktu*) ; Palm Unit, Henri Texier (*Don't Buy Ivory Anymore!*) ; The Gritness Acoustronics, Don Cherry (*Mahakali*) et Jonathan Jurion, Marion Brown (*Le Temps fou*). Brüno est encore plus motivé par ce projet quand il apprend que le support sera un vinyle, un objet qui a sa préférence lorsqu'il se procure des disques de jazz.

Trouver une charte graphique homogène

Brüno et Antoine Rajon ont l'idée de partir sur une bichromie et des visuels assez dépouillés, histoire d'avoir une identité graphique forte. La première proposition sur le disque de Cheick Tidiane Seck convenant à toutes les parties, l'auteur de *Tyler Cross* se penche sur les trois autres. « *Le fait que les images soient assez synthétiques permet d'avoir un bon impact visuel* », nous raconte-t-il. Difficile de lui donner tort quand on voit le résultat.

Le Temps fou – The Music of Marion Brown (Jonathan Jurion)
© Brüno / Komos

Le choix des visuels ?

« *Pour Cheick Tidiane Seck, il m'a été demandé un portrait de lui. Pour Palm Unit, le titre de départ devait être* Homme rouge, *qui m'avait fait partir sur une tête d'Indien avant que cela devienne* Don't Buy Ivory Anymore!, *d'où l'option d'une tête d'éléphant un peu inquiétante. Pour Don Cherry, Gary Gritness voulait Maha Kali, une déesse hindoue, et enfin pour Jonathan Jurion, là aussi, il fallait un portrait de lui. Je suis parti d'une photo de concert signée Maxime Guthfreund* », précise Brüno. Toutes ses images ont été reprises en sérigraphies sans les textes, pour les versions collector (tirage 300 exemplaires, la version grand public étant éditée à 500 ex.).

Envie d'en refaire ?

Brüno, enthousiaste après cette collaboration, espère qu'elle sera suivie d'autres pochettes dans cette même collection. En attendant, il signe une pochette illustrée pour l'album *Zoodo* de Art Melody, pour le label Miaou/Tentacule Records. L'auteur nous annonce un visuel radicalement différent...

KOMOS JAZZ

KOMOS est un label de jazz basé à Paris.
Il organise des sessions d'enregistrement dans l'historique Studio Pigalle.

Les disques peuvent se commander via sur le site :
www.komosrecords.bandcamp.com

Don't Buy Ivory Anymore! – The Music of Henri Texier (Palm Unit)
© Bruno / Komos

Mahakali – The Music of Don Cherry (The Gritness Acoustronics)
© Bruno / Komos

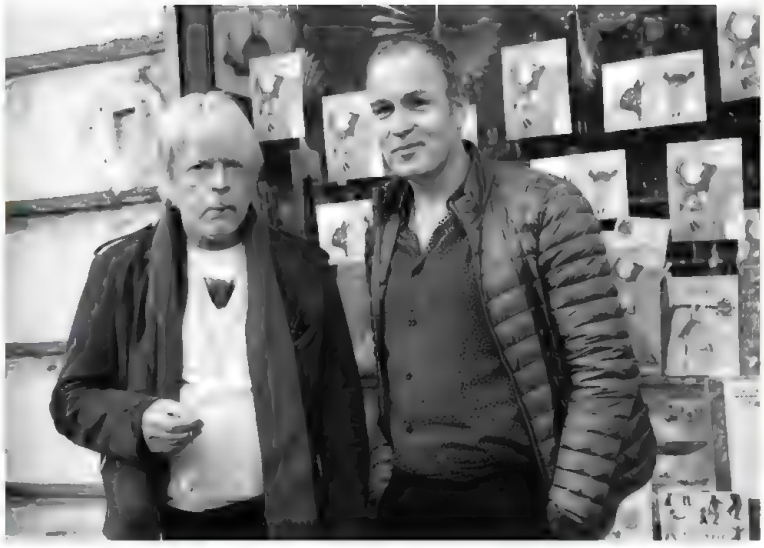
Timbuktu – The Music of Randy Weston (Cheick Tidiane Seck)
© Bruno / Komos

Illustration pour un poster
© Zep / Parlophone

© Zep / Parlophone

Zep, le père de Titeuf, le célèbre petit garçon à la banane blonde, accompagne un autre personnage fameux : le chanteur **Renaud** et son bandana rouge. Ils nous ont tous deux donné rendez-vous à une terrasse de café boulevard Montparnasse pour évoquer cette collaboration inédite autour de l'enfance, qui débouche, entre autres, sur un sublime coffret collector. Morceaux choisis…

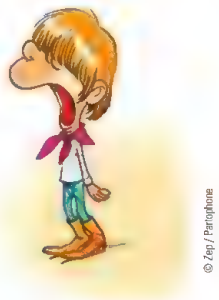
Par **Géant Vert**



RENAUD ET **ZEP**
© Photo Frédéric Bosser pour *Les Arts dessinés*

RENAUD & ZEP

QUAND TITEUF **RENCONTRE RENAUD**…



© Zep / Parlophone

Renaud, vous pensez tout de suite à Zep pour illustrer votre nouvel album ?
Renaud : Au départ, j'ai demandé à ma fille *(Lolita Séchan, autrice des* Brumes de Sapa *chez Delcourt et de livres pour enfants)*, mais elle ne voulait pas mélanger les genres. Comme je cherchais un illustrateur capable de s'adresser aux enfants, qui mieux que Zep, dont j'adorais le boulot sur *Titeuf* ? Il est venu me voir à L'Isle-sur-la-Sorgue, m'a offert ses albums pour adultes et je me suis régalé. Son travail sur ce disque est magnifique… Bravo !

Votre disque précédent était déjà illustré par Killoffer…
Renaud : Je ne le connaissais pas avant qu'un ami directeur artistique, Gérard Lo Monaco, me le fasse découvrir. Il a proposé de faire une bande dessinée, avec cette couleur rouge récurrente. Comme je ne m'aime pas en photo, faire appel à des illustrateurs évite de mettre ma tronche sur la couverture du disque.

Vous auriez pu penser à Margerin ou Ptiluc qui sont vos copains ?
Renaud : Leurs dessins collaient moins avec l'univers de ce disque.

LES MÔMES ET LES ENFANTS D'ABORD

PAR **RENAUD**
Éditions PARLOPHONE
Album 12 titres, CD 14,99 €, LP 21,99 €,
le 29 novembre. Version collector
entre 45 et 50 €.

Est-ce que Zep vous dessine bien, jeune ?
Renaud : Même s'il me dessine une lèvre supérieure plus grande que dans la réalité, j'ai beaucoup aimé la manière dont il m'a croqué.
Zep : C'est une malformation de mon dessin !

Zep, cela a dû vous faire tout drôle d'entendre Renaud, au bout du fil, qui vous demandait d'illustrer son nouveau disque...
Zep : Le message est d'abord passé par l'éditeur Guy Delcourt* qui m'a demandé s'il pouvait donner mes coordonnées à un de ses « *jeunes auteurs* » ! Peu de temps après, sur mon répondeur, quelqu'un se présentait comme « *Renaud, le chanteur* » et me demandait de le rappeler...

Et alors ?
Zep : Je l'ai fait avant d'aller le voir chez lui, en juin de l'année passée. Renaud m'a alors fait écouter ses nouvelles chansons qu'il destinait aux enfants et qui deviendront finalement des chansons « sur l'enfance ». Comme ses chansons étaient racontées à la première personne, par un enfant, il m'est venu l'idée de le représenter lui, à cet âge, tout au long de l'album. Très franchement, il m'a tout de suite mis à l'aise en me disant qu'il aimait mon travail et que je ne devais pas hésiter à glisser Titeuf dans mes dessins pour le livret !

Un mot sur l'homme ?
Zep : Renaud, c'est l'une de mes idoles d'enfance, alors forcément, ça m'a fait quelque chose de le rencontrer et de recevoir cette demande, d'autant que le projet était passionnant à imaginer et à réaliser. Au fil des nombreux échanges qui ont suivi, j'ai découvert un homme attachant, adorable, amical et généreux.

« Tatatiiin ! », dessin pour un tiré à part
© Zep / Parlophone

En tant que fan, en avez-vous profité pour lui poser des questions que vous aviez toujours rêvé de lui poser ?
Zep : Oui ! Je lui ai demandé s'il avait rencontré Georges Brassens. Il m'a alors raconté, les larmes aux yeux, leurs deux rencontres. C'est un souvenir encore très fort pour lui.

Au fond, vous êtes assez proches, ne serait-ce que par vos travaux très liés à l'enfance... Vous avez, tous deux, du mal à en sortir.
Zep : C'est possible !
Renaud : Je ne quitterai jamais l'enfance ! Je ne peux pas...
Zep : C'était une de mes angoisses à mes débuts. Je pensais que cela allait disparaître. D'où cette frénésie d'écrire quatre albums de *Titeuf* en deux ans. Une discussion avec Roba, qui avait alors quatre-vingts ans, m'a rassuré. J'avais peur en devenant adulte de perdre une partie de mon enfance. Chez Renaud, ce que j'aime, c'est qu'elle n'est pas forcément innocente et peut se révéler cruelle...

Renaud, puisque Zep évoque Roba, l'auteur de *Boule et Bill*, à quels auteurs de l'âge d'or de *Spirou* ou de *Tintin* auriez-vous aimé demander d'illustrer un de vos disques ?
Renaud : Tous ! Roba bien évidemment, Peyo, Franquin, Leloup, Tillieux, etc. Tous ceux que j'ai aimé lire ! J'ai dépensé des fortunes pour posséder ces éditions anciennes. C'était une manière de retrouver mon enfance et de trouver les albums rares. J'ai aussi collectionné les Pixi, les objets, etc.
Zep : Sachant cela, j'ai vite proposé à Renaud un livret façon vieilles éditions du Lombard, avec leur dos toilé rouge. Puis d'autres idées ont fusé pour que le livret devienne un véritable objet collector, chose aujourd'hui indispensable pour vendre des disques. Sauf qu'après lui avoir soumis mes projets, silence radio pendant des mois et des mois... J'ai pensé que c'était tombé à l'eau. En fait, ce n'est que l'été passé – soit un an après nos premiers échanges ! – que la maison de disques m'a recontacté. Entre juin et juillet derniers, j'ai mis au propre une centaine de dessins pour illustrer

Guy Delcourt a connu son premier succès d'éditeur en publiant les adaptations en BD des textes du chanteur, vus par le collectif « La Bande à Renaud »

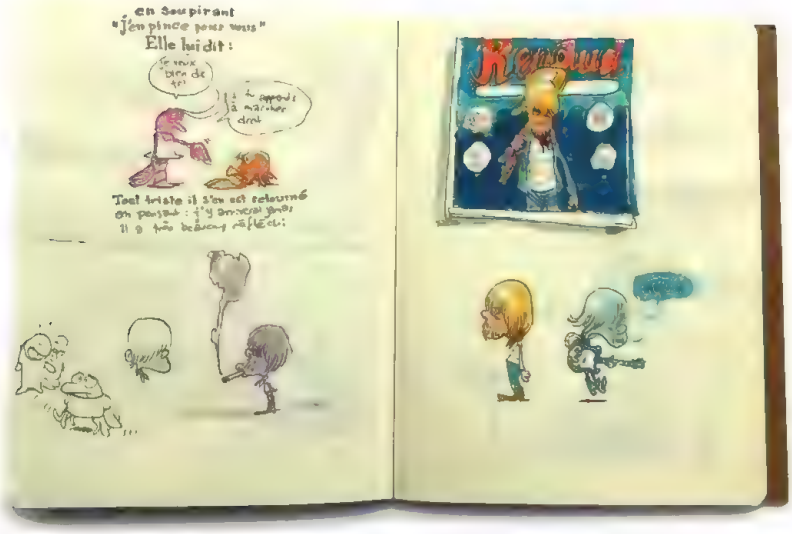
les dix-sept chansons que l'on m'avait fournies *(au final, il n'y en a que douze sur le disque)*.
Renaud : Toutes ses idées étaient très bonnes et collaient parfaitement au propos de ces nouvelles chansons. Je l'ai laissé car je savais que ce serait bien.
Zep : Au départ, je voulais te croquer en renard. Mais cela ne fonctionnait pas trop. Tu as vite beaucoup aimé mon « Petit Renaud ».

Zep, avec près de cent dessins, vous avez été du genre prolifique !
Zep : Comme les chansons de Renaud sont très narratives, je trouvais dommage de ne proposer qu'une image par texte. Sur certaines chansons, je me suis même permis de proposer une autre chute… J'ai joué avec ses textes que j'ai placés dans des bulles. J'ai aussi imaginé des rébus autour de *Tatatiiin* !

Une chanson vous a posé problème ?
Zep : Oui, « PinPon », celle qui s'adresse à un public plus adulte. C'est un autre registre, c'est plus proche des chansons grivoises qui racontent une histoire anodine et dont le texte a une double lecture. Ce n'est pas que ça me gêne de dessiner des zizis, mais illustrer le sens caché, ça rend soudain la chose moins marrante. J'ai fini par trouver une solution… pas trop mal, je crois.

Dessin pour un poster accompagnant l'album
© Zep, Parlophone

Après lui avoir soumis mes projets, qu'il a dit avoir beaucoup aimés, **silence radio pendant des mois et des mois…** J'ai pensé que c'était tombé à l'eau.


en soupirant
"J'en pince pour vous"
Elle lui dit :
Je veux bien de toi
Tout triste il s'en est retourné
en pensant : j'y arriverai jamais
Renaud

Carnet de recherches
© Zep

Zep, vous vous êtes servi de votre expérience acquise sur le disque de J.-J. Goldman ?
Zep : En matière de fabrication, oui, d'autant qu'il y a un an, j'ai travaillé sur le vinyle de *Chansons pour les pieds*, qui était sorti à l'époque, en 2001, uniquement en CD. Pour cette nouvelle édition, nous avons repris les dessins du livret, et j'en ai réalisé un en plus *(tirage de 3000 exemplaires)*.

L'illustration du disque de Renaud vient après celle d'un disque de Goldman et la participation de Johnny à la BO de votre dessin animé, en 2011. Qui après ce grand chelem ? Bob Dylan ?
Zep : Et Kiss ! Ou d'autres… *(Rires.)* Du moment qu'il y a des objets sympas à penser, je suis partant.

Renaud, comment expliquez-vous votre longévité ?
Renaud : J'ai la chance d'être écouté et aimé par trois générations. J'étais loin de penser à mes débuts que j'aurais cette écoute.

Est-ce dur d'écrire pour les enfants du jour au lendemain ?
Renaud : Non ! Faut trouver les bons mots, la morale, le sujet, etc. ■

UN BELGE À **HOLLYWOOD**

Avec l'avènement de la photo, il était à craindre que l'âge d'or de l'affiche de cinéma dessinée ne disparaisse à jamais. C'était compter sans quelques sociétés d'édition américaines, Mondo en premier lieu, qui relancent le concept. Depuis une dizaine d'années, ces dernières proposent des affiches dites « alternatives » de films cultes du 7e art. L'illustrateur belge **Laurent Durieux** figure parmi la petite cinquantaine d'auteurs dont les nouvelles créations sont attendues de par le monde et dont les tirages s'épuisent en quelques secondes. Visite à son atelier bruxellois, juste après la sortie de son livre *Mirages*, paru chez Huginn & Muninn, où il réunit tous ses travaux.

Par **Frédéric Bosser**

UX

Durant les vingt premières années de sa vie professionnelle, Laurent Durieux a été ce qu'il qualifie lui-même un « *illustrateur-graphiste lambda* », répondant à des commandes qui ne l'intéressaient pas. Jusqu'au jour où, au bord de la dépression, l'illustrateur se met à réaliser – pour son plaisir et pour se rassurer sur ses capacités créatives ! – des images libres peuplées de bagnoles chromées et bien carénées, de robots, de villes rétrofuturistes… Le dessinateur Ever Meulen découvre ses travaux lors d'une de ses expositions en galerie et lui conseille de les envoyer au journal autrichien *Lürzer's Archives*, un support compilant le meilleur de l'illustration internationale.

De l'anonymat à la reconnaissance internationale

À sa grande surprise, ses images *Felix the Cat* et *François à l'Américaine*, son hommage à Jacques Tati, seront sélectionnées. Le travail de Laurent Durieux sera ainsi diffusé à travers le monde entier. « *Les Américains ont sûrement repéré des choses qu'ils n'avaient jamais vues dans ce travail. Et ma vie en a été bouleversée du jour au lendemain. C'était en 2010-2011* », se souvient l'artiste, alors jeune quadra. Sa première commande, l'affichiste belge l'a signée pour la maison d'édition Dark Hall Mansion. Ce seront des affiches inspirées des *Peanuts*, un univers créé par Charles M. Schluz. « *Le marché américain est friand de ce type d'hommages. J'ai dû adapter mon style et improviser ce système de trame,*

LAURENT **DURIEUX**
© Photo MD

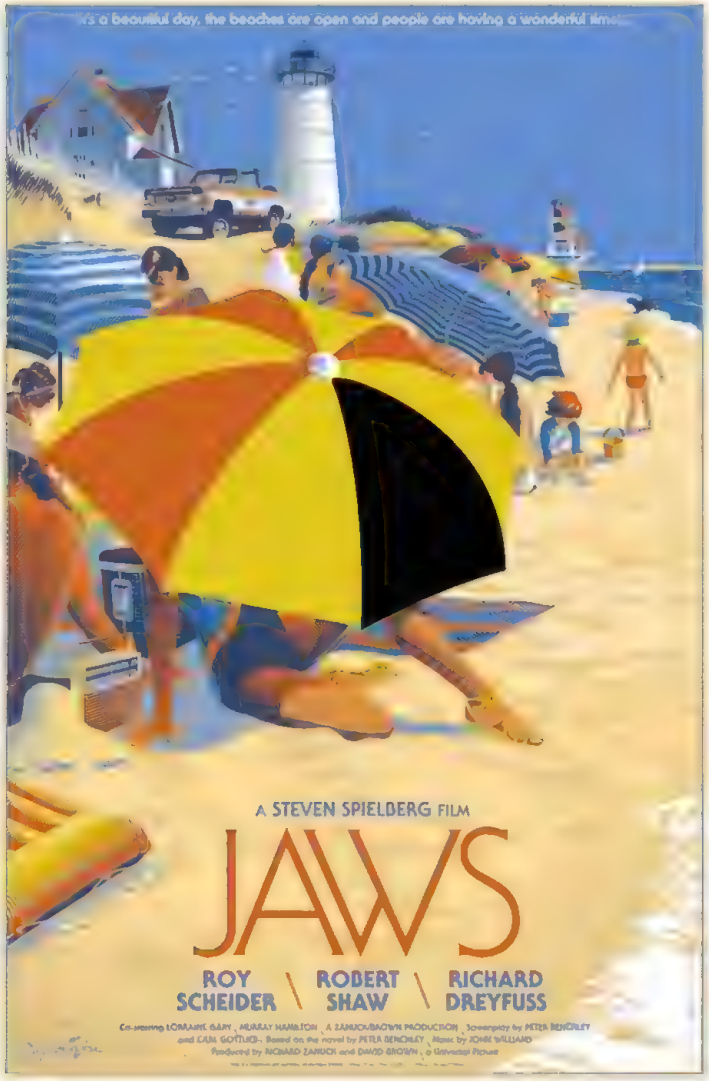
reconnaît-il. *Au départ, je ne connaissais rien à cette technique ; j'ai dû apprendre sur le tas.* » La seconde commande émane de Mondo. Ce sera est une affiche inspirée de *The Iron Giant* de Brad Bird. Elle sera suivie de *King Kong* et de bien d'autres reprises encore.

Dans les coulisses de Mondo et des autres

C'est lors d'une première commande, en 2011, que le dessinateur Laurent Durieux découvre la galaxie Mondo. Aujourd'hui, il est fier de faire partie des auteurs phares de cet éditeur qui exige un niveau de qualité graphique très élevé. Ce qui ne l'empêche pas de travailler également pour d'autres structures, comme Dark Hall Monster, Acid Free Gallery, Bootleneck à New York, Hero Complex Gallery à Los Angeles. Et rien ne dit qu'il ne proposera pas ses services à de nouvelles structures comme Gallery 88 à Los Angeles, Spoke Art à Chicago, ou Black Dragon Press à Londres. « *J'accepterai de travailler pour d'autres maisons d'édition si les licences proposées me conviennent… et si elles ont un beau logo !* expose le dessinateur belge. *C'est important un logo, car il permet, très souvent, de juger du niveau d'exigence d'une maison d'édition.* »

La négociation des droits

Aller de l'une à l'autre est quasi obligatoire, car chacune négocie, en amont, avec les sociétés de production pour obtenir le droit d'exploiter l'image globale d'un film sous la forme d'une affiche dessinée. Selon les accords, l'illustrateur a le droit d'utiliser les noms du réalisateur ou des acteurs, le visage de ces derniers, de reprendre le titre ou une scène du film, etc. À lui, ensuite, de se montrer à la hauteur de la commande : « *Toutes ces contraintes m'aident dans ma création. Sans elles, je ne sais pas si j'aurais été capable d'imaginer deux de mes affiches iconiques :* Jaws (Les Dents de la mer*), sur laquelle je ne pouvais représenter que Robert Shaw, et* Die Hard (Piège de cristal*) où je devais représenter le film sans les acteurs ni leur nom. Pour la première, j'ai joué le jeu avec l'aileron dans le parasol et, pour la seconde, j'ai dessiné la boule à neige, que j'ai brisée avec un demi-building à l'intérieur et, en arrière-plan, une scène avec les policiers, une explosion, etc. C'est l'archétype même de l'affiche dite alternative !* » Et de préciser : « *De toutes les façons, je ne suis pas de ceux qui aiment représenter les acteurs. Je me situe plutôt dans le concept, et je pense que c'est ce qui a fini par être ma marque de fabrique. C'est un avantage que j'ai d'ailleurs sur beaucoup d'auteurs illustrateurs.* » Cette approche lui permet de proposer, à chaque fois, une image où il apporte sa propre vision du film. « *Je tiens à ce que ce soit toujours juste et respectueux* », souligne-t-il.



Jaws (2013)
Screenprint, 61 x 91,4 cm
© Laurent Durieux / Mondo

Switch to Esso (2009)
Giclée, 50 x 50 cm
© Laurent Durieux

Pulp Fiction *(variant*, 2014) Screenprint, 91,4 x 61 cm
© Laurent Durieux, Mondo

La rétribution

Chaque affiche est payée au forfait, libre à l'artiste de négocier le meilleur prix selon sa notoriété. Mais quelle que soit la cote d'un artiste et qu'elle soit signée ou pas, l'affiche ne sera pas forcément vendue plus cher en Europe. « *L'éditeur et moi, nous nous accordons sur le prix principalement en fonction du tirage. Le plus important, pour moi, est à ce jour de 2 600 exemplaires pour l'affiche de* Pulp Fiction. *Le tirage a été épuisé en trois jours.* »

Ce chiffre correspond au tirage moyen d'une affiche de collection. Mais le temps nécessaire pour qu'une affiche soit « *sold out* » (épuisée) permet de juger de sa notoriété et donc de mieux négocier le contrat suivant…

L'art des affiches « alternatives »

Au départ, ses premières affiches, créées dès 2005, alliaient belles images et typographie, pas encore de « fausses » affiches de cinéma. À cette époque, Laurent Durieux s'inspire largement des magazines *pulp* américains des années 1930 et d'Antonio Petrocelli, le dessinateur phare de *Fortune Magazine*. « *Le travail de cet illustrateur américain me tire véritablement vers le haut, en particulier ses sublimes dégradés et le choix de ses sujets*, évoque-t-il. *Je suis aussi fasciné par les travaux de François Schuiten avec qui j'ai eu la chance de réaliser plusieurs affiches et, plus récemment, de faire la mise en couleurs de "son"* Blake et Mortimer. » Les influences de Laurent Durieux proviennent aussi de Mœbius, Yves Chaland, Wally Wood, Isabelle Beaumenay-Chaland (compagne et coloriste de l'œuvre de Chaland), Alex Raymond, Winsor McCay, Hergé, Ever Meulen, Frans Masereel, Milton Glaser et les autres membres du Push Pin Studio : « *Tous ces auteurs sont capables de dessiner mille fois mieux que moi ! Ce sont eux mes idoles, bien plus que les réalisateurs de cinéma.* »

L'amour du cinéma

Pourtant, il faut une bien belle dose d'amour du 7e art pour dessiner des images aussi léchées et soignées, inspirées des films cultes. Et ce monde le lui rend bien : à la parution de son affiche pour *Jaws*, Steven Spielberg en personne a en commandé une trentaine à la société Mondo. Du jamais vu, de mémoire d'éditeur ! Un attrait qui se reproduira ensuite avec Francis Ford Coppola lorsqu'il découvrira les propositions de l'illustrateur belge pour son film *Le Parrain*. Depuis, une connivence est née entre les deux hommes et ce dernier n'hésite pas à lui commander les affiches alternatives de *Tucker*, *Apocalypse Now* et *The Cotton Club Encore* ainsi que des étiquettes pour les bouteilles de vin issues de son vignoble. Lors d'un séjour à Los Angeles, Laurent Durieux a découvert que ses affiches sont en bonne place dans les nombreux studios de cinéma comme dans les bureaux de Netflix.

Mystery Train OST, pochette pour vinyl (2018)
© Laurent Durieux / Milan Records

Un processus créatif

Notoriété aidant, Laurent Durieux peut désormais choisir de représenter les films qu'il aime. Un luxe non négligeable quand on sait qu'une affiche nécessite entre trois semaines et trois mois de travail.

Une fois son choix effectué, Laurent Durieux réalise de rapides croquis pendant le visionnage du film, qu'il sélectionne ensuite. « *À mes débuts, je proposais plusieurs projets. Aujourd'hui, j'envoie à l'éditeur trois croquis au maximum. Une fois d'accord sur l'image, je réalise une rapide proposition d'une gamme de couleurs*, explique-t-il. *L'idée, c'est de ne pas figer l'image qui va évoluer ensuite, notamment au niveau des couleurs.* » Une évolution qui explique ses deux affiches de *Shining*, que le directeur artistique Rob Jones de Mondo a validées. « *Ce qui est génial chez Mondo, c'est qu'ils savent comprendre et donc accompagner les auteurs. Jamais je n'ai eu besoin de me justifier de mes choix. Chez eux, les auteurs sont bien entourés.* »

Du crayon à l'ordinateur

« *Mes affiches sont devenues tellement techniques que je ne pourrais pas les réaliser, aujourd'hui, sans ordinateur* », précise Laurent Durieux. Ce passage du crayon à l'ordinateur lui a également permis de gagner du temps, encore que cet outil donne la tentation de revenir sans cesse sur l'ouvrage… « *J'ai tout appris sur le tas, et je ne me considère toujours pas comme un grand technicien dans ce domaine. Je suis aidé par mon frère Jack qui se charge de la typographie, car je n'ai plus le temps et il est plus doué que moi dans ce domaine !* »

La patte Durieux

La force de Laurent Durieux réside dans sa capacité à imaginer un condensé d'une histoire en une image, tout en étant très sensible à la narration. S'ajoutent des lumières et des couleurs (il les aime pures) qui lui sont très personnelles. Et si on veut entrer dans le détail, il faut savoir que tout ce qui est organique (eau, peau, rocher, bois…) est dessiné à la main ; tout ce qui est fabriqué par l'homme (métal, béton, etc.) l'est par ordinateur. Il se sert alors des trames mécaniques qu'offre ce support. Son frère a ensuite la charge de séparer les couleurs pour aider à la sérigraphie mécanique.

MIRAGES, TOUT L'ART DE LAURENT DURIEUX
ÉDITIONS **HUGINN & MUNINN**
Livre cartonné, 254 pages couleurs
D sponible

Création de sa propre structure

C'est toujours avec son frère Jack (et Thomas) que l'illustrateur a décidé de monter sa propre structure éditoriale, Nautilus Art Prints, en 2014. S'il en profite pour publier ses propres affiches « alternatives » (*The Bear – L'Ours* de J.-J. Annaud, *Le Voyage au centre de la terre*, *Le Lauréat*, *Conversations*, *François à l'Américaine*, *The Graduate*, *The Deer Hunter*, etc.), il a contacté d'autres artistes pour enrichir ce catalogue en devenir. On y trouve les Belges François Schuiten (*Vivement dimanche*, *The Conversation*) et David Merveille (*Les Vacances de monsieur Hulot*, *Jour de fête*, *The Gold Rush*), le Français Vincent Mahé (*Play Time*), le duo hexagonal Stan & Vince (*The First Man in the Moon*), l'Anglais Jonathan Burton (*The Circus*, *Le Dernier Métro*), l'Américain Tom Whalen (*Mon Oncle*, *The Kid*), l'Australien Ken Taylor (*Les Temps modernes*), le Coréen Kim Jung Gi (*Ran*)…

Les tirages sont limités et parfois signés, quand l'auteur est disponible au moment de l'impression qui se fait toujours à Bruxelles. « *Si nos débuts sont prometteurs, nos ventes montrent bien que nous n'avons pas encore la force de frappe d'une structure comme Mondo. Nous ne vendons pas comme eux dans la seconde, mais dans la demi-heure* », s'amuse Laurent Durieux. Ce site lui permet également de vendre ses exemplaires d'artiste, qu'il signe ou non, selon la demande. Avec cette autre activité, Laurent arrive à réaliser entre quinze et vingt affiches par an.

Ses rêves à venir

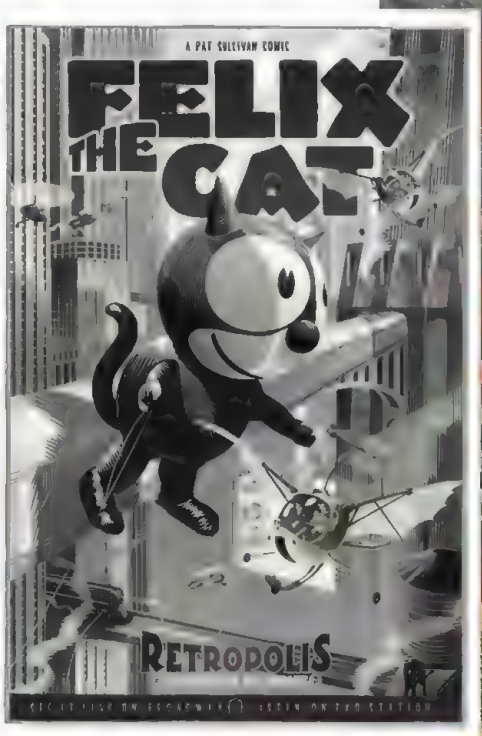
Continuer à travailler avec François Schuiten, dont il a mis en couleurs le dernier *Blake et Mortimer*, et réaliser de véritables affiches de cinéma, comme pour le film du duo Toledano et Nakache, *Le Sens de la fête*, l'affiche française reprenant une photo. « *Je regrette que le dessin ne soit pas plus mis en valeur dans le domaine du cinéma. Faire passer une affiche dessinée relève aujourd'hui de l'exploit ! Et je remercie ceux qui m'ont, à ce jour, fait confiance.* » Nul doute que d'autres producteurs vont se poser la question…

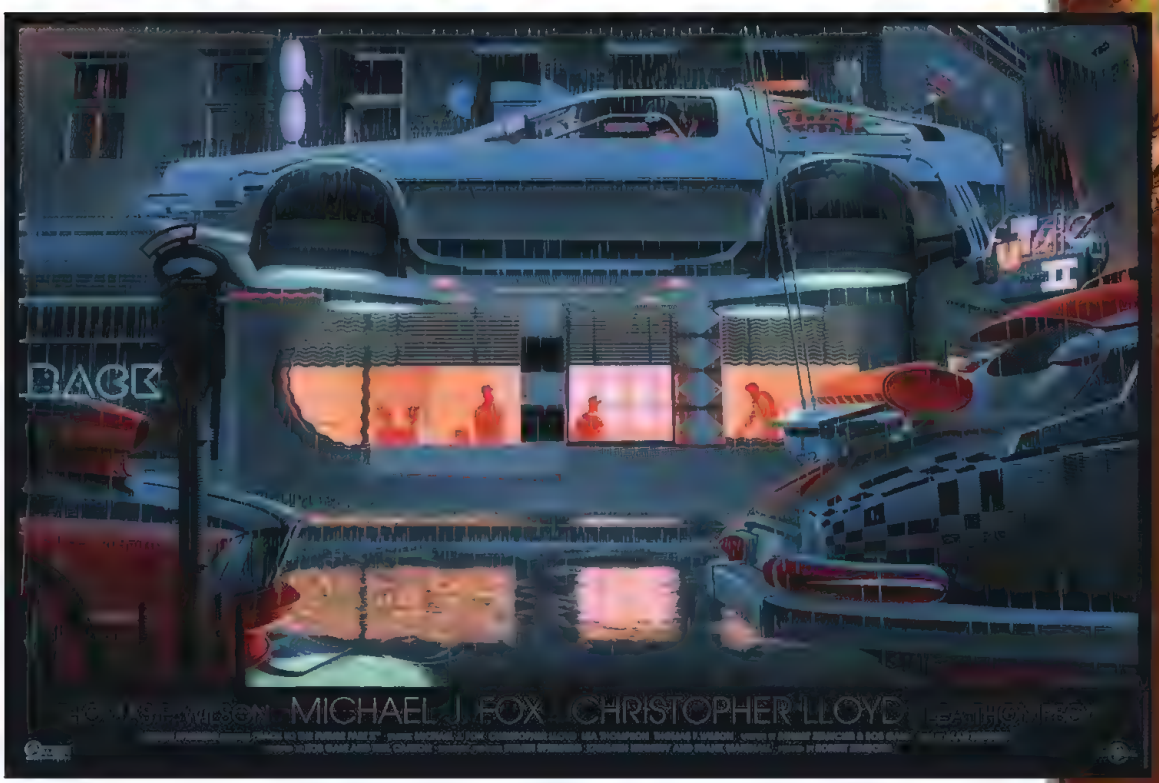
The Birds, Here Comes Trouble
Screenprint, 61 x 91,4 cm (2014)
© Laurent Durieux / Mondo

ALFRED HITCHCOCK'S
THE BIRDS
TIPPI HEDREN

François à l'Américaine
Gicl ee, 61 x 91,4 cm (2009-2014)
© Laurent Durieux / Nautilus Art Prints

Macy's Parade
G clee, 50 x 70 cm (2011)
© Laurent Durieux

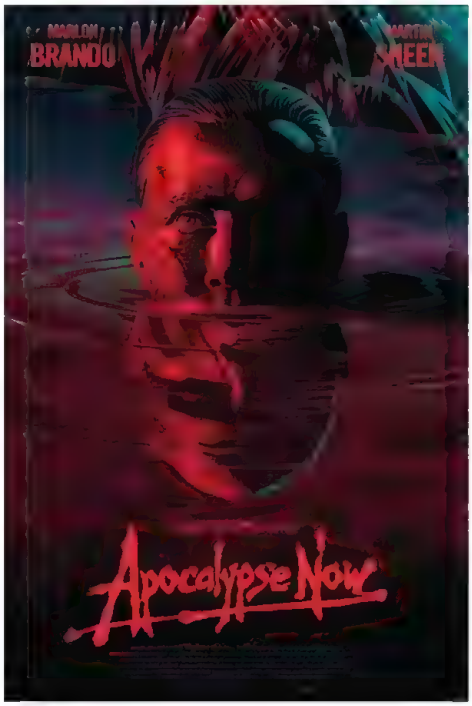




Back to the Future Part II
Screenprint, 91,4 x 61 cm (2014)
© Laurent Durieux / Mondo

The Iron Giant
Screenprint, 53,3 x 91,4 cm (2011)
© Laurent Durieux, Mondo

Apocalypse Now Final Cut
Offset, 68,6 x 101,6 cm (2019)
© Laurent Durieux / StudioCana



Die Hard (regular)
Screenprint, 61 x 91,4 cm (2013)
© Laurent Durieux / Mondo

LE SITE OFFICIEL DE
LAURENT DURIEUX ·
www.laurentdurieux.com

JOCHEN **GERNER**
photographié par Arno Paul
© Arno Paul

L'année écoulée a été riche pour **Jochen Gerner**. Des expositions, collectives et personnelles, se sont succédé à Bordeaux, Marseille, Strasbourg ou Paris, et il a obtenu le prix du Livre Grand Est 2019 pour ses portraits de ville dans *Stockholm*. Une année intense, donc, pour ce dessinateur qui aime tant déconstruire, jouer avec les contraintes et, au final, aller là où on ne l'attend pas… 2020 s'annonce tout aussi prometteuse. À quelques semaines d'une exposition au FRAC d'Angoulême dont il sera le commissaire, le dessinateur nancéien nous parle de son vocabulaire graphique, de ses techniques et de ses expérimentations.

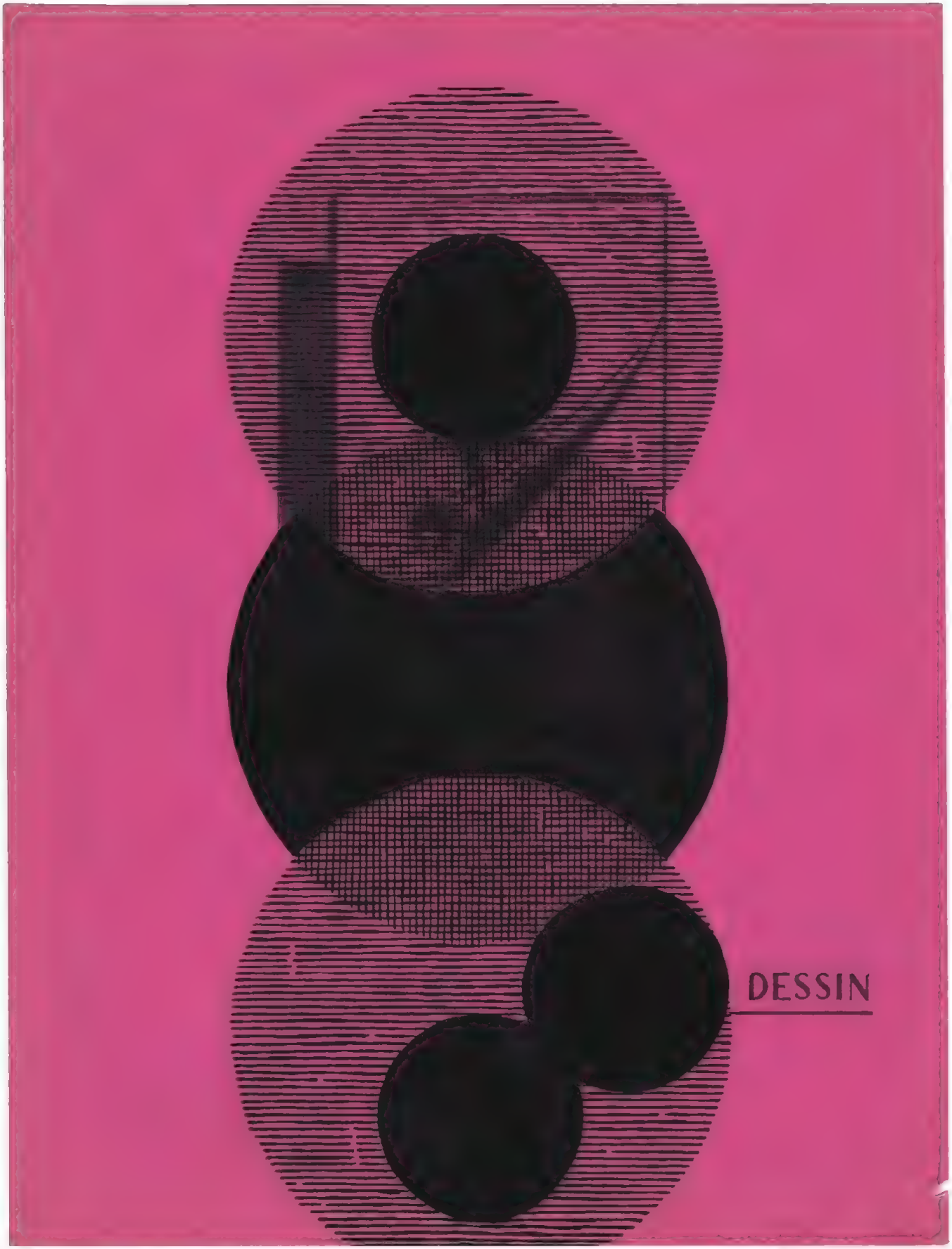
Par **Ronan Lancelot**

JOCHEN GERNER

L'ART DU MINIMALISME FOISONNANT

Depuis vos débuts à l'École nationale supérieure d'art de Nancy, où vous avez étudié entre 1988 et 1993, avez-vous toujours souhaité faire de la bande dessinée ?
À mes débuts, la bande dessinée ne m'intéressait pas spécifiquement. Je ne souhaitais pas entrer dans un système de collection, de format contraint comme il pouvait y en avoir dans les années 1980. J'en lisais, bien sûr, mais comme beaucoup d'autres livres. Je n'avais pas encore décelé toutes les potentialités de la bande dessinée… C'est lorsque j'ai rencontré l'équipe de L'Association que j'ai réalisé ce qu'il était possible de faire. Je souhaitais pouvoir expérimenter. Avec le temps, cela s'est confirmé avec cette maison d'édition qui a publié mes livres dans des collections et des paginations différentes…

À quelle occasion s'est produite votre rencontre avec cet éditeur de bandes dessinées ?
C'était en 1990. J'avais déjà participé deux ou trois fois au concours Jeunes Talents d'Angoulême et, cette année-là, j'ai gagné le premier prix. Invité au festival, j'ai découvert le stand de L'Association *(qui venait juste d'être créée)*. Eux m'avaient vu sur scène lors de la remise des prix. Quelques mois plus tard, Lewis Trondheim *(l'un des fondateurs)* m'a envoyé un courrier me proposant de travailler pour eux.



Serie ***Dessin (10)***, encre de Chine sur support imprimé, 22 x 16,8 cm (2018)

© Jochen Gerner / Galerie Anne Barrault

Repères, 2000 dessins pour comprendre le monde, dessin de couverture
© Jochen Gerner / Casterman

Comment est né votre premier livre à L'Association ?
Petit à petit. L'Association publiait la revue *Lapin* pour laquelle, pendant quelque temps, j'ai fait des planches différentes, à chaque fois, tant dans le contenu que dans la pratique. Cela me permettait d'expérimenter des choses. Je suis ensuite parti à New York, et je leur ai proposé un récit de voyage. J'ai même pu rester à New York grâce à une bourse pour réaliser *Courts-circuits géographiques*, un livre de récit de mes voyages *(sous forme de BD, avec des planches composées en douze cases, au lieu d'un gaufrier plus classique de six à neuf cases)*. Ensuite, j'ai réalisé d'autres livres, dans d'autres formats ou écritures, toujours publiés à L'Association.

Comme *Le Saint-Patron*, une variation autour de l'icône populaire de saint Nicolas, réalisé pour une exposition à Nancy et Metz en 2004…
L'idée sous-jacente à cet album était que chaque case parte d'une image préexistante : une photo, une peinture ou une sculpture… Je voulais construire une succession de diapositives, une compilation.

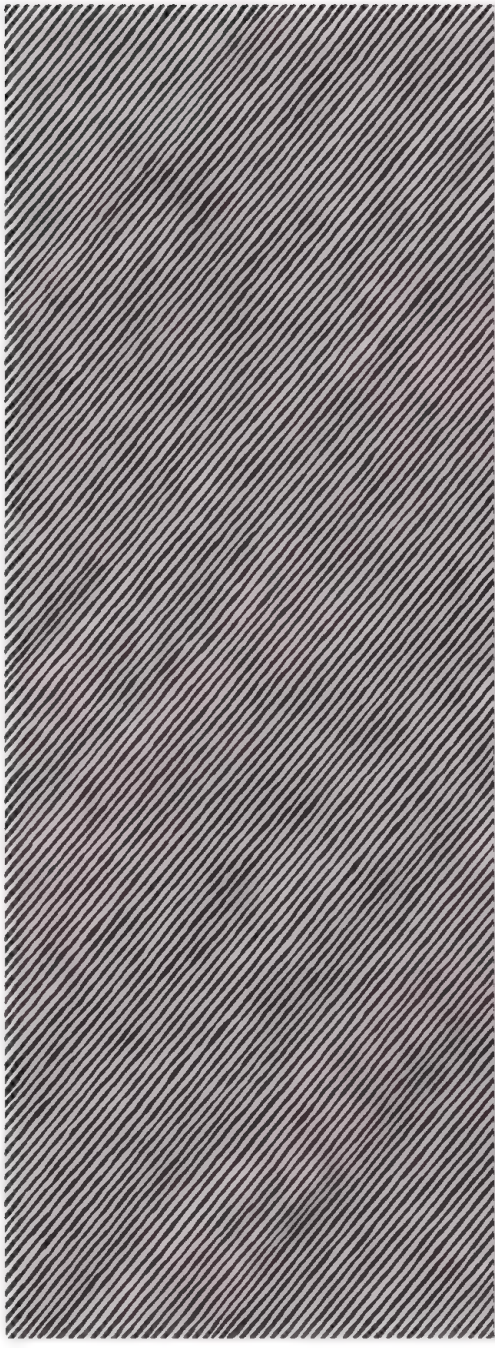
Mais c'est sans fin !
Si les contraintes sont là, on sait quand le projet prend fin. C'est un peu comme en mathématiques quand une équation est résolue.

Les contraintes vous fascinent, vous qui faites partie de l'OuBaPo *(lire encadré)* ?
Oui, elles me permettent de découvrir autre chose de ma propre pratique. Si je ne me fixais aucune contrainte, je tendrais toujours vers la même réalisation, alors que j'ai envie de voir jusqu'où je peux aller avec le dessin et comment tout cela peut s'organiser. Je pense que le pire que je pourrais envisager serait d'avoir une série qui marche et d'avoir à garder la même écriture !

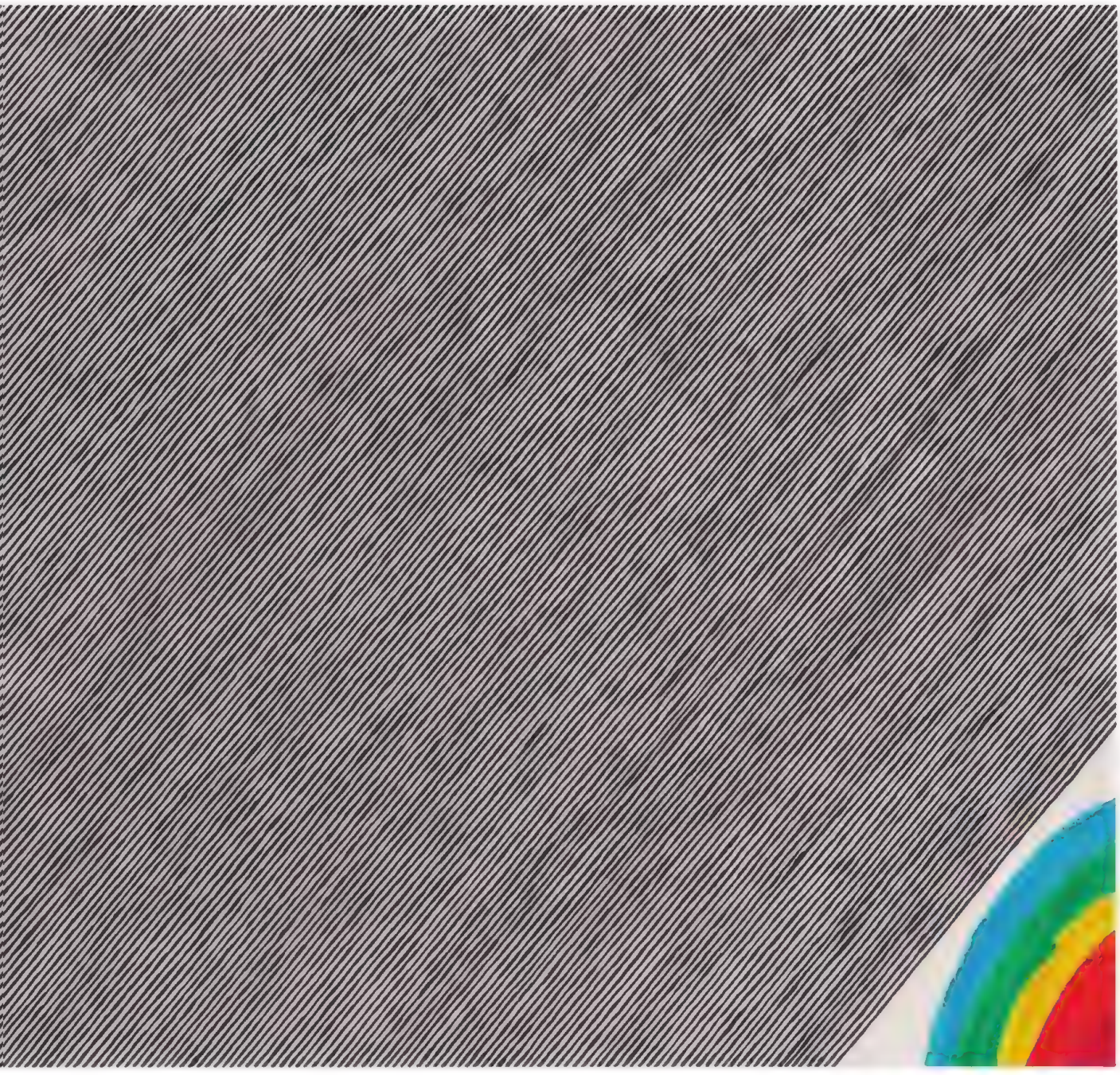
Avec ces contraintes, la création de vos livres doit être longue…
Souvent, elle dure des années. J'accumule plusieurs piles de travaux préparatoires dans mon atelier – des écrits, des notes, des citations, de la documentation – sur des livres en cours et d'autres qui se feront un jour, ou pas. Ces éléments ont nourri *Contre la bande dessinée*, par exemple. Depuis que ce livre est sorti, je continue de prendre des notes, et on m'en envoie : le dossier fait dix centimètres d'épaisseur aujourd'hui. Je pourrais donc faire un autre livre sur ce sujet, mais je n'ai pas encore trouvé le temps de le mettre en forme.

Votre approche graphique est très particulière. Qu'est-ce qui explique vos expérimentations ?
Lorsque je dessine, je ne cherche pas à réaliser de beaux dessins, mais à raconter quelque chose. J'ai longtemps eu l'impression d'employer des styles graphiques différents en fonction des projets.

L'Arc-en-ciel de la gravité, Marta et Jochen Gerner, feutres et encre de Chine (2017)
© Marta & Jochen Gerner , Galerie Anne Barrault



Par exemple, pour *Courts-circuits géographiques*, j'avais dessiné au trait, sans crayonnés préalables. Au bout de plusieurs dizaines de pages, je maîtrisais la technique d'une façon telle qu'elle ne m'intéressait plus, car j'avais détruit le côté spontané du dessin. J'ai eu envie de passer à un autre traitement graphique… Au fil des années, j'ai synthétisé mon écriture graphique pour la rendre la plus simple possible en élaborant un alphabet de formes, de signes, qui me permettent de construire des déclinaisons d'écriture. Je l'ai utilisé dans *Contre la bande dessinée*.



Ensuite, je me suis penché sur les recouvrements de dessins, ce qui a donné *TNT en Amérique*. Ce projet s'est construit sur une contrainte forte ! Il fallait recouvrir presque entièrement les pages de *Tintin en Amérique* pour ne plus distinguer le trait d'Hergé et, ensuite, laisser à découvert certaines zones de couleurs pour restituer l'esprit de l'album. J'ai joué sur le souvenir de l'histoire. Ce parti pris n'aurait pas marché de la même façon avec un livre méconnu. Au fil du temps, je me suis rendu compte que l'on peut en dire plus avec des techniques plus simples. C'est un paradoxe, mais je fais une sorte de minimalisme foisonnant. Je réalise une accumulation de signes racontant beaucoup de choses sur une seule page.

Si je ne me fixais aucune contrainte, je tendrais toujours vers la même réalisation, alors que **j'ai envie de voir jusqu'où je peux aller avec le dessin** et comment tout cela peut s'organiser.

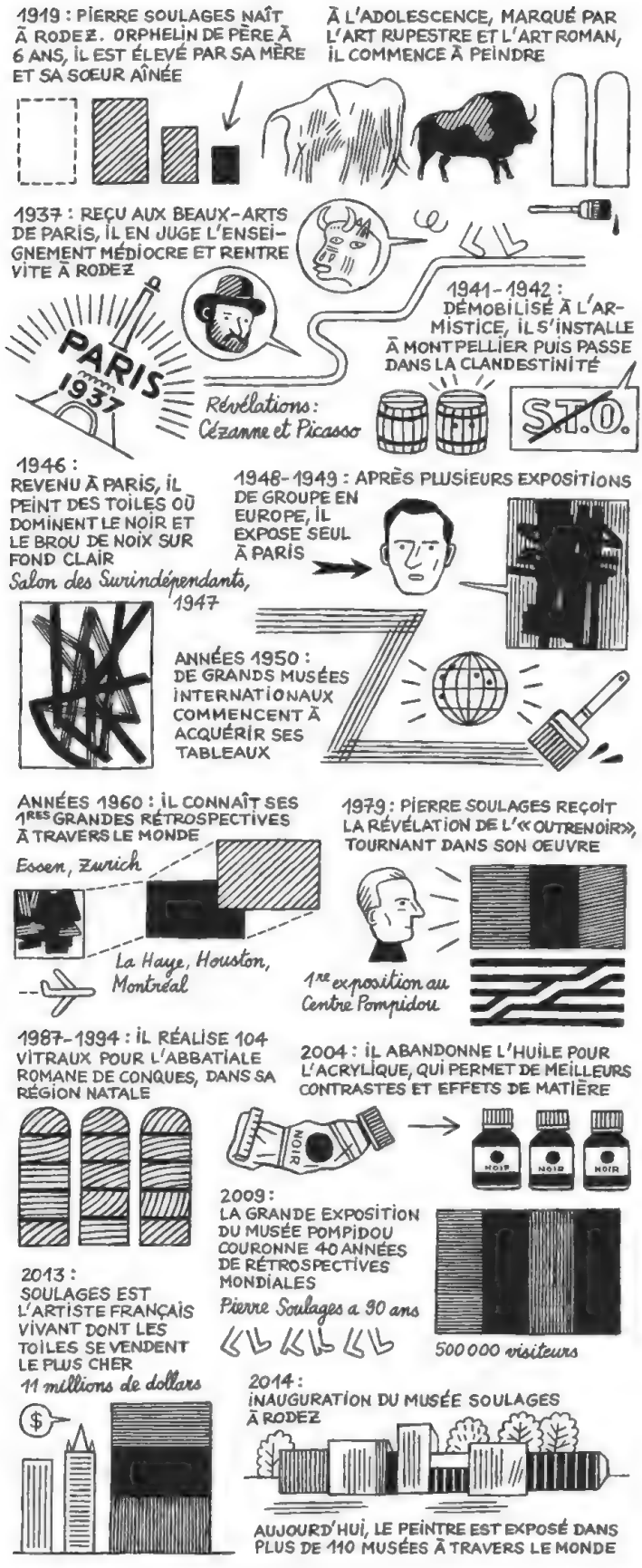
Buck John, encre noire sur support imprimé extrait du coffret *Panorama du feu* (2009)
© Jochen Gerner / L'Association

Pourriez-vous nous expliquer votre démarche avec les recouvrements ?
L'idée du recouvrement, c'est qu'en montrant moins – juste quelques détails –, en se laissant aller vers une forme d'abstraction, le dessinateur peut paradoxalement montrer plus. Le mystère qui se met en place sur l'image force à la regarder plus longtemps. Je joue avec cela. Les motifs que je pose sur telle ou telle image ne sont pas gratuits mais viennent en résonance les uns avec les autres. Pour une exposition collective au Mucem, à Marseille, l'été dernier, je suis parti d'une grande planche illustrée d'amibes, évoquant l'infiniment petit. Puis, je l'ai recouverte de manière à changer le rapport d'échelle et inciter à imaginer quelque chose d'infiniment grand, passant ainsi de l'étude d'une boîte de Pétri à la cartographie d'un archipel. Je peux par exemple laisser à découvert toutes les structures abstraites des images : des rochers, des ciels, un pan de mur, de l'herbe, un élément suffisamment abstrait pour masquer ce qui est le plus figuratif. Je suis constamment à cheval entre le figuratif et l'abstrait, de la même manière que je suis à cheval entre le milieu de la bande dessinée et celui des expositions. Plus j'ai l'impression d'être dans un milieu clos, plus je veux en sortir, casser les murs. Le dessin permet de cheminer partout.

Vous avez aussi réalisé quelques albums en collaboration avec d'autres auteurs…
J'ai cosigné, avec Diego Aranega, dans la collection Shampooing, *100 000 Milliwats*, un album pour la jeunesse. Et *Politique étrangère* à L'Association sur un scénario de Lewis Trondheim, dont a été tiré un opéra. Puis, plus récemment, *RG* avec Emmanuel Rabu, également à L'Association. Mais je ne souhaite pas toujours les collaborations. La fiction (je n'en ai fait qu'avec des scénaristes), c'est partir de rien, et cela m'est difficile. Il me faut un point de départ concret pour le détourner, le déconstruire, puis reconstruire autre chose. Même écrire des dialogues pour des personnages fictifs est compliqué pour moi. J'ai besoin d'adopter une approche documentaire ou faisant appel à la mémoire pour avancer.

Je suis constamment à cheval entre le figuratif et l'abstrait, *(…)* le milieu de la bande dessinée et celui des expositions. **Plus j'ai l'impression d'être dans un milieu clos, plus je veux en sortir, casser les murs.**

Qu'est-ce que vous a convaincu de travailler pour le journal *Le 1* ?
J'ai rencontré la direction artistique, et j'ai apprécié ce nouveau format ainsi que l'approche revendiquée de cet hebdomadaire. La maquette est très belle, l'équipe est formidable, et sa façon de traiter les sujets me convient très bien. J'ai mis en place une manière de synthétiser les faits à travers des pictogrammes pour illustrer au mieux les textes que la rédaction me fournit. J'avais peur d'être prisonnier d'une collaboration aussi importante, mais je me suis attaché à cet exercice hebdomadaire. Les semaines où une charge de travail ou un déplacement m'empêchent de réaliser ma planche, je suis presque en manque ! Ce qui est intéressant, c'est que ces dessins puissent également être édités en recueil chez Casterman. J'ai beaucoup travaillé pour la presse dans les années 1990 et 2000, c'était épuisant. Au *1*, le rythme régulier me convient bien.


1919 : PIERRE SOULAGES NAÎT À RODEZ. ORPHELIN DE PÈRE À 6 ANS, IL EST ÉLEVÉ PAR SA MÈRE ET SA SŒUR AÎNÉE
À L'ADOLESCENCE, MARQUÉ PAR L'ART RUPESTRE ET L'ART ROMAN, IL COMMENCE À PEINDRE
1937 : REÇU AUX BEAUX-ARTS DE PARIS, IL EN JUGE L'ENSEIGNEMENT MÉDIOCRE ET RENTRE VITE À RODEZ
PARIS 1937
Révélations : Cézanne et Picasso
1941-1942 : DÉMOBILISÉ À L'ARMISTICE, IL S'INSTALLE À MONTPELLIER PUIS PASSE DANS LA CLANDESTINITÉ
STO
1946 : REVENU À PARIS, IL PEINT DES TOILES OÙ DOMINENT LE NOIR ET LE BROU DE NOIX SUR FOND CLAIR
Salon des Surindépendants, 1947
1948-1949 : APRÈS PLUSIEURS EXPOSITIONS DE GROUPE EN EUROPE, IL EXPOSE SEUL À PARIS
ANNÉES 1950 : DE GRANDS MUSÉES INTERNATIONAUX COMMENCENT À ACQUÉRIR SES TABLEAUX
ANNÉES 1960 : IL CONNAÎT SES 1RES GRANDES RÉTROSPECTIVES À TRAVERS LE MONDE
Essen, Zurich
La Haye, Houston, Montréal
1979 : PIERRE SOULAGES REÇOIT LA RÉVÉLATION DE L'« OUTRENOIR », TOURNANT DANS SON ŒUVRE
1re exposition au Centre Pompidou
1987-1994 : IL RÉALISE 104 VITRAUX POUR L'ABBATIALE ROMANE DE CONQUES, DANS SA RÉGION NATALE
2004 : IL ABANDONNE L'HUILE POUR L'ACRYLIQUE, QUI PERMET DE MEILLEURS CONTRASTES ET EFFETS DE MATIÈRE
NOIR
2009 : LA GRANDE EXPOSITION DU MUSÉE POMPIDOU COURONNE 40 ANNÉES DE RÉTROSPECTIVES MONDIALES
Pierre Soulages a 90 ans
500 000 visiteurs
2013 : SOULAGES EST L'ARTISTE FRANÇAIS VIVANT DONT LES TOILES SE VENDENT LE PLUS CHER
11 millions de dollars
$
2014 : INAUGURATION DU MUSÉE SOULAGES À RODEZ
AUJOURD'HUI, LE PEINTRE EST EXPOSÉ DANS PLUS DE 110 MUSÉES À TRAVERS LE MONDE

Pierre Soulages, chronique illustrée parue dans *Le 1*

© Jochen Gerner / Le 1

À VOIR

HISTOIRE DE L'ART CHERCHE PERSONNAGES

jusqu'au 2 février 2020

EXPOSITION COLLECTIVE au CAPC (musée d'art contemporain de Bordeaux)

PLAN A, RENCONTRE D'UNE MAISON D'ÉDITION DE BANDES DESSINÉES ET D'UNE COLLECTION PUBLIQUE D'ART CONTEMPORAIN

du 24 janvier au 16 mai 2020

FRAC POITOU-CHARENTES, Angoulême

Maintenant que votre vocabulaire graphique est mis en place au *1*, vous vous amusez toujours ?

Cela reste jubilatoire. J'espère que cet univers sera toujours en expansion. Si j'avais le sentiment d'en avoir fait le tour, j'arrêterais. L'avantage avec *Le 1*, c'est que je découvre un nouveau sujet chaque semaine, et je dois me documenter. Si tout venait de moi, je tomberais dans la répétition tandis que là, c'est une partie de ping-pong avec les journalistes qui préparent le sujet. Je n'envie pas les dessinateurs qui ont des séries à succès. Même si, financièrement, ils y arrivent, ils peuvent être prisonniers des attentes de leur éditeur et du public. J'ai toujours envie de déconstruire les choses mises en place pour aller vers un endroit où l'on ne m'attend pas vraiment.

Quels sont vos outils de travail ?

J'ai déjà essayé de dessiner à la tablette, mais cela modifie trop ma façon de travailler. Pour la presse, j'utilise un papier qui permet d'avoir un trait intéressant au pinceau, supportant l'encre de Chine et facile à scanner. Pour les expositions, j'utilise soit des supports déjà imprimés, soit des papiers que je trouve par hasard : de vieux cahiers de dessin indiens ou chinois, dénichés au hasard dans des greniers… Je ne suis pas vraiment collectionneur, mais je me rends compte que j'accumule seulement des cahiers, parfois justement avec le mot dessin écrit dessus. Pour débuter un nouveau projet, j'en ai toujours un qui pourra convenir. C'est une sorte de réserve. Mes pinceaux, ce sont des standards : les plus simples, les moins chers, les plus basiques. Je les use très vite. Les plus sophistiqués ne me conviennent pas. Ils ont une résistance et un bout trop pointu pour moi. En revanche, pour l'encre, c'est de l'encre indienne de tatoueur, très noire. Les encres de Chine basiques ont tendance à être un peu trop grises et pâles.

PARCOURS

Jochen Gerner est né en 1970 à Nancy, où il vit actuellement après Paris, New York et Lille. Diplômé de l'école d'art de sa ville natale, en 1993, il a reçu son premier prix en 1990, au Festival d'Angoulême, alors qu'il était encore étudiant. C'est à cette occasion qu'il a été remarqué par les fondateurs de la maison d'édition L'Association.

Auteur de bandes dessinées, de carnets thématiques et d'ouvrages jeunesse, Jochen Gerner est également dessinateur de presse international : *The New York Times*, *Die Zeit*, *Le 1*, *Le Journal des arts*, *Libération*, *Télérama*, *Le Monde* et *Le Nouvel Observateur*. Il a aussi collaboré avec le Centre Pompidou et la marque Hermès.

Il a reçu plusieurs prix, dont celui du Livre Grand Est 2019 (catégorie livre d'art), le prix Drawing Now 2016 ou le prix de l'École supérieure de l'image, Angoulême, 2009.

Voir le site de l'illustrateur : **jochengerner.com**

Parlez-nous de *Grande vitesse*, un album longtemps confidentiel car réservé aux membres de L'Association, mais désormais disponible pour le grand public…
Ce livre s'est mis en place au fur et à mesure de mes voyages en train. Je dessinais tout ce que je voyais par la fenêtre… Au départ, c'était un carnet que je n'avais pas l'intention de terminer. Je l'ai commencé avant la création de la ligne TGV entre Nancy et Paris. Je l'ai achevé après, avec des voyages sur la nouvelle ligne. On distingue bien la différence entre les pages du début et celles de la fin où le parcours évite les zones urbaines, et où ce qui est vu apparaît, vitesse oblige, de manière plus fugitive. Ces dessins ont été acquis par une fondation d'art contemporain et peuvent ainsi parfois être exposés, ici ou là.

Comment travaillez-vous avec votre galeriste, Anne Barrault, qui vous avait repéré lors d'une exposition collective de l'OuBaPo, et quelle part accordez-vous aux ventes de vos créations ?
Au fil des semaines et des mois, je pense à des séries de dessins. Parfois, j'en parle à Anne Barrault ou je publie des éléments sur Instagram qui finalement construiront presque involontairement des séries. Je ne réalise en tout cas pas ces séries dans le but absolu de vendre. J'essaie avant tout d'aller à la découverte de nouvelles images. Quand j'ai cessé d'enseigner, certaines personnes n'ont pas compris ma démission. Le fait d'exercer presque plusieurs métiers (dessinateur pour la presse, pour l'édition, pour des commandes spécifiques ou pour les expositions) était une garantie de liberté. Aujourd'hui, même si l'édition est importante pour moi, ce ne sont pas les droits d'auteur qui me font vivre. Ce qui me fait vivre, c'est la multiplicité des chemins empruntés. Je travaille tout le temps sur différents rythmes. Je refuse pourtant aussi souvent des propositions de travail. En fait, l'ensemble de mon travail repose sur un équilibre entre des réalisations presque bénévoles et des travaux de commande importants. Ma seule vraie priorité, c'est que chaque projet me plaise. L'alternance de la couleur et du noir et blanc, de projets réguliers ou non, courts et longs, destinés au web, au papier ou aux murs des galeries me permet de ne pas être prisonnier d'un système, ni des droits d'auteur pour l'édition, ni de la vente en galerie. C'est tout à la fois assez épuisant et assez agréable.

Quels sont vos projets ?
En janvier prochain, je vais publier un livre intitulé *Atelier*, fondé sur une contrainte : celle de dessiner uniquement lorsque je suis au téléphone. Je fais ces dessins depuis plus de vingt-cinq ans et cela sera le troisième carnet réalisé ainsi. Je remplis mes pages, au fur et à mesure, avec une multitude de techniques différentes : du crayon, du stylo-bille, de la gouache ou de l'acrylique… Généralement, une page est réalisée en trois mois de conversations téléphoniques. Je n'arrive pas à poursuivre ce carnet si je ne suis pas au téléphone. C'est vraiment particulier. Et je ne découvre vraiment les dessins que lorsque je raccroche. C'est aussi un carnet de notes sur les films vus, les livres lus et les expositions visitées, ce qui permet d'avoir une chronologie même quand la date n'est pas

Tyska Kyrkan, acrylique sur carte postale 9,8 x 14,2 cm (2017)
© Jochen Gerner / Galerie Anne Barrault

Une planche extraite d'*Atelier*, à paraître en 2020
© Jochen Gerner / L'Association

précisée. Ce sont ces dessins qui me ressemblent le plus, car je les réalise inconsciemment, sans les penser. Et puis, un second volume *Repères*, le recueil des planches du journal *Le 1*, paraîtra aux éditions Casterman en septembre prochain. Je vais presque avoir une série malgré moi… Dans mes projets également, pour les éditions B42, un recueil de dessins d'oiseaux et un livre illustré à partir de photographies d'un atlas de 1950. Cet atlas est comme une parenthèse temporelle étrange. C'est un travail sur les cendres et sur la chape de plomb liée à cette période historique. Je travaille à l'encre de Chine, par recouvrements.

Vous préparez actuellement une exposition…
Le directeur du Fonds régional d'art contemporain d'Angoulême m'a proposé d'être co-commissaire d'une exposition où on pourra mettre en parallèle les œuvres du Frac avec des œuvres et des éditions provenant de L'Association. L'objectif, c'est de montrer qu'il est possible de ressentir autant de plaisir à regarder des œuvres d'art que ce qui constitue une maison d'édition : des livres aux planches originales, en passant par les courriers, etc. Je ne cherche pas des correspondances avec l'art contemporain, mais plutôt à instaurer une logique de sensation, de rapport de formes…

Paradoxalement, malgré votre manque de temps, vous avez également d'autres envies…
Je ne dessine pas toujours, notamment lorsque je voyage. Dans ces périodes-là, je prends des notes, dans ma tête uniquement. Au bout de dix jours, je suis en manque absolu de dessin, mais je compense par la lecture et l'écriture. Aujourd'hui, j'ai vraiment envie de réaliser des projets de récits avec des cases, afin de sortir ponctuellement de la forme expérimentale et revenir à quelque chose de plus narratif. J'aimerais retrouver cela. Je ressens parfois un manque de bande dessinée.

J'ai toujours envie de **déconstruire les choses mises en place** pour aller vers un endroit où l'on ne m'attend pas vraiment.

ATELIER
PAR **JOCHEN GERNER**
Éditions L'ASSOCIATION
Album cartonné, 88 pages couleurs, e 10 ,anvier

L'ÉVOLUTION

Jacques Prévert et Boris Vian,
D'autres encore, lorsqu'ils étaient enfants,
Écrivaient à la craie sur le mur du préau :
Aux chiottes le président, à bas le dirlo !

Sur leurs pupitres, ils gravaient :
À bas la guerre, vive la paix !
Pour cela, on les punissait,
On les fustigeait. On les humiliait.

Aujourd'hui, on baptise de leurs noms
Des hémejicés, des constructions
Que des préfets, des ministres couillons,
Inaugurent avec drapeaux et flonflons.

L. Koechlin

LIONEL **KOECHLIN**, ILLUSTRATEUR
Derniers livres parus : ***Drames de clowns***, ***Le Kamasutra contemporain***
(Éditions Alain Beaulet)

AUX
LE

La première fois que nous avons rencontré **Emmanuelle Houdart**, c'était en vue d'une commande d'illustrations. Ce jour-là, en apprenant qu'elle travaillait sur un livre avec la plasticienne Laëtitia Bourget, dont la sortie était programmée six mois plus tard, nous avions décidé de décaler leur parution pour joindre l'utile à l'agréable. Le jour de la sortie de *Grandir*, nous nous sommes donc revus pour qu'elle nous parle des raisons de son choix comme de sa méthode de travail. Et, à l'occasion de la sortie de son album, elle signe pour nous ce très beau 7 Péchés capitaux.

Un entretien avec **Frédéric Bosser**

EMMANUELLE **HOUDART**
© Photo Pascal Houdart

HOUDART

LE DESSIN **DANS LA PEAU**...

GRANDIR
PAR **LAËTITIA BOURGET**
ET **EMMANUELLE HOUDART**
Éditions LES GRANDES PERSONNES
Album cartonné, 40 pages couleurs,
disponible

Emmanuelle, qu'est-ce qui vous donne envie d'accepter un projet ?
Comme je ne fais qu'un livre par an en moyenne, j'ai besoin que le sujet me parle profondément, qu'il me fasse avancer dans mon dessin et dans ma vision de la vie. Quand je pense que le sujet me ressemble, je l'accepte. Même s'il m'arrive parfois de lui en refuser, Laëtitia me propose souvent des projets, comme si elle connaissait ma ligne de vie. C'est sûrement pour cette raison que *Grandir* est notre quatrième livre réalisé ensemble.

De quoi parle-t-il ?
De métamorphose, de transformation... Un sujet qui m'habite et m'intéresse depuis toujours. C'est indispensable pour obtenir la justesse nécessaire à un tel projet. Mon prochain livre portera sur la mort. Il me tient à cœur d'explorer ce sujet depuis longtemps. Ce sera un album personnel dont je réaliserai textes et images.

Quand on vous propose un texte à illustrer, vous le prenez tel quel ?
Bien sûr, c'est un respect de l'œuvre de l'autre ! J'aime bien recevoir un texte, l'intégrer, puis le faire mien et raconter ma propre histoire avec mes dessins. Deux univers qui se côtoient et s'entrelacent, je pense que ce sont de bonnes conditions pour faire un bon livre.

Certains auteurs ne vous ont-ils pas reproché de trop vous éloigner de leurs intentions ?
Peut-être ont-ils été parfois un peu surpris.

Vous discutez avec l'éditeur pour la maquette du livre ?
Il intervient à toutes les étapes du livre, souvent de manière discrète mais indispensable.

L'Apicultrice, extrait de *Grandir*
© Bourget & Houdart / Les Grandes Personnes

Comment construisez-vous vos images ?
Comme des tableaux où le personnage porte tout sur lui... Avec le temps, j'ai simplifié mes images. J'ai longtemps eu besoin de les surcharger et de me perdre dans les détails. Sur *Grandir*, j'ai aussi essayé, en discutant avec Brigitte Morel, notre éditrice, d'alterner des images fournies et sobres.

Vous les dessinez toujours dans l'ordre du livre ?
Oui car, comme j'ai une imagination débordante, j'ai besoin d'être très structurée quand j'illustre un livre. Quand j'en termine une, je la punaise sur le mur pour voir où j'en suis et rêver à la prochaine. Dans ce livre, j'ai d'abord cherché à savoir qui était l'héroïne, comment j'allais la représenter, quels seraient son métier, ses exigences, ses rêves... La seule chose dont j'étais sûre au départ, c'est qu'elle serait entourée de verdure, d'arbres, de fleurs et de plantes.

Par quoi commencez-vous systématiquement quand vous concevez une illustration ?
En général, je commence par l'œil pour que le personnage me regarde. Il doit être au centre de mon dessin. Puis je me laisse emporter par ce qu'il dégage. À partir de là, je fais des associations d'idées en essayant, à chaque fois, de me surprendre.

Est-ce la première image, le départ d'un livre qui vous posent le plus de problèmes ?
Pas spécialement ! Parfois, je dois chercher, persévérer et continuer à dessiner jusqu'à ce que l'image apparaisse. C'est surtout avant de me lancer dans un livre que je pose problème, notamment à mon entourage ! *(Rires.)* Une fois lancée, je redeviens plus facile à vivre... et je me concentre sur la manière de composer mon image sur la feuille, la façon dont je vais l'équilibrer, ce que je vais y mettre, etc.

L'Enfant-feuille, extrait de *Grandir*
© Bourget & Houdart / Les Grandes Personnes

Parlons de vos couleurs...
La couleur, c'est très instructif pour moi. Si le vert a pris beaucoup d'importance ces derniers temps, le rouge devient moins présent, tout du moins pour de grandes surfaces. Le rouge, je le vois aujourd'hui de plus en plus comme une ponctuation. La couleur est vitale pour moi, y compris dans la vie quotidienne. Quand j'arrive, par exemple, dans une chambre d'hôtel un peu triste, j'installe des vêtements colorés histoire d'avoir des repères rassurants.

Votre matériel, c'est le feutre...
J'utilise cette technique depuis les Beaux-Arts. C'est hyper enfantin. Par contre, comme il est impossible de se planter avec le feutre, je dois être, à chaque fois, très concentrée. Sinon, il faut tout recommencer et je déteste recommencer...

Extrait de *Grandir*
© Bourget & Houdart / Les Grandes Personnes

BIO EXPRESS

Née en 1967 dans le Valais, en Suisse, **Emmanuelle Houdart** suit des études à l'École supérieure des arts visuels de Genève, entre 1990 et 1994. Son diplôme en poche, elle s'installe à Paris où elle rencontre ses premiers éditeurs jeunesse (Thierry Magnier, Les Fourmis rouges, Les Grandes Personnes...). Son nom apparaît sur une trentaine de livres pour lesquels l'illustratrice a reçu plusieurs bourses ou prix. Exposée en France, en Italie et en Suisse, Emmanuelle Houdart est régulièrement sollicitée pour des ateliers pour adultes et pour enfants. Elle intervient également en milieu scolaire en France, en Suisse et en Italie.

Site de l'artiste :
www.emmanuellehoudart.fr

« UN PRIVILÈGE DE PARTAGER LE MONDE SIDÉRANT D'EMMANUELLE HOUDART »

Jamais de retouches à l'ordinateur ?
Non, je n'y connais rien ! Et surtout je crois que le choix infini de propositions me ferait disjoncter.

Vous semblez obsédée par les profils...
Oui, une obsession ou un tic. Ou, qui sait, une incapacité à dessiner les personnages de face ?

Dans vos images, les décors sont absents.
J'aime que le personnage porte son monde et qu'il l'habite. Il n'a pas besoin d'un autre environnement que lui-même. Je crois aussi que je ne suis pas très douée pour les ombres et lumières ou les volumes : c'est donc la meilleure solution que j'ai trouvée pour mettre en valeur mes personnages. C'est devenu, au fil des ans, ma marque de fabrique...

Grandir, c'est quoi pour vous ?
Est-ce que l'on grandit encore à cinquante-deux ans ? J'ai un peu l'impression de vieillir. Mais pour un artiste, grandir, cela veut dire continuer à chercher, à ne pas s'endormir sur ses lauriers, à tenter de nouvelles choses et continuer à se poser des questions.

Et à titre personnel ?
J'ai toujours autant peur de la mort, de perdre des gens que j'aime, qu'il arrive quelque chose à mes enfants. Je me soigne en dessinant... J'ai choisi d'être artiste car c'est un métier où l'on a nul besoin d'obéir à quiconque, de tricher ou de mentir. C'est une vie assez confortable pour grandir à sa façon.

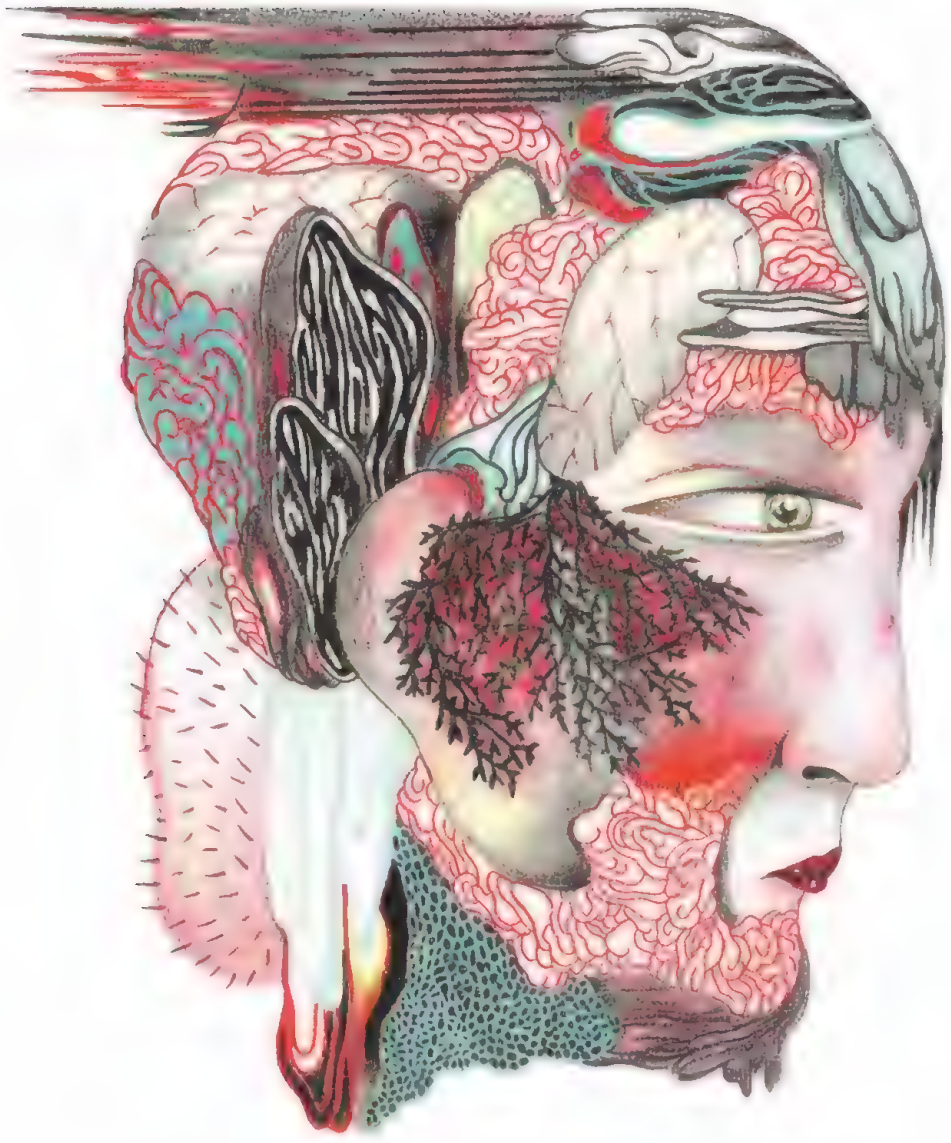
Un mot sur les 7 péchés capitaux que nous vous avons commandés ?
C'est un sujet que j'ai toujours voulu aborder. J'avais même pensé à en faire un livre ! J'ai grandi dans un petit village du Valais très catholique. J'ai été élevée dans la peur de Dieu et du Diable. L'idée du péché a beaucoup compté dans mon enfance. Ce sont mes racines. Je suis heureuse d'avoir pu les illustrer pour votre revue. J'ai inséré les sept péchés capitaux dans un travail parallèle, très personnel, réalisé aux crayons de couleur, que j'ai entamé depuis quelques années. Merci encore pour votre proposition, car elle tombait à pic !

LES 7 Péchés capitaux

Découvrez dans les pages qui suivent l'interprétation de sept péchés capitaux par **Emmanuelle Houdart** en exclusivité pour les lecteurs des *Arts dessinés*

LA PARESSE
E.HOUDART juin 2013

Les sept péchés capitaux
L'ORGUEIL E.HOUDART ♥
juin 2019



Les sept péchés capitaux

LA COLÈRE E. HOUDART

Juin 2019

Les sept péchés capitaux

L'AVARICE E. HOUDART 2019

Les sept pêchés capitaux

LA GOURMANDISE E.HOUDART

juin 2019

Les sept péchés capitaux

LA LUXURE E.HOUDART

juin 2019

Les sept péchés capitaux
LA JALOUSIE
E. HOUDART ♥ juin 2019

JEUNESSE

120

ZHU CHENGLIANG

Enlumineur céleste |

SERGE BLOCH/p.112

Les boîtes à rire |

DAHO, TALLEC
& VALOIS
s d'actualité
114

Par **Frédéric Bosser**

SERGE BLOCH

LAISSEZ PARLER **LES PETITS PAPIERS**...

Boîtes à rire est, après l'exposition *Il était plusieurs fois... une traversée d'après le livre Bible* et la pièce mêlant théâtre et animation *Histoires de gorille*, la troisième collaboration entre **Serge Bloch** et ce haut lieu de la culture parisienne qu'est le 104.

© Serge Bloch

SERGE **BLOCH**
© Photo DR

Un autre registre...

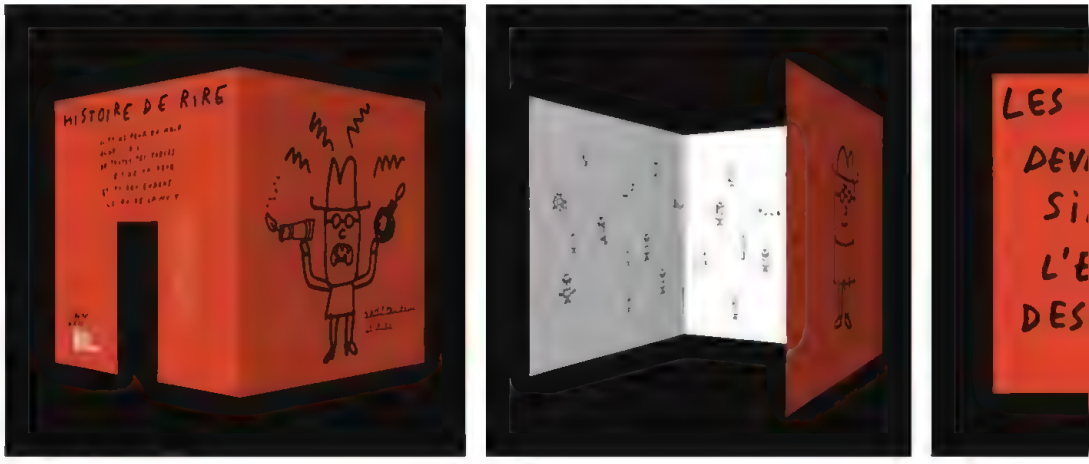
Pour Serge Bloch, jusqu'alors habitué aux livres illustrés, *Il était plusieurs fois... une traversée d'après le livre Bible* est la première expérience d'animation de ses personnages sur fond musical et de mise dans l'espace. Les visiteurs se souviennent notamment du château d'eau de ce lieu entièrement tapissé de sérigraphies, accompagné de chuchotements diffusés par haut-parleurs quand ils empruntaient l'escalier. « *J'ai adoré plonger les gens au milieu de dessins* », se remémore l'artiste. Cette exposition sera ensuite reprise dans une chartreuse du XIIIe siècle près d'Avignon, à Genève, à Budapest, etc.

Là, il est question d'humour...

« *Même si l'humour est actuellement un sujet glissant, les dirigeants du 104 m'ont tout de suite suivi dans l'idée, car elle faisait sens pour eux* », nous raconte Serge Bloch avant de nous expliquer que l'exposition *Boîtes à rire* est un ensemble d'installations où se marient humour, technologie et art. « *Ce sont des dispositifs interactifs, des vidéos et des dessins où, de la farce au trait d'esprit, l'humour est présenté comme une émotion artistique et poétique...* » précise-t-il. Tout est organisé pour que les visiteurs, par leur implication physique dans ces installations, deviennent à leur tour l'objet du spectacle. « *C'est ainsi une manière d'inviter le public à porter un regard espiègle sur le monde qui l'entoure et sur lui-même* », pense l'auteur de *Max et Lili*.

BOÎTES À RIRE
PAR SERGE BLOCH ACCOMPAGNÉ DE BERTRAND BROSSARD, PASCAL VALTY, FRÉDÉRIC BOYER, ARNAUD MENEROUD ET SAMUEL BLOCH
Du 8 février au 8 mars 2020
LE 104 – 5, RUE CURIAL – 75019 PARIS
www.104.fr

© Serge Bloch



Boîtes à rire : vues 3D
© Serge Bloch / Le 104

Le comedien Bertrand Bossard enregistre les bruitages des ***Boîtes « à tête »***
© Serge Bloch - Le 104

© Serge Bloch

La constitution d'une équipe

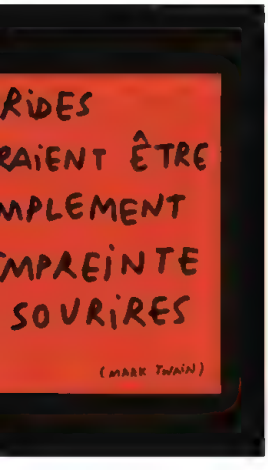
Pour réussir dans cette entreprise, Serge Bloch s'est entouré de l'auteur, metteur en scène et comédien Bertrand Bossard, avec qui il avait déjà travaillé sur *Histoires de gorille*, de Pascal Valty pour la partie animation, de l'écrivain Frédéric Boyer, d'Arnaud Meneroud, un spécialiste de réalité virtuelle et augmentée, et de son fils Samuel Bloch, designer.

Quels noms pour les boîtes ?

Un moment de gloire se présente comme un photomaton numérique, une tablette qui capture notre image et où le dessin va jouer avec notre visage, en s'animant dans un registre visuel de *comics*.

La Chute est un totem constitué de trois cubes, dont six dalles vidéo habillant deux des côtés de la sculpture. On y voit un même film sur six écrans, avec une création vidéo faite de dessins animés et d'images accompagnée de textes de Frédéric Boyer, poétiques et humoristiques. L'installation est sonore et le spectateur entend ces textes accompagnés d'une création musicale originale lorsqu'il s'approche du totem. Tous les textes parlent de la chute.

La Chute : vues 3D
© Serge Bloch / Le 104



Les Boîtes « à tête » sont des boîtes accrochées à une structure qui invitent le visiteur à y passer la tête. On visionne dès lors sur des petits écrans une encyclopédie du rire à travers de courtes vidéos enrichies par des dessins, avec Bertrand Bossard.

La Boîte « Mr Chip » invite le spectateur à télécharger une application de réalité augmentée sur son téléphone.

La Boîte à rire ensemble, la plus grande des boîtes, consiste en une salle de projection sur trois murs/écrans dans laquelle on est immergé dans des histoires.

La Boîte à selfie est une installation constituée de petites saynètes qui invitent le spectateur à se mettre en scène pour se prendre en photo dans des décors amusants, comme un carton de déménagement ou une poubelle, une table d'ogre, etc.

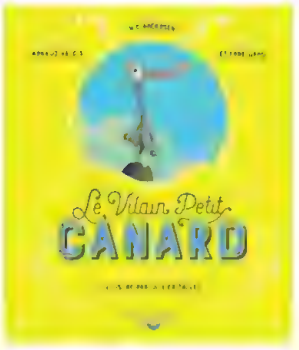
Enfin, ***La Boîte à gribouiller*** permettra au visiteur, comme son nom l'indique, de gribouiller, enrichir, graphiter les murs de cette boîte, intérieurs et/ou extérieurs, qui sont de grands prints noir et blanc qui seront changés régulièrement pour recommencer.

ARNAUD **VALOIS**, ETIENNE **DAHO**
ET OLIVIER **TALLEC**
photographiés par Laurent Humbert
© Photo Laurent Humbert

UN VILAIN PETIT CANARD
TOUJOURS D'ACTUALITÉ !

Aujourd'hui, Editions Gautier Languereau vous propose de découvrir **Etienne Daho**, dans le rôle du vilain petit canard, accompagné de son ami d'enfance **Arnaud Valois**, pour une première rencontre avec le public et de l'illustrateur **Olivier Tallec** pour un tirage manuel inédit. Le tout dans votre librairie préférée !

DAHO
ARNAUD
VALOIS



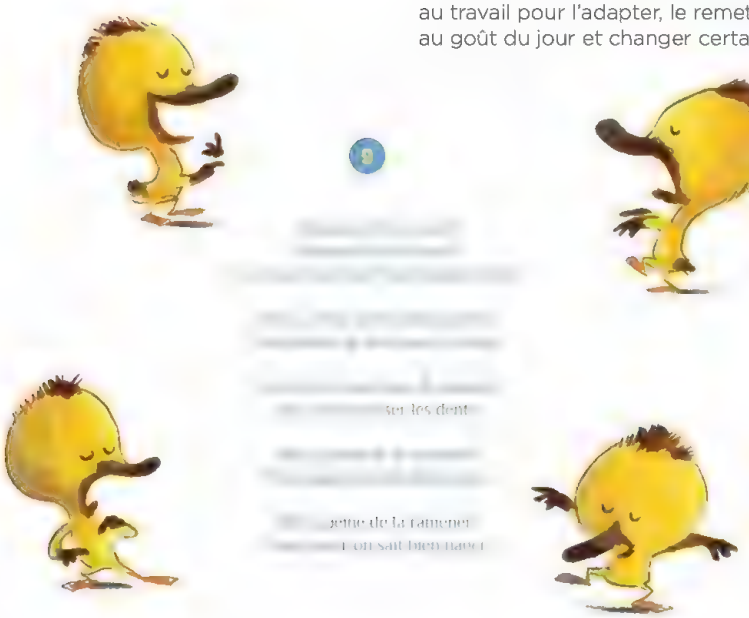
LE VILAIN PETIT CANARD
D'APRÈS H. C. ANDERSEN
ADAPTÉ PAR : ARNAUD VALOIS ET HÉLOÏSE CHOURAQUI
SON : ÉTIENNE DAHO.
IMAGES : OLIVIER TALLEC
Éditions GALLIMARD JEUNESSE
Album cartonné, 48 pages couleurs, contient 1 CD, 24,90 €, dispon ble
Vinyle 33 tours, édition limitée, 15 €, dispon ble

Qui de vous deux, Étienne et Olivier, a suggéré ce projet de conte illustré ?
Étienne Daho : Ma culture de base s'est forgée avec les livres disques de *Pinocchio*, du *Petit Prince*, de *Blake et Mortimer* ou de *Pierre et le Loup*... J'avais envie d'en faire un, à mon tour, depuis très longtemps. Lors d'un dîner avec l'équipe du film *120 battements par minute*, à l'issue d'une soirée du Sidaction, j'ai sympathisé avec Arnaud Valois. Après plusieurs retrouvailles, dont l'une pour le clip de « L'Étincelle » sur mon dernier album, il m'a envoyé un MP3 de sophrologie avec sa voix qui, je dois dire, m'apaise. Cela m'a donné envie de lui proposer un projet de conte musical en lui laissant carte blanche.
Arnaud Valois : Avec ma coauteure Héloïse Chouraqui, nous avons relu pas mal de contes avant de nous arrêter sur celui du *Vilain Petit Canard* d'Andersen.

Pourquoi celui-ci en particulier ?
A. V. : Cette histoire évoque la transformation et l'affirmation de ce que l'on est. Sa morale est assez moderne et belle... Étienne a dit banco et nous nous sommes mis au travail pour l'adapter, le remettre au goût du jour et changer certains éléments qui nous plaisaient moins. Par exemple, cette conclusion où, quand le vilain petit canard comprend qu'il est un cygne, tout rentre dans l'ordre, si je puis dire. Nous avons prolongé cette idée et montré qu'il aurait tout aussi bien pu s'accepter en tant que canard ou sous la forme d'un autre animal, le plus important étant de se trouver.
É. D. : Tout ce qui est normé devient un poids pour tout le monde. La norme n'existe pas vraiment, c'est une fiction. On essaie de se conformer à une norme soit parce que l'on n'a pas le nom qu'il faut, soit parce qu'on est trop gros, trop petit, trop noir, trop roux... que sais-je encore ? Cette discrimination commence souvent à l'école ; c'est pour cela que nous tenions à faire un livre destiné aux enfants.
A. V. : Si Étienne a émis quelques suggestions sur notre adaptation, il s'est surtout concentré sur la partie musicale. Il m'a même proposé de chanter sur l'un de ses textes ! Ce que j'ai volontiers accepté...
É. D. : La chanson est une idée des éditions Gallimard, qui nous ont formidablement bien accompagnés sur ce projet, notamment grâce à leur expérience dans le domaine du conte musical. Excepté cette chanson, je me suis surtout occupé du bruitage sonore. À un moment, nous avons pensé solliciter un spécialiste, mais nous nous sommes finalement débrouillés par nous-mêmes.

Arnaud, vous faites toutes les voix...
A. V. : Sauf une, la dernière, que j'ai laissée à Étienne. Les autres sont venues de manière assez naturelle, sans préparation particulière.
É. D. : Arnaud était comme en transe quand il les enregistrait. À la fin de chaque journée, c'était comme s'il avait couru un marathon !

Quel a été le rôle d'Héloïse ?
A. V. : Connaissant sa passion pour l'écriture, je lui ai demandé de m'accompagner. Elle est elle-même mère de deux enfants. Ensemble, nous avons modernisé ce texte tout en faisant attention à proposer un français soutenu et plusieurs degrés de lecture.



« Numéro 9 fait la teuf ! », une des chansons présentes dans l'album musical
© Valois, Chouraqui, Daho & Tallec / Gallimard Jeunesse

Le livre est illustré par Olivier Tallec
© Valois, Chouraqu , Daho & Tallec / Gallimard Jeunesse

Votre vilain petit canard venant sur Paris, on imagine qu'il y a du vécu dans tout cela…
A. V. : En effet, je viens de Lyon, et Étienne, de Rennes. Le choc a été brutal pour nous deux à notre arrivée à Paris.

Tous les deux, vous êtes impliqués dans l'association Sidaction. Ce conte n'est-il pas aussi une manière détournée de défendre la cause de la lutte contre le sida ?
É. D. : Ce livre s'adresse à tous les gens qui se sentent différents. Il parle aussi de l'intégration. Quand je suis arrivé, à l'âge de sept ans, dans une école religieuse à Reims, en provenance d'Algérie, les élèves me considéraient comme le vilain petit canard, l'étranger, l'autre… On hésite alors entre affirmer sa différence ou rentrer dans le moule.

Un mot sur le dessin ?
É. D. : Au départ, ce devait être illustré par Alfred parce que nous nous connaissions déjà *(collaboration sur* Daho, l'homme qui chante *avec David Chauvel chez Delcourt)*, mais il a dû décliner l'invitation. Les éditions Gallimard nous ont alors proposé Olivier Tallec. La poésie qui se dégage de son travail, la qualité de ses expressions, la justesse de son trait nous ont tout de suite séduits. Alors, même si ce n'était pas notre « premier choix », son apport a été déterminant, d'autant qu'il s'est parfaitement fondu dans le collectif existant.

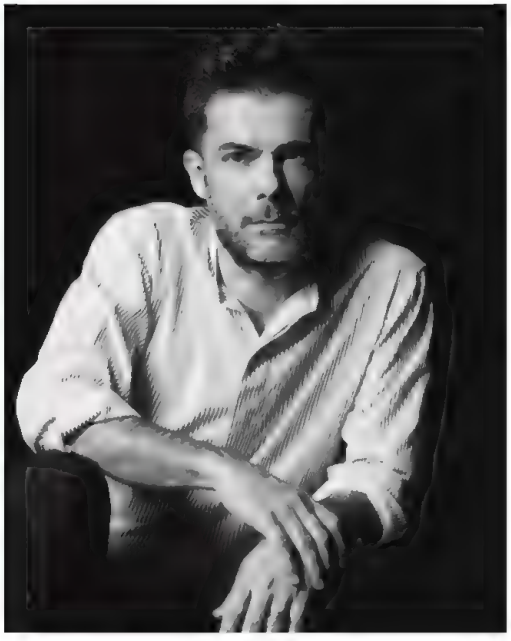
Comment avez-vous travaillé avec lui ?
É. D. : Olivier est venu au studio d'enregistrement, et il a tout de suite compris ce que nous souhaitions faire et ce que nous attendions de lui. Quand il nous a envoyé ses premiers dessins, c'était un soulagement et une joie : il avait réalisé un magnifique travail.

Étienne, vous avez un rapport très important avec l'image, qu'elle soit dessinée ou photographiée.
É. D. : Quand j'ai fait appel au talent des plasticiens Pierre et Gilles pour la pochette de *La Notte*, c'était leur premier travail important. Je les avais découverts avec la couverture du groupe Mathématiques Modernes et dans des revues comme *Façade*…
A. V. : Pour un comédien, le rapport à l'image est différent, car nous devons nous mettre dans la peau du personnage. Côté dessin, j'ai été biberonné aux grands classiques que sont *Tintin*, *Blake et Mortimer*. Sinon, je lis pas mal de romans graphiques, en particulier ceux de Riad Sattouf que j'adore !
É. D. : On voit des choses formidables en ce moment dans ce domaine. Je pense à *In Waves* d'A. J. Dungo, *Epiphania* de Ludovic Debeurme ou les albums de Taniguchi…

© Valois, Chouraqu Daho & Tallec / Gallimard Jeunesse

L'objet-livre, c'est quelque chose qui vous plaît ?
É. D. : Moi, j'ai d'abord pris le disque. Par habitude sûrement… *(Rires.)* Mais avoir l'objet en main, c'est une émotion perpétuelle dont je ne me lasse pas et qui ne faiblit pas avec les années…
A. V. : Ce jaune est magnifique. On le voit bien…

Cela vous donne envie de renouveler l'expérience ?
Réponse collective : Nous ne disons jamais « jamais » !



OLIVIER **TALLEC**
photographié par Laurent Humbert
© Photo Laurent Humbert

Interrogé en aparté, **Olivier Tallec** est revenu sur cette belle aventure et son dernier livre en solo, *C'est mon arbre*, paru chez Pastel-L'école des loisirs.

Par **Frédéric Bosser**

© Valois, Chouraqui, Daho & Tallec / Gallimard Jeunesse

OLIVIER TALLEC

LA TOUCHE **GRAPHIQUE**

© Valois, Chouraqui, Daho & Tallec / Gallimard Jeunesse

Olivier, le fait que vous ne soyez pas l'auteur prévu au départ du projet vous a-t-il freiné ?
Pas du tout ! Quand Jean-François Saladin, le directeur artistique de Gallimard Jeunesse, m'a appelé pour me demander si illustrer un conte musical m'intéressait, il a tout de suite évoqué le retrait d'Alfred. J'étais donc au courant de la situation. J'étais d'accord sur le principe et, là, il m'a parlé d'Étienne Daho. Ce dernier m'a ensuite invité dans un studio d'enregistrement situé à Bastille. Et il m'a parlé d'Arnaud Valois, du projet, de son travail sur le son, m'a fait écouter la chanson « Numéro Neuf fait la teuf ».

Vous en avez profité pour relire *Le Vilain Petit Canard* ?
Je l'avais encore en mémoire. En fait, c'est leur volonté de revisiter ce conte tout en le rendant plus contemporain qui m'a séduit, en plus de travailler avec Daho. Le texte m'a été rapidement envoyé, tout comme l'enregistrement sonore d'ailleurs, et je me suis mis à travailler. Le temps pressait : j'avais un mois pour réaliser toutes les illustrations à partir d'un prédécoupage fait avec le directeur artistique.

Votre technique ?
J'ai d'abord fait un rapide crayonné, avant de revenir au crayon noir sur mes acryliques pour faire les cernés.

C'EST MON ARBRE
PAR **OLIVIER TALLEC**
Éditions PASTEL-L'ÉCOLE DES LOISIRS
Album cartonné, 32 pages couleurs,
12,50 €, disponible

Un mot sur votre autre nouveauté, parue chez Pastel-L'école des loisirs, *C'est mon arbre*, que vous avez réalisé en solo.
J'avais envie d'un bouquin qui évoque la notion de propriété, un sujet important dans notre société, pour les enfants comme pour les parents. L'idée m'est venue après la lecture d'un texte de Jean-Jacques Rousseau paru dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* : « *Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire ceci est à moi et trouva des gens assez simples pour le croire fut le vrai fondateur de la société civile* ». Et il conclut en écrivant : « *Vous êtes perdu si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne.* »
Je préfère évoquer ces sujets plutôt que « *J'ai perdu mon doudou* » ou « *Mon papa m'a grondé* »...

Vous évoquez cela par un mur que construit un écureuil autour de son arbre. Bel écho à la chute du mur de Berlin qui fête ses trente ans cette année...
Malheureusement, il s'en construit encore partout dans le monde.

Pourquoi un écureuil ?
C'est un animal solitaire qui symbolise l'épargne. Il enterre ses noisettes et oublie, souvent, où il les a mises. C'est aussi un animal facile et agréable à dessiner.

Facile aussi de convaincre L'école des loisirs, où vous éditez pour la première fois ?
Oui ! Peut-être parce que le sujet colle bien avec leur politique éditoriale.

Quelles difficultés avez-vous rencontrées ?
Tout s'est fait assez facilement sur ce livre, y compris la couverture avec la représentation de la tondeuse qui symbolise bien la notion de propriété. C'est l'objet parfait qui énerve tous les voisins... et qui montre bien qu'on est chez soi.

Vous vivez de vos livres jeunesse ?
C'est mon principal revenu. J'en fais, en moyenne, quatre à cinq par an. Je travaille aussi directement avec les États-Unis où les à-valoir sont bien plus importants qu'en France.

Vos prochains projets ?
Je viens de livrer mes planches autour de *Moby Dick* pour la collection Illustrés classiques,

© Olivier Tallec - L'école des loisirs

toujours à L'école des loisirs, et je planche sur une autre histoire avec cet écureuil. Sinon, je supervise l'adaptation en série télé de cinquante-deux épisodes de la bande de copains des *Quiquoi*. C'est un univers différent !

Brille encore, soleil d'or
© Massenot, Sun & Zhor/Hemma

ZHU **CHENGLIANG**
© Photo Géant Vert

Dans le monde de l'illustration pour enfants, les pinceaux de **Zhu Chengliang** savent à merveille mettre en images l'imaginaire des textes proposés aux plus jeunes. Auteur reconnu et multirécompensé sur plusieurs continents, l'artiste n'a pas son pareil pour illustrer la vie de tous les jours en s'inspirant de la tradition millénaire chinoise. Rétro mais loin d'être passéiste, le dessinateur de soixante et onze ans a profité d'un récent séjour à Paris pour nous conter sa vie d'artiste dans l'empire du Milieu. Dans le salon de l'hôtel Lutetia, le magnétophone n'a pas perdu une miette de la conversation.

Un entretien avec **Géant Vert**

ZHU CHENGLIANG

ENLUMINEUR **CÉLESTE**

BIO EXPRESS

1948 : naissance à Shanghai (Chine) ; enfance à Suzhou. Diplômé de l'école d'art de Nanjing, il se spécialise dans la peinture à l'huile.
1984 : début de son travail d'illustrateur jeunesse.
2015 : première publication en France avec *Réunis*.

Comment devient-on illustrateur de livres pour enfants ?
Certainement en commençant par la lecture. Autant que je me souvienne, je lisais des récits d'aventures, avec de l'action à chaque page, comme des contes traditionnels. Et j'ai commencé à m'intéresser sérieusement au dessin dès l'âge de cinq ans. C'est arrivé d'une manière très spontanée, naturelle même ! J'essayais de reproduire tout ce que je voyais autour de moi : hommes, voitures, bateaux, trains... Un jour, lors d'une réunion de famille chez une tante, tout le monde était rassemblé autour d'une partie de mah-jong qui faisait l'objet de paris. À un moment, on m'a demandé de dessiner ma tante. Alors que je m'exécutais, cette dernière a bien insisté pour que je n'oublie pas de représenter le gros tas de gains qu'elle venait de se faire au jeu ! Déjà, le sens du détail dans la représentation graphique était là. *(Rires.)* J'ai été éduqué pour devenir autonome le plus vite possible. Quand j'ai eu sept ans, mes parents m'ont annoncé qu'à partir de ce jour, j'irais à l'école tout seul. Ils m'ont montré le chemin une seule fois en m'indiquant tout ce que je devais savoir. Ce moment est important : il correspond à l'instant où j'ai appris à retenir les choses autrement que pour le plaisir de reproduire ce qui me plaisait.

Et tout ça vous a conduit sur les bancs de l'université ?
J'ai étudié la peinture à l'huile aux Beaux-Arts de Nankin pendant trois ans et demi sous la direction d'un maître qui avait, lui, fait ses études

La Lanterne de tonton
© Wang & Zhu / HongFei

dans l'ex-URSS. La plupart du temps, les cours consistaient à reproduire toutes sortes de natures mortes. Au moment du diplôme, j'ai réalisé un tableau représentant des ouvrières quittant une chaîne de travail pour aller accomplir une autre tâche. Toutes les femmes étaient habillées en blanc et le soleil illuminait de partout la bonne ambiance générale qui se dégageait de la scène.

Ce choix, c'était vraiment le vôtre ou le sujet était imposé ?
Je me suis inspiré de ce que je vivais à l'époque, de tout ce qui était autour de moi. C'est réellement comme cela que j'ai vécu la chose. L'époque était au réalisme dans tous les sens du terme, y compris pictural.

Vous réalisez votre premier livre pour enfants à trente-six ans. Que faisiez-vous avant ?
Depuis mon plus jeune âge jusqu'à ma période étudiante, j'ai toujours été entouré de livres illustrés. Entre les histoires pour enfants et les manuels avec des schémas techniques, j'avais déjà passé une bonne partie de ma vie en toute familiarité avec des ouvrages remplis d'illustrations ! J'ai réalisé mon premier ouvrage sur le tard, mais je considère toutes les années précédentes comme une sorte d'initiation plastique. En sortant de l'université, j'ai trouvé du travail dans le monde de l'édition. Là, en tant qu'éditeur, je n'avais pas vraiment le temps ni la place pour créer des illustrations. Ce n'était pas faute de demandes. Il y en avait régulièrement mais, du fait des délais à respecter, personne ne demandait quoi que ce soit à un dessinateur qui ne travaillait qu'à l'huile, un exercice qui exige du temps de séchage.

Qu'éditiez-vous ?
Il y avait trois types de productions : d'abord des calendriers illustrés classiques avec un dessin différent chaque mois, des images pour le Nouvel An, et des beaux livres sur la peinture et la sculpture, de la reproduction de photographies, la plupart du temps.

La Lanterne de tonton
© Wang & Zhu / HongFei

C'était dur d'être éditeur à l'époque, en Chine ?
Oui. Tout était basé sur le principe du quota de production. Nous devions essentiellement produire et atteindre les chiffres qui nous étaient demandés. À cause de cet objectif à atteindre, forcément, la pression qui va avec était permanente. Il fallait sans cesse présenter un nouveau projet et le concrétiser. Au début, j'ai séparé mon travail d'éditeur et celui d'illustrateur pour enfants. Le premier représentait mon côté « adulte et professionnel », tandis que le deuxième exprimait mon côté « amateur », destiné aux enfants. Mais derrière cette façon pratique de distinguer les choses, je savais, au fond de moi, que c'était ce que je voulais faire depuis le début... J'avais accumulé tant et tant de connaissances sur le sujet qu'il devenait urgent d'utiliser ces acquis avant qu'il ne soit trop tard. Pour moi, dès le départ, je ne pouvais pas dissocier la couleur du dessin. Il m'était impossible d'envisager d'écrire une histoire où les deux ne seraient pas ensemble.

Comment avez-vous démarré votre vocation d'« amateur » ?
Avant de faire imprimer mon premier livre, j'ai souvent été dans le questionnement. Je n'étais pas supposé réaliser des livres pour enfants pendant mes heures de travail. Ainsi, j'ai souvent consulté tous mes collègues. Je leur montrais ce que j'étais en train de réaliser, et ils me donnaient leur avis sur le contenu du texte, les couleurs... Cette manière de populariser mon travail secondaire auprès d'eux m'a permis de continuer à faire ces illustrations.

Vos techniques préférées ?
Quand j'ai commencé à illustrer des textes pour enfants, les sujets qui m'étaient proposés étaient très variés : soit des contes traditionnels, soit des histoires plus contemporaines. Le texte pouvait tout aussi bien être chinois que d'origine étrangère. Pour les illustrations, je suis passé à l'acrylique et à l'aquarelle. Avec l'acrylique, il n'y a aucun problème pour imiter la peinture à l'huile quand le besoin s'en fait sentir pour obtenir un effet spécifique.

Dès le départ, **je ne pouvais pas dissocier la couleur du dessin.** Il m'était impossible d'envisager d'écrire une histoire où les deux ne seraient pas ensemble.

Est-ce important pour un auteur de maîtriser différentes techniques ?
Il est toujours bon d'en connaître plusieurs ; cela ne peut pas nuire à la créativité d'un auteur ! Mais quand vous maîtrisez une technique en particulier, pourquoi chercher midi à quatorze heures ? *(Rires.)*

Et vos sources d'inspiration ?
Pour une question de sensibilité personnelle, je reste fidèle à l'art populaire chinois. Mais si mes illustrations respectent l'imagerie traditionnelle chinoise, les moyens que j'emploie pour dessiner sont résolument modernes. Je n'ai pas envie d'être prisonnier de techniques archaïques qui vont, par la force des choses, limiter mon champ d'investigation graphique.

Est-il possible de faire du Zhu Chengliang à l'ordinateur ?
Je ne suis pas opposé à ce genre de technique, même si je n'ai jamais rien expérimenté de la sorte sur un ordinateur. Mais je n'exclus pas, dans un avenir plus ou moins proche, d'y recourir pour gagner du temps dans des projets préparatoires. Je pense que, pour ce genre de choses, l'ordinateur peut m'aider. Par contre, pour l'exécution finale, je n'imagine rien d'autre que l'emploi de pinceaux, de peinture et de papier pour réaliser les dessins ! Pour l'instant, je ne suis pas encore arrivé à me passer du contact direct avec la planche à dessin. J'ai besoin de tenir un pinceau et de sentir le trait sur la feuille. En revanche, j'ai assisté à des démonstrations réalisées par des dessinateurs venus de l'étranger. J'ai été très impressionné par ce que peut réaliser un dessinateur confirmé à l'aide d'une palette graphique. Quand un artiste sait dessiner de manière traditionnelle, l'ordinateur devient une technique comme une autre. Quand l'homme utilise la machine pour aller au-delà de son art, cette technologie ne me dérange pas. Mais quand c'est la machine qui fait le travail à la place de l'homme, ce n'est pas vraiment la même chose.

LA LANTERNE DE TONTON
PAR **YAGE WANG & ZHU CHENGLIANG**
Éditions HONGFEI
Album cartonné, 40 pages couleurs, disponible

© Massenot, Guo & Zhu / HongFei

BRILLE ENCORE, SOLEIL D'OR

PAR **GUO ZHENYUAN, VÉRONIQUE MASSENOT & ZHU CHENGLIANG**
Éditions HONGFEI
Album cartonné, 48 pages couleurs, disponible

Dans *Brille encore, soleil d'or*, vous peignez des animaux aux robes très colorées. Pourquoi ce choix de couleurs psychédéliques ?
L'inspiration vient des quatre couleurs des objets traditionnels laqués. On trouve le rouge, le doré, le noir et le marron pour les couleurs principales. À celles-ci, j'ajoute de petits animaux avec des robes constellées de taches et de traits de couleurs vives qui rappellent la manière dont nous représentons habituellement les animaux dans notre folklore. Ces couleurs et ces représentations animalières traditionnelles sont très chatoyantes, donc parfaites pour être transposées dans des livres illustrés pour les tout-petits.

À la lecture de tous vos albums sortis en France, il apparaît que vous aimez illustrer des histoires qui tournent autour de la famille. Pourquoi ?
La famille est le premier univers que découvrent les enfants. Cette période ne dure pas, mais son souvenir se doit d'être éternel et positif, une fois entrés dans le monde des adultes. Je cherche à représenter les thèmes importants comme la solidarité entre membres de la même famille, la fraternité est aussi omniprésente ainsi que le respect dû aux anciens. Une fois de plus, j'insiste sur l'importance de ce que nous a appris la tradition. Dans chaque illustration, je prends soin de représenter tous les éléments les plus importants à retenir de la manière la plus visuelle possible. La famille n'est pas mon unique domaine de prédilection. Si *Mamie Coton compte les moutons*, *La Lanterne de tonton* et *Réunis* traitent de la famille, *Flamme* et *Brille encore, soleil d'or* racontent des histoires avec des animaux, bien souvent plus sages que les hommes. Les animaux et la famille ne sont pas les seuls thèmes que j'aime illustrer. Il y en a beaucoup d'autres, comme les contes populaires du folklore chinois dans les années 1980 et 1990 et, dernièrement, un conte sur le voyage qui raconte les péripéties d'un vieux pneu. Pour l'instant, tous ces livres sont encore inédits en France.

Quelle est votre méthode de travail ?
Généralement, je m'imprègne du texte avant de commencer à réfléchir à la manière de le détailler en illustrations. Les textes pour les enfants étant courts, je ne peux pas me permettre de dessiner n'importe quoi ! Il faut que le choix soit dans le rythme du texte. *Mamie Coton compte les moutons* relate l'histoire d'une dame âgée qui attend son mari. Quand je l'ai illustrée, je n'étais pas non plus de première jeunesse, et la préoccupation de cette vieille dame est un peu devenue la mienne et est entrée dans le récit. Alors qu'elle attend que son mari revienne d'un déplacement, on peut, par moments, imaginer qu'elle attend autre chose. Mais pas du tout ! C'est un livre qui montre que l'amour entre deux personnes survit très bien au passage du temps.

À votre avis, quels sont les thèmes à éviter dans un album destiné aux enfants ?
Il n'y a pas de tabou particulier. À partir du moment où un texte est bien écrit, on peut très bien aborder le deuil ou la guerre dans un ouvrage jeunesse. Tout réside dans la manière dont l'auteur présente l'histoire. Pour ma part, je n'ai jamais eu l'occasion d'illustrer des thèmes aussi graves. Mais je ne m'exclus pas de le faire si jamais il m'est proposé un texte vraiment bien écrit. Dans mes réalisations, j'essaie de ne pas faire d'erreur dans la représentation des lieux, des objets et des personnes. Mais je suis faillible. Je me souviens d'une présentation de calendrier où je m'étais bien trompé sur un détail. En Chine, le calendrier est lunaire et non julien comme chez vous : les années se chevauchent, et je n'avais pas fait attention que l'année du calendrier n'était pas la bonne. Lors de la présentation, j'ai demandé au public si rien ne le dérangeait et, là, un gamin de sept ans m'a dit que j'avais fait une erreur ! *(Rires.)*

Brille encore, soleil d'or
© Massenot, Guo & Zhu / HongFei

Brille encore, soleil d'or
© Massenot, Guo & Zhu / HongFei

Imaginez-vous vos histoires adaptées en dessin animé ?
La question ne s'est jamais posée. Par contre, certaines histoires que j'ai illustrées ont été adaptées au cinéma. J'ai trouvé le résultat très expérimental... au point que je ne me suis pas du tout retrouvé dans les images que je voyais sur grand écran !

Je ne suis pas encore arrivé à me passer du contact direct avec la planche à dessin. **J'ai besoin de tenir un pinceau et de sentir le trait sur la feuille.**

Envisagez-vous d'illustrer une histoire se déroulant en milieu urbain ?
Pour l'instant, l'univers où je me sens le mieux est celui des petits villages et de la nature sauvage. Même si j'ai l'expérience d'avoir longtemps vécu en milieu urbain, ce genre d'environnement ne m'attire pas du tout. Si je devais dessiner une histoire se déroulant dans ce contexte, ce travail exigerait beaucoup d'efforts de ma part. En fait, je ne suis pas prêt à dessiner sur des sujets qui ne m'intéressent pas vraiment.

Comment occupez-vous votre temps, maintenant ?
Depuis 2008, je suis à la retraite. Ce qui veut dire que je consacre l'intégralité de mon temps libre au dessin, au dessin et au dessin ! Auparavant, mon travail d'éditeur ne me laissait que très peu de temps libre. Maintenant, je n'ai pas à me plaindre. *(Rires.)*

Quelle est la suite de l'aventure ?
Je viens d'illustrer le livre *What I Like Most*, une histoire imaginée par l'autrice irlandaise Mary Murphy. C'est sorti chez Walker Books et encore inédit chez vous. Parmi les projets que j'aimerais beaucoup illustrer figure une histoire qui se passerait au bord de la mer, avec un port, des bateaux... J'aimerais beaucoup que l'on me propose un texte évoquant tous ces éléments !

Merci de nous avoir consacré un peu de temps.

LES ARTS DESSINÉS

BEAUX-ARTS, ANIMATION

156

JÉRÉMY CLAPIN

OFFICIER & GENTLEMAN

YAN PEI-MING

ROMAIN DURIS

ANDRÉ FRANÇOIS

148

A PLAGUE TALE

BOUCQ & LEVALLOIS

Le dessin à bâtons rompus... |

Par **Frédéric Bosser**

VISITE GUIDÉE

OFFICIER ET GENTLEMAN DU XIXE SIÈCLE

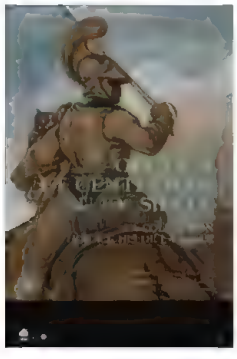
L'AMOUR DU **DESSIN**...

Je vous conseille de garder un peu d'énergie après la visite de l'exposition Léonard de Vinci qui se tient au sous-sol du Louvre, pour grimper d'un étage et aller admirer ***Officier et gentleman du XIXe siècle***, une sélection de la collection d'Horace His de La Salle (1795-1878), ancien officier de cavalerie pour les Bourbon devenu grand amateur de dessin. Cette sélection contient entre autres des œuvres muséales de Poussin, Géricault, Prud'hon, Rembrandt, Le Lorrain... et deux Léonard de Vinci (qui, eux, sont descendus d'un étage). Les deux commissaires de cette exposition, **Laurence Lhinares** et **Louis-Antoine Prat**, ont aimablement accepté de répondre à quelques-unes de nos questions...

LAURENCE **LHINARES**
ET LOUIS ANTOINE **PRAT**
© Photo Frédéric Bosser

Cette exposition montre-t-elle l'ensemble de la collection d'Horace His de La Salle ?
Laurence Lhinares : C'est une sélection de dessins de la Renaissance et de grandes feuilles du XVIIe siècle faites en Italie par des auteurs français et locaux sur des sujets épiques. Par contre, il ne collectionne les artistes de son époque que pour faire plaisir à sa maîtresse.

Comment achète-t-il ses originaux ?
Louis-Antoine Prat : Par des marchands en chambre et des ventes publiques. Sur la centaine de dessins de Poussin qu'il a pensé posséder, la moitié sont aujourd'hui attribués à d'autres artistes.
L. L. : Il ramène d'Italie des dessins et des bas-reliefs. Ce n'est que dès 1841 qu'il achète en salles de ventes.
L.-A. P. : Comme il n'a pas beaucoup d'argent, il préfère acheter par ce biais car c'est moins cher. Ses deux dessins de Léonard de Vinci (une recherche pour la *Madone aux fruits* et une étude pour *La Vierge, l'Enfant Jésus et sainte Anne*), il les acquiert de cette manière.



OFFICIER ET GENTLEMAN DU XIXE SIÈCLE,
LA COLLECTION D'HORACE HIS DE LA SALLE
JUSQU'AU 10 FÉVRIER 2020
MUSÉE DU LOUVRE
Un catalogue en coédition avec les éditions LIÉNART est disponible au prix de 29 €.
Livre broché, 224 pages, 150 illustrations.

Théodore Géricault : *Le Prince vice-roi sauvant un officier fait prisonnier par les cosaques.*
Paris, musee du Louvre
© RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Jean-Gilles Berizz

Théodore Géricault : *Mamelouk retenant un cheval*, département des Arts graphiques, musée du Louvre
© RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Daniel Arnaudet

Il a fait don de sa collection à différents musées français, dont vingt et un tableaux et près de quatre cent cinquante dessins… au Louvre.
L.-A. P. : Pour cette exposition, nous en avons fait une sélection que nous avons complétée par une quarantaine d'emprunts à d'autres musées, dont ceux d'Alençon, Dijon et Lyon.

A-t-on des informations sur ses premiers achats ?
L. L. : Dès 1818, il commence à collectionner des lithographies de Géricault, de Wellington, Prud'hon, Raphaël, Charlet…
L.-A. P. : Puis il va s'intéresser à des artistes comme Poussin, qui ne sont alors pas très recherchés par les collectionneurs.

Comment les conserve-t-il ?
L. L. : Ses préférés au mur et les autres dans des meubles à plan et en portefeuille. Nous le savons car quelqu'un a décrit son appartement.
L.-A. P. : C'est un homme si discret que nous n'avons qu'une seule photo de lui.

On peut considérer que toute sa collection est aux mains des institutions ?
L. L. : Selon mes calculs, moins de deux cents pièces sont à retrouver.
L.-A. P. : Il n'en réapparaît qu'un ou deux par an. La Fondation Custodia a acheté en 2012 un dessin de Samuel van Hoogstraten, un élève de l'atelier de Rembrandt, où le maître est intervenu d'un trait de plume.

Gerbrandt van den Eeckhout : *Un jeune homme fumant*. Paris, musée du Louvre
© Fondation Custodia, Collection Frits Lugt, Paris

Horace His de La Salle fait-il ses choix seul ?
L. L. : Oui, et il conseille les autres. Il se dit même qu'il est, avec Frédéric Reiset, qui fut un temps conservateur au Louvre, un des plus grands connaisseurs de dessins de son temps. Il sera appelé comme expert pour le duc d'Aumale alors en exil à Twickenham. Pour lui, il estimera notamment les Poussin de la collection Reizet… et le dessin de *La Joconde nue* qui se trouve aujourd'hui à Chantilly.

Est-il auteur d'écrits ?
L. L. : Seulement des notes et six lettres autographiées trouvées par Marine de Bayser, autrice de *Horace His de La Salle, collectionneur du XIXe siècle*. Elles se trouvent aux Archives nationales.

Un mot sur la deuxième partie consacrée à sa collection Militaria ?
L. L. : Nous avons profité du fait que le Louvre nous offre deux espaces et qu'Horace His de La Salle se passionne également pour les sujets militaires.
L.-A. P. : En tant qu'ancien officier de cavalerie pour les Bourbon en 1814-1815, où il va par ailleurs rencontrer Géricault, il s'est intéressé aux soldats, aux héros et aux exemples de vertu.

Votre coup de cœur à chacun ?
L.-A. P. : Comme j'ai la chance de posséder deux dessins de Poussin, je choisis le dessin de Géricault ayant servi pour l'affiche.
L. L. : Je choisirais un autre Géricault : *Le Prince vice-roi sauvant un officier fait prisonnier par les cosaques.*

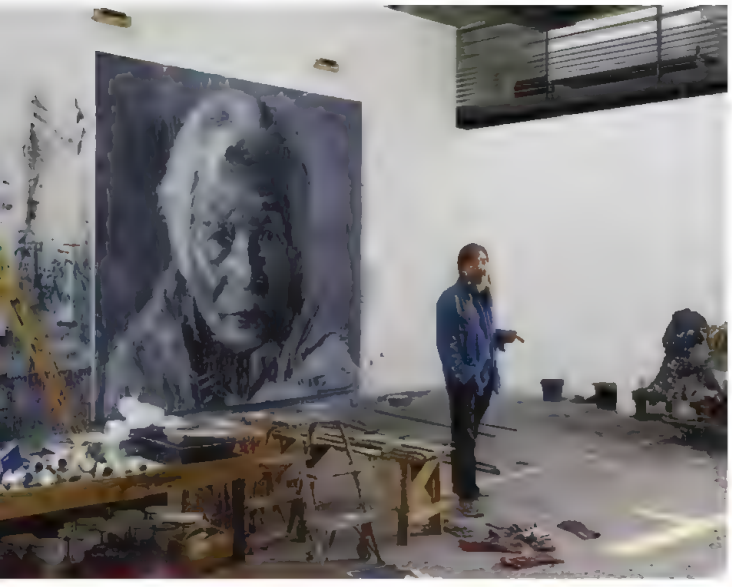
De notre côté, nous vous conseillons *Un mauvais quart d'heure* de Paul Gavarni, *Un jeune homme fumant* de Gerbrand van den Eeckhout et *Remparts d'une ville italienne baignée par une rivière, vus des quais* de Thomas Wyck…
L. L. : Excellents choix, notamment avec ce dessin de Gavarni, un artiste qu'il adorait et qu'il plaçait à l'égal de Raphaël. Ses dessins sont célèbres pour leurs légendes et étaient plus chers que ceux de Raphaël.
L.-A. P. : Il a été célébré par les frères Goncourt, qui ont même écrit un livre sur lui.
L. L. : Gerbrand van den Eeckhout est un élève de Rembrandt.
Ce dessin fait partie d'une série exceptionnelle faite au lavis.
L.-A. P. : Quant à Thomas Wyck, c'est un Hollandais italianisant. Il est l'un des rares artistes ayant fait le voyage en Italie. Il a ensuite été beaucoup copié par des artistes hollandais qui n'ont jamais mis les pieds dans ce pays…

Par **Frédéric Bosser**

YAN PEI-MING

DÉFI D'UN SIÈCLE À L'AUTRE

Après le musée Courbet à Ornans, dans le Doubs (voir *Les Arts dessinés* n° 8), **Yan Pei-Ming** expose dans deux musées importants de la capitale : le musée d'Orsay et le Petit Palais. À chaque fois, le peintre franco-chinois montre des « corps-à-corps » sans merci avec l'œuvre de Gustave Coubert. Reste à savoir qui sortira vainqueur de cette « confrontation » à travers les siècles.



Yan Pei-Ming dans son atelier à Dijon (2019)
© Photo Marie Clérin © Yan Pei-Ming, ADAGP, Paris, 2019

La phase d'observation...

C'est en Chine, son pays natal, que Yan Pei-Ming découvre, au lycée, le travail de Gustave Courbet (1819-1877), un siècle après sa mort. « *Dans un article sur la Commune de Paris, on parlait de ce peintre du XIXe siècle. Il était décrit comme un révolutionnaire, connu pour avoir réclamé le déboulonnage de la colonne Vendôme* », se souvient-il. Yan Pei-Ming va alors forger sa connaissance du peintre et sculpteur français du courant « réaliste ».

Premier round à Ornans

Plusieurs conservateurs de musée l'invitent à fêter le Bicentenaire de la naissance de Gustave Courbet. Les premiers à contacter Yan Pei-Ming sont ceux du musée Courbet à Ornans, la petite ville où il est né. Comme son titre l'indique, l'exposition *Yan Pei-Ming face à Courbet* cherche à confronter les œuvres du maître des lieux avec celles de l'artiste chinois. Association réussie, surtout quand on découvre sur les cimaises du musée deux alligators à côté d'un tableau que Yan Pei-Ming considère comme le chef-d'œuvre de Courbet, *Le Sommeil*.

Second round au musée d'Orsay

Après le peintre et cinéaste américain Julian Schnabel, c'est à Yan Pei-Ming que le musée d'Orsay offre une carte blanche. Là, face au célèbre tableau de Courbet *Un enterrement à Ornans*, l'artiste propose *Un enterrement à Shanghai*, où il dépeint l'enterrement de sa mère avec en toile de fond son pays et sa ville natale (Shanghai). « *Je trouvais que la meilleure manière de rendre hommage à Courbet était de*

Yan Pei-Ming, *Un enterrement à Shanghai*, au musée d'Orsay
© Patrice Schmidt / musée d'Orsay, 2019 © Yan Pei-Ming, ADAGP, Paris, 2019

Yan Pei-Ming, *L'artiste à 58 ans, Gustave Courbet*
Huile sur toile, 400 x 300 cm (2019)
© Photo Clérin - Morin © Yan Pei-Ming, ADAGP, Paris, 2019

peindre à mon tour mon histoire », explique-t-il. Dans la même salle, il peint un portrait de sa mère et un paysage idéal, une sorte de paradis où il aimerait qu'elle puisse reposer

Dernier round au Petit Palais...

Début octobre dernier, la grande majorité des tableaux de Yan Pei-Ming exposés à Ornans ont rejoint Paris, pour y être exposés aux côtés des dix-sept chefs-d'œuvre de Courbet que possède le musée. Mais pourquoi ce titre, *Corps-à-corps*, qui annonce une confrontation plutôt qu'un face-à-face ? Quand nous le lui avons demandé, l'artiste nous a répondu qu'il aimait beaucoup ce peintre, qu'il le respectait, mais « *pas au point de se mettre à genoux devant son œuvre* ».

Une atmosphère et une technique particulières

Les tableaux sombres de Yan Pei-Ming sont souvent sombres. L'artiste nous en donne la raison. « *C'est ma vision du monde actuel. Rien ne laisse penser que l'avenir sera joyeux. Les hommes sont en train de détruire la planète et les animaux doivent se battre pour survivre. Je trouve affreux que les derniers animaux vivants sur le globe ne soient destinés qu'à nourrir les humains...* indique Yan Pei-Ming. *Donc pour moi, c'est en effet un peu l'enfer que je représente dans mes tableaux.* » Et quid de la couleur ? « *Je préfère rester moi-même et continuer à travailler le noir et blanc.* »

Tout à même la toile

Yan Pei-Ming n'exécute jamais de croquis préparatoire avant de commencer une nouvelle peinture. Il peint toujours directement sur la toile. « *Étudiant, je faisais toujours un croquis préparatoire et quand je le passais sur toile, je trouvais le résultat toujours beaucoup moins puissant. Du coup, j'ai arrêté et quand je fais un dessin, cela reste un dessin* », précise-t-il. ■

YAN PEI-MING/ COURBET, CORPS-À-CORPS
Jusqu'au 19 janvier
MUSÉE DU PETIT PALAIS
www.petitpalais-paris.fr

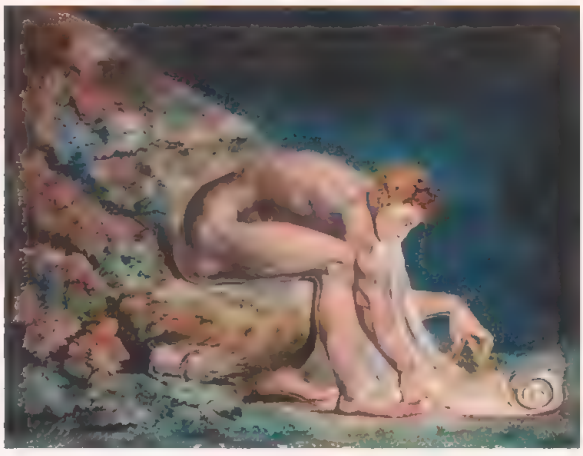
YAN PEI-MING, UN ENTERREMENT À SHANGHAI
Jusqu'au 12 janvier
MUSÉE D'ORSAY
www.musee-orsay.fr

Le dernier des *pop artists*

Pour son passage en France, plus précisément aux Abattoirs de Toulouse, **Peter Saul** aurait pu avoir les honneurs de l'émission d'Antoine de Caunes *Popopop* tant son œuvre picturale est... pop. Aujourd'hui âgé de quatre-vingt-cinq ans, Peter Saul a en effet été l'un des tout premiers artistes contemporains à travailler dans cette verve où il se permet de questionner le modèle consumériste et impérialiste de son pays de naissance, les États-Unis. Un très beau catalogue accompagne cette exposition, indispensable pour ceux qui n'ont pas pu se rendre sur place. ■ **FB**

PETER SAUL : POP, FUNK, BAD PAINTING AND MORE
Jusqu'au 21 janvier 2020
LES ABATTOIRS
– Frac Occitanie Toulouse – 76, allée Charles-de-Fitte – 31000 Toulouse
www.lesabattoirs.org

Un visionnaire



William Blake, *Newton 1795-c* (1805). **1805**
© Tate

Peintre, graveur et poète visionnaire, **William Blake** (1757-1827) créa parmi les œuvres les plus emblématiques de l'histoire de l'art britannique, qui deviendront par la suite une source d'inspiration inestimable pour d'autres artistes. L'exposition à la Tate Britain est passionnante car elle montre les bouleversements, les guerres et les engagements qui habitèrent l'artiste. Vous y trouverez également ses travaux sur Londres, une ville qu'il aimait tout particulièrement dessiner. ■ **FB**

WILLIAM BLAKE 1757-1827
Jusqu'au 2 février 2020
TATE BRITAIN (LONDRES)
www.tate.org.uk

François Boucq : illustration pour la couverture du *Petit Léonard décodé*

© François Boucq / Éditions I

L'idée d'un entretien croisé entre **François Boucq** et **Stéphane Levallois** me taraudait depuis belle lurette, rien qu'à l'idée de les entendre parler ensemble de la force d'expression du dessin... Un sujet sur lequel ils réfléchissent tous deux depuis longtemps. Imaginer les faire se rencontrer pour la première fois me plaisait aussi beaucoup car je les savais admiratifs du travail de l'autre. Restait à trouver le moment idéal ! La sortie de leurs livres très différents autour et sur Léonard de Vinci, au moment de la rétrospective du musée du Louvre consacrée au maître italien, était l'occasion rêvée. Ne restait plus, aussi, qu'à attendre le passage du nordiste, François Boucq, dans la capitale pour y retrouver le Parisien, Stéphane Levallois...

À peine installés à une terrasse, en face de la gare du Nord, et sans même avoir eu le temps de poser une première question, les échanges débutaient avec spontanéité et chaleur. Les deux dessinateurs de BD ont évoqué Vinci, la géométrie et la composition... Je vous retranscris ici cette conversation à bâtons rompus, comme si vous étiez attablés avec nous. **Frédéric Bosser**

FRANÇOIS **BOUCQ** ET STÉPHANE **LEVALLOIS**

© Photo Frédéric Bosser

FRANÇOIS BOUCQ STÉPHANE LEVALLOIS

LE **DESSIN** À BÂTONS ROMPUS...

Stéphane Levallois : Lors d'une exposition à la galerie Stardom, à Paris, l'éditeur Jean Annestay m'a proposé de travailler sur *Le Philographe*, un support qui n'a jamais vu le jour où vous étiez au casting.

François Boucq : Faisant partie du comité de rédaction, j'ai souvenir de tes planches.

S. L. : Jean s'est montré très pervers en me disant que pour raconter cette histoire sur la honte, il avait pensé à moi et à... Tanino Liberatore *(auteur italien de bande dessinée)*. De quoi me mettre la pression !

Quelques années auront passé avant que vous ne vous rencontriez alors ?

S. L. : Tout à fait ! Pour la petite histoire, quand j'ai annoncé à Jean Annestay que je travaillais sur une BD autour de Léonard de Vinci, il m'a avoué en faire de même, mais avec... François Boucq. Ce qui m'a quelque peu refroidi... car je connais et admire son génie depuis des années. Malgré tout, j'ai persévéré et décidé de contourner l'obstacle en essayant de me mettre le plus possible en retrait et raconter l'histoire la plus farfelue possible en BD, tout en recopiant les dessins de Léonard à la hachure près.

F. B. : Mon livre aborde, il est vrai, de façon plus humoristique et plus décalée l'univers et le travail de Léonard de Vinci. Cela dit, une partie de mon exposition – organisée au musée de la Franc-maçonnerie, jusqu'en octobre dernier, à Paris – décryptait les constructions géométriques qui président aux travaux de Vinci. Cette ouverture d'esprit se conjugue dans ses œuvres respectives. Luca Pacioli, un frère franciscain complètement versé dans la géométrie, aurait appris à Léonard ou l'aurait tout du moins perfectionné dans sa conception de la géométrie. Vinci a d'ailleurs illustré un des livres de Pacioli intitulé *La Divine proportion*. *La Cène* est une application de ses connaissances géométriques.

Votre passion pour la composition vient de cette géométrie ?

F. B. : C'est la chose la plus importante dans un dessin. La composition est y fondamentale, et encore plus en bande dessinée. J'ai beaucoup analysé les tableaux de Vinci, tout comme les façades de cathédrales pour comprendre comment opère cette géométrie. La géométrie est un langage de

Stéphane Levallois : crayonnés de recherche pour la couverture de *Léonard 2 Vinci*

© Stéphane Levallois / Louvre-Futuropolis

François Boucq :
extrait du *Petit Léonard décodé*
© François Boucq / Éditions I

formes usuelles fondamentales ; des pentagones, des triangles et des hexagones vont participer à la formation de formes visuelles. Cela amène un propos… *La Cène* de Léonard de Vinci peut être vue comme l'expression de ce langage. Elle est *a priori* une anecdote, celle où le Christ est à table avec ses disciples. Mais si vous essayer de comprendre la géométrie de cette scène, vous vous apercevrez que la composition est une architecture de forme géométrique qui compose une sorte de poème visuel analogue à la composition géométrique des façades de cathédrales. Il en est de même pour *La Joconde*.

S. L. : J'ai vu votre démonstration à ce sujet sur YouTube. *La Vierge aux rochers* est également un enchevêtrement de triangles et d'ellipses. Il y a une circulation extrêmement complexe et construite qui amène l'œil à converger vers saint Jean-Baptiste. Même si je suis dubitatif sur cette approche, avant de me lancer dans *Léonard 2 Vinci*, j'ai essayé de comprendre qui était Léonard de Vinci. J'ai beaucoup lu Arras, Zöllner, Hopkins, j'ai beaucoup échangé avec les deux conservateurs du Louvre en charge de Léonard de Vinci, Louis Franck *(responsable des dessins de Léonard au cabinet des dessins)* et Vincent Delieuvin *(responsable du Quattrocento et des toiles de Léonard)*. Arras voit dans *La Cène* des propagations d'ondes à l'intérieur des mains qui feraient que notre œil part du Christ et suit les disciples jusqu'au bord du tableau, avant de revenir. Ce que je retiens de l'étude des œuvres de Vinci, c'est qu'il était profondément intéressé par l'observation de la nature. Cela constitue d'ailleurs une des bases de la méthode scientifique. Après, là où je rejoins François, c'est qu'il y a chez Vinci une fascination pour l'analogie et la correspondance. Léonard voit dans la nature des correspondances partout. C'est pourquoi il est fasciné, obsédé dirais-je, par les boucles et la spirale. Il va d'ailleurs essayer de théoriser les mouvements de l'eau, ce qui semble être possible d'après les dernières recherches scientifiques menées sur la mécanique des fluides.

Vinci est tellement lié au dessin que ce n'est plus sa seconde nature, mais **tout simplement sa nature.**

FRANÇOIS BOUCQ

La spirale que vous évoquez, nous la retrouvons dans *La Joconde*…

S. L. : Et dans le *Saint Jean-Baptiste* aussi, avec son bras qui amène à une forme de spirale. Toute l'œuvre de Léonard réside dans le fait de rendre la vie et le mouvement.

F. B. : Ce qui me gêne aujourd'hui, ce sont ces gens qui étudient ou parlent de dessin sans en avoir fait la pratique. Du coup, quand ils évoquent le dessin, c'est certes avec une certaine poésie, mais en oubliant les fondamentaux qui animent un dessinateur. Or ce qui anime un dessinateur, c'est la justesse de son trait, fruit d'observations. En tant que dessinateur, suis-je capable de retranscrire ce que je vois ? Un beau dessin est pour moi un dessin juste. Il doit être la retranscription exacte de ce que je vois. Ce qui n'empêche pas la fébrilité d'un trait, comme c'est le cas chez Nicolas de Crécy, Ronald Searle ou Egon Schiele.

Existe-t-il des carnets de dessin ou des esquisses préparatoires de Vinci qui valideraient cette approche très géométrique, ou n'est-ce pas seulement une vue de notre esprit pour expliquer ce que nous ressentons en voyant ses tableaux ? Peut-être que lui faisait tout cela de manière très instinctive et naturelle…

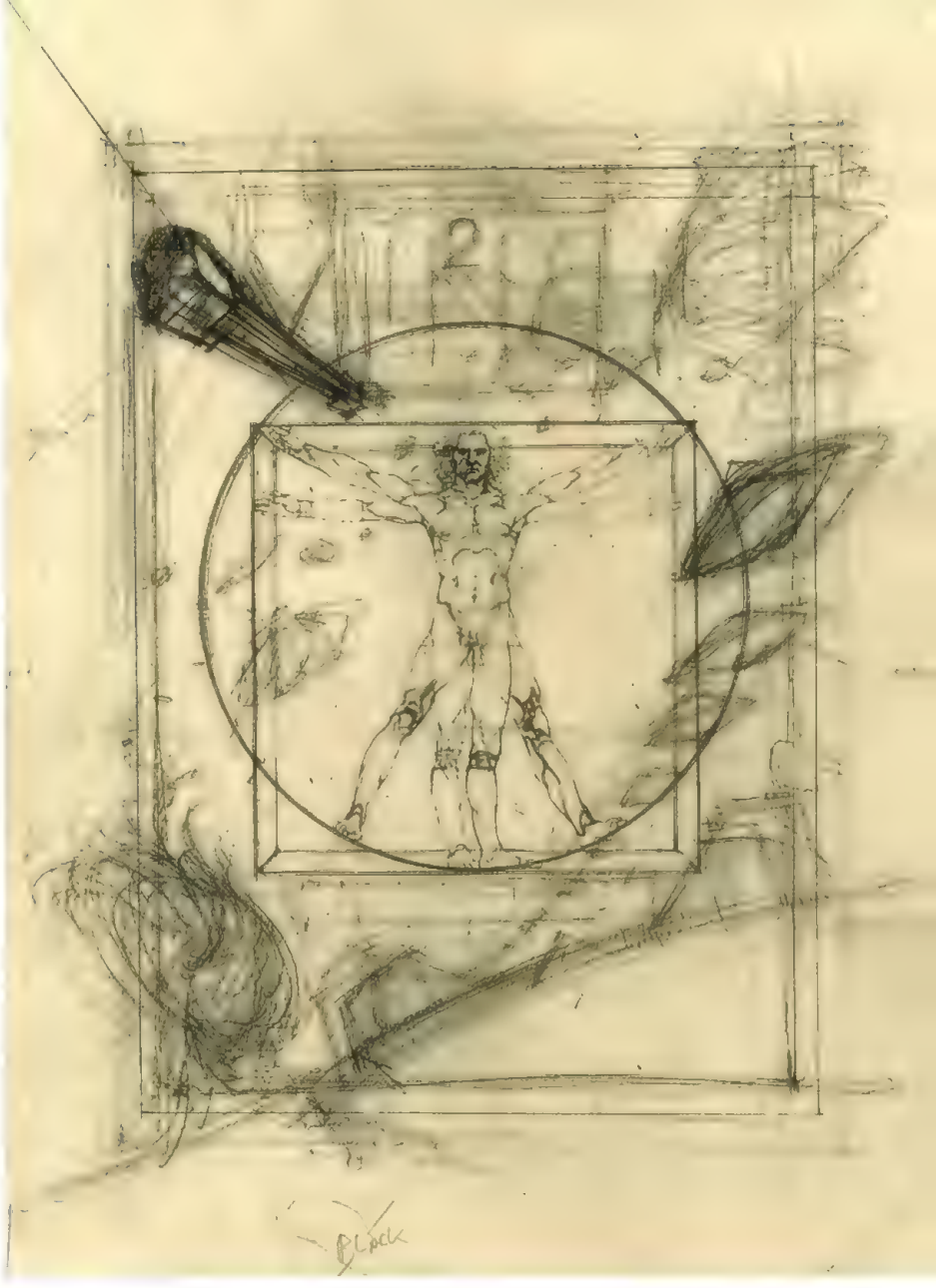
F. B. : Sur une feuille où il esquisse *La Cène* se trouve un cercle avec la moitié d'un triangle. Mais ce triangle est particulier, parce qu'il est dit « doré », c'est-à-dire qu'il s'inscrit dans un pentagone. Vinci prend la moitié de l'hypoténuse qu'il rabat… Si vous prenez par exemple le Christ sur *La Cène*, vous allez trouver des points de convergence entre la tête du Christ et ses bras qui correspondent exactement à ce triangle qu'on appelle triangle d'or. Vinci réalise cela en pensant à sa composition. Quand Luca Pacioli vient voir ce tableau, il le trouve superbe car il sait que sa composition repose sur leurs recherches. Sur ce même tableau, observez ces petits pains qui sont alignés sur la table. Eux aussi s'intègrent dans la proportion dorée les uns par rapport aux autres. Idem pour les apôtres…

Léonard de Vinci a été le premier à amener un dessin réaliste et classique exprimant quelque chose de très proche de la vie. *(…)* Il y a dans l'art **un avant et un après de Vinci.**

STÉPHANE LEVALLOIS

C'est quoi, le nombre d'or ?

F. B. : Dans ce type de conception géométrique, on devrait plutôt parler de proportions dorées, plutôt que d'attribuer à cette réalité, un nombre fini. Je vais vous raconter une anecdote. Il y a longtemps, un sourcier est venu regarder ma maison. Il m'a appris cette proportion spécifique que le moine franciscain du XVe siècle, Luca Pacioli, appelait la « proportion divine », aussi connue comme le « nombre d'or ». Je me suis rendu compte que, dans la composition d'un dessin, nous sommes très souvent à la recherche de cette proportion. Je l'avais même longtemps cherché sans le savoir. Le sourcier m'a fait rencontrer son maître, un vieux



Stéphane Levallois : esquisse pour un projet de couverture (abandonné) de *Léonard 2 Vinci*
© Stéphane Levallois / Louvre-Futuropolis

chanoine qui vivait dans une petite pièce remplie de diagrammes et de compositions géométriques. Pendant une après-midi entière, il m'a bombardé d'infos sur l'orientation d'une cathédrale par rapport à une pyramide, ce qui a fait mon initiation à la géométrie symbolique. Vous la retrouvez sur la façade d'une cathédrale : les six jours de la création plus le septième vont être exprimés par les figures fondamentales de la géométrie.

S. L. : Regardez aussi *L'Homme de Vitruve* de Léonard de Vinci, qui reprend une étude de l'important traité d'architecture antique *De architectura (rédigé en -15 avant J.-C. par l'architecte ingénieur romain Vitruve [v. -90-v. -15])*. En l'affinant de manière à inscrire l'homme dans un carré et un cercle parfait, Vinci définit par la même l'homme parfait en matière de proportions. Je pense même que Vinci se représente dans ce dessin. C'est comme un autoportrait…

F. B. : La question étant de trouver la formule qui va permettre de passer de la superficie du carré à celle du cercle. La proportion du corps permet de résoudre la quadrature du cercle, un problème philosophique très important à l'époque. Et si vous regardez bien, Vinci y introduit l'étoile à cinq branches. Elle est induite mais pas montrée. Il y a donc ce que tu vois et ce que tu perçois sans le voir.

S. L. : J'écoute beaucoup l'astrophysicien Aurélien Barrau, qui pose la question de savoir si le monde est vraiment écrit en langage mathématique…

F. B. : Moi, je me pose la question du langage géométrique, car les mathématiques arrivent seulement quand est intégré le zéro via Fibonacci au XIIIe siècle. Là seulement, il devient possible de faire des calculs complexes. Or, les cathédrales sont conçues avant l'invention du zéro, qui était pour l'Église le néant qui s'apparentait à Satan. Il est donc impossible de faire entrer le démon dans une cathédrale. Je pense donc que toutes les révolutions architecturales étaient conçues essentiellement à partir de la géométrie.

Venons-en au dessin de Vinci…

F. B. : Je pense qu'à son époque, on comptait plein de scientifiques de son acabit, mais qu'il était bien meilleur dessinateur et observateur qu'eux. Du coup, Léonard de Vinci voit avant eux les points faibles, les solutionne et se révèle plus pertinent sur ses inventions.

S. L. : Ses dessins sont aussi plus séduisants. En dessinant la machine avec toutes ses pièces à assembler, Vinci invente quelque part la notice « Ikea ». Il ferait la même chose avec l'anatomie humaine. Il disséque des corps à différents niveaux et sous plusieurs angles. Puis il pense la nature non pas de manière statique, mais évolutive. La force de *La Joconde*, c'est cette femme qui se tourne vers nous alors que son corps est de trois quarts et ses jambes perpendiculaires par rapport au spectateur. C'est comme si elle était prise dans un moment succinct, comme si c'était une photo. Il invente l'instantané. Pour moi, il avait une mémoire photographique exceptionnelle qui lui permettait de décomposer le mouvement.

F. B. : Léonard de Vinci est élégant, habile, subtil… C'est un virtuose !

François, vous vous êtes essayé à le dessiner à la virgule près, comme Stéphane ?

F. B. : Non ! En revanche je me suis intéressé à sa manière de dessiner. Ses hachures faites de gauche à droite ne sont jamais rectilignes comme celles de Dürer, mais légèrement incurvées. Elles donnent

Stéphane Levallois : planche d'étude pour une case de *Léonard 2 Vinci*
© Stéphane Levallois / Louvre-Futuropolis

une impression de volume sans être ostentatoires. En fait, le dessin est naturel chez lui... Il n'y a rien d'emprunté.

S. L. : Quand Verrocchio fait travailler le jeune Léonard (il a alors 14 ans) sur *Le Baptême du Christ* en lui donnant le petit ange qui se trouve dans le coin du tableau, ce dernier réalise un dessin que toute l'Italie veut voir. Beaucoup de riches personnes vont alors se battre pour obtenir un dessin ou leur portrait par Léonard de Vinci car ils savent que cela les fera entrer dans l'éternité. Ça tombe bien, car Léonard est obsédé par le fait d'entrer dans l'histoire et il fera tout pour y arriver. Pour moi, il y parviendra car il y a cette grâce, cette transcendance dans ses dessins.

LÉONARD 2 VINCI
PAR **STÉPHANE LEVALLOIS**
Éditions LE LOUVRE-FUTUROPOLIS
Album cartonné, 96 pages couleurs,
disponible

LE PETIT LÉONARD DÉCODÉ
PAR **FRANÇOIS BOUCQ**
Éditions I
Livre broché avec larges rabats,
88 pages couleurs,
disponible

F. B. : Cette même notion peut se retrouver par exemple dans les soieries d'Ingres, les portraits des frères Clouet, les peintures de Vermeer, les portraits de Rembrandt, etc. Tous ces artistes ont atteint une dimension extraordinaire dans leur manière d'aborder l'art.

S. L. : Il n'y a jamais d'autorité dans le dessin de Vinci. Delacroix disait de lui qu'il ne s'était jamais laissé enfermer dans une représentation purement réaliste. Il a stylisé la réalité, voire l'a dépassée...

F. B. : Vinci est tellement lié au dessin que ce n'est plus sa seconde nature, mais tout simplement sa nature.

S. L. : Je pense qu'il a été le premier à amener un dessin réaliste et classique exprimant quelque chose de très proche de la vie. Même si Botticelli ou Giotto ont produit de très belles choses, il y a dans l'art un avant et un après de Vinci.

F. B. : En cherchant à dessiner l'intérieur d'un corps, il a poussé son dessin dans une précision diabolique.

S. L. : Et sur de très petits formats... Comment faisait-il ?

Cette minutie rejoint celle d'un Jean Giraud qui disait vouloir faire ressentir les muscles sous un pantalon...

S. L. : Pour bien dessiner un bras, il faut savoir ce qu'il y a sous la peau. Vinci dit ne pas vouloir représenter des soldats avec des muscles bandés, quelle que soit la position du bras ou des jambes : il considère qu'ils peuvent aussi être détendus... Cela rejoint son obsession de l'observation que j'évoquais tout à l'heure, apparue dès 1500.

Pour conclure, comment résumer l'œuvre de Léonard de Vinci ?

S. L. : Vinci voulait faire une peinture qui embrase l'homme d'amour et susceptible, quelque part, de créer de nouveaux êtres.

F. B. : Des artistes comme lui ont un pouvoir d'attraction qui touche à l'universel. Je suis persuadé qu'un homme de Néandertal aurait la même émotion que nous devant un tableau de Vermeer ou de de Vinci. Ce qui fait que je n'ai nullement envie de les comparer...

POUR COMPTER LES **RONDS ET LES HEXAGONES**...

Si nous avons choisi d'évoquer l'exposition ***Léonard de Vinci*** qui se tient au **Louvre** en ce moment, via la rencontre entre ces deux immenses dessinateurs que sont François Boucq et Stéphane Levallois, loin de nous l'idée de ne pas y revenir dans le détail. Pour ceux qui l'ignorent, celle-ci répond aux cinq cents ans de la mort du génie et c'est, fait exceptionnel, la première grande rétrospective consacrée à l'ensemble de sa carrière de peintre.

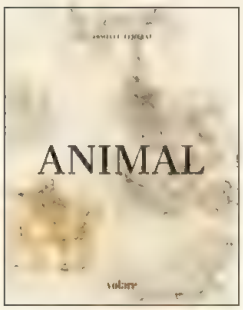
Léonard de Vinci, *Sainte Anne, la Vierge, l'Enfant Jésus et saint Jean Baptiste*
© The National Gallery, London

Autour de sa propre collection de cinq tableaux, la plus importante au monde – *La Joconde* restera toutefois exposée dans la salle des États –, et de ses vingt-deux dessins, le musée du Louvre rassemblera près de cent quarante œuvres, soit plus de cent soixante peintures, dessins, manuscrits, sculptures, objets d'art issus des plus prestigieuses institutions européennes et américaines : la Royal Collection, le British Museum, la National Gallery de Londres, la Pinacothèque vaticane, la Bibliothèque Ambrosienne de Milan, la galerie nationale de Parme, le musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg, les Gallerie dell'Accademia de Venise, le Metropolitan Museum de New York, l'Institut de France... Sur les vingt tableaux attribués par les spécialistes, onze sont visibles à côté d'une sélection de ses plus beaux dessins et de ses principaux manuscrits scientifiques.

Dans cette même exposition sont présentées, parti pris intéressant, les réflectographies infrarouges de plusieurs de ses peintures, à la même échelle que l'œuvre originale. Cet examen scientifique permet de révéler le dessin sous-jacent à base de carbone, c'est-à-dire le tracé de la composition posé par l'artiste sur la préparation de son support, qui sera ensuite recouvert par les couches de peinture. Ce procédé permet de voir les multiples changements d'idées de Léonard au cours de l'exécution picturale. Seul hic, ces réflectographies se trouvent rarement à côté (et sont parfois très éloignées) des œuvres concernées, ce qui fait que la comparaison, à moins d'avoir la mémoire photographique de Vinci, est difficile.

Concernant les dessins exposés à cette occasion, ils n'ont malheureusement pas le niveau de ceux montrés jusqu'en octobre dernier à Londres à la Queen's Gallery, située derrière Buckingham Palace. Pour info, deux cents des cinq cent cinquante œuvres que contient la collection de la reine étaient exhibées, parmi lesquelles deux « dessins disparus ». ■

LÉONARD DE VINCI
Jusqu'au 24 février 2020
MUSÉE DU LOUVRE
Hall Napoléon - 75001 Paris
Réservation obligatoire d'un créneau de visite sur ticketlouvre.fr.
www.louvre.fr #ExpoLéonard



Coup de cœur :
Une nouvelle structure se lance dans l'aventure éditoriale en publiant un ouvrage se focalisant sur l'omniprésence animale dans les recherches de Léonard de Vinci, un sujet qui n'avait jamais été abordé ainsi dans un livre d'art. ■ **FB**

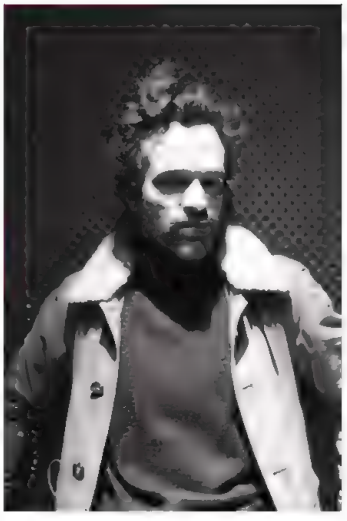
LÉONARD DE VINCI, ANIMAL
Par Armelle Fémelat, éditions Volare
136 pages couleurs dont 80 illustrations, 30 €, disponible

Par **Frédéric Bosser**

ON A AIMÉ...

ROMAIN DURIS

TEL **UN SCULPTEUR**...



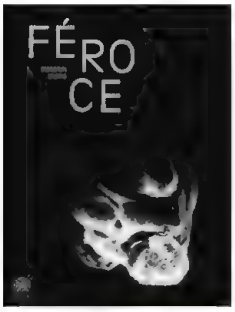
ROMAIN **DURIS**
© Photo Frédéric Bosser

Deux ans après avoir montré ses dessins pour la première fois, via le livre *Pulp*, et une exposition à la galerie Cinéma, **Romain Duris** nous revient avec ses dessins récents pour un nouveau livre : *Féroce*, chez Noeve cette fois-ci, et une exposition dans le même lieu. Entre-temps, son trait s'est affiné, les sujets se sont focalisés sur le corps humain et l'artiste a pris de l'assurance. Explication sur une métamorphose.

Romain, avant d'évoquer votre actualité, un mot sur l'accueil de *Pulp* (voir *Les Arts dessinés* n° 1), votre précédent livre où nous découvrions votre travail de dessinateur ?
J'ai été agréablement surpris par l'intérêt qu'a suscité ce livre. Les retours positifs de personnes et de médias très différents m'ont fait prendre conscience qu'ils ne l'accueillaient pas comme le travail d'un acteur qui s'était mis au dessin, mais comme quelque chose qui les avait intimement touchés. Cela correspondait au risque que j'avais pris en acceptant de le publier. À ma connaissance, le livre est épuisé et l'exposition à la galerie Cinéma a très bien marché. Idem pour les expositions à Singapour et à Londres.

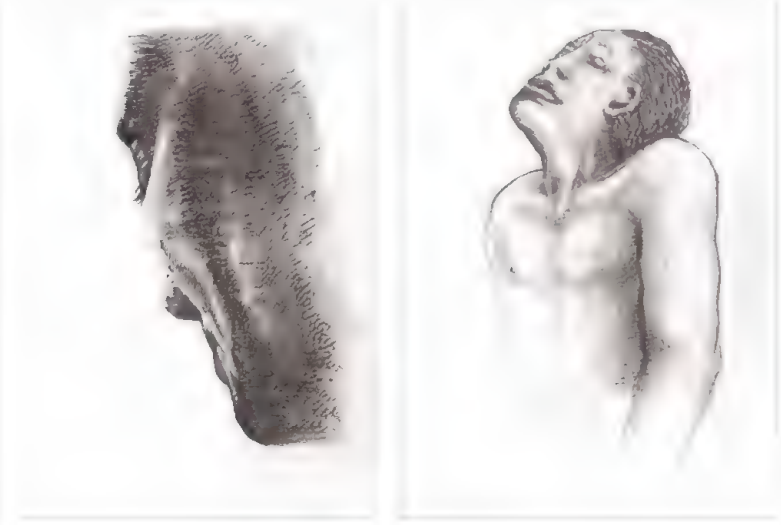
Cela vous a encouragé pour la suite ?
Je dirais plutôt détendu. J'ai beaucoup appris avec ce premier livre, notamment sur le *process* à suivre pour un second livre. J'ai aussi pris confiance dans l'idée de continuer à montrer ce travail personnel, et c'est pour cela que j'ai vite voulu ce deuxième rendez-vous. La prochaine fois, ce sera, je pense, des travaux en couleurs si possible, à l'huile.

Dans *Féroce*, vous proposez des dessins en noir et blanc...
Ils ont été dessinés ces deux dernières années. Ce matériel accumulé, j'ai cherché à l'organiser pour imaginer un début et une fin.



FÉROCE
DESSINS ET TEXTES
DE **ROMAIN DURIS**
Éditions NOEVE
Livre cartonné, 176 pages,
150 dessins, 45 €, disponible
Édition collector à 100 exemplaires signée
et numérotée avec un imprimé : 175 €

EXPOSITION À LA GALERIE CINÉMA
Jusqu'au 11 janvier
26, rue Saint-Claude, 75003 Paris
Tél. . 01 45 35 14 04. www.galerie-cinema.com



Féroce, deux pages extraites du livre
© Romain Duris / Noeve

Une des œuvres de Romain Duris exposée à la galerie Cinéma
© Romain Duris

Est-ce un avantage ou un inconvénient d'être connu pour un autre métier ?
C'est évidemment un avantage, mais j'apprends à m'en libérer. Ce n'est plus un complexe en tout cas. Avant, je me posais la question de ma légitimité et avais tendance à penser que les gens seraient tolérants parce que j'étais Romain Duris. Ce second livre, je le trouve vraiment solide dans sa réalisation et j'en suis très fier.

Pourquoi ce passage des éditions Textuel à Noeve ?
Parce qu'ils étaient capables de réagir dans les délais que j'imposais. J'étais pressé ! Ce livre s'est fait très vite car il s'est décidé en juillet pour paraître en novembre 2019. Pour y arriver, je me suis associé à la même directrice artistique, Agnès Dahan. Elle m'a aidé à choisir parmi les deux cent cinquante dessins, pour n'en garder que cent quatre-vingts *(trente-six seulement sont exposés à la galerie Cinéma).*

Ces travaux sont tous au même format ?
Ils sont extraits de carnets de croquis. Dans ces carnets, je reviens sur mes dessins tant qu'ils ne me conviennent pas. Il m'est impossible par exemple d'y laisser un dessin que je n'aime pas, et encore moins de déchirer une des pages. À chaque fois, je cherche la légèreté et le trait juste, même si je peux revenir dessus.

Votre dessin très dur est proche d'auteurs comme Topor, Ponti (à ses débuts), Gourmelin… des auteurs qui ont connu la guerre. Explication ?
Aucune, si ce n'est que ma mère y ressent aussi beaucoup de souffrance. Peut-être que dans quinze jours, j'aurai une réponse parfaite à votre question, mais pour l'instant, non !

Vous resserrez beaucoup le cadre pour être au plus près de vos modèles…
Je n'ai jamais pris de modèles ! Ce qui fait que, parfois, je rame. Souvent, je m'aide de photos ou de films que je mets sur pause quand une image me plaît. Pour en revenir à votre question, j'aime bien faire des choix et cela passe ici par des zooms. J'aime aussi beaucoup ce travail sur les corps, la peau, les visages, les mains, les os… En fait, je n'ai jamais aimé les choses trop lisses… Cela vient sûrement de ma passion pour Rodin.

Un mot sur le titre ?
Je voulais d'un mot qui ne soit pas anglais. J'ai d'abord pensé à *Espèce*, puis j'ai entendu *Féroce* dans la bouche de quelqu'un et ce mot m'a convenu. Il correspond bien au contenu. J'aime bien le côté animal, voire bestial de ce titre, tout comme j'aime bien aussi le son quand on le prononce…

Sur YouTube, nous vous voyons travailler par terre…
Je n'ai jamais travaillé sur une table, ni sur un chevalet, d'ailleurs. Et même si je me défonce à chaque fois les genoux, j'adore travailler par terre. C'est naturel chez moi…

Vous dites vouloir vous essayer à l'huile, ce qui nécessite plus de temps…
Je vais essayer de m'organiser dans ce sens. Je me sens aujourd'hui capable de faire une pause cinéma après le dernier tournage qui se boucle en mai 2020. J'ai aussi très envie de faire une bande dessinée.

Eh bien, je sens que l'on va être amenés à se revoir !

Le spectacle sous toutes ses formes a été pour **André François** une source vive d'inspiration, qui a généreusement inondé ses créations graphiques. On connaît bien son amour du cinéma et son addiction au monde circassien, mais on sait un peu moins que ce peintre, dessinateur, sculpteur et illustrateur, souvent inspiré par la Commedia dell'arte, a aussi beaucoup aimé travailler pour le théâtre et l'opéra. Pourtant, la qualité de sa contribution aux arts de la scène est inégalable. À cet artiste si féru de mythologie, les Muses des théâtres antiques – Polymnie (pantomime), Thalie (comédie), Melpomène (tragédie) et Terpsichore (danse) – ont été généreusement propices.

Par **Janine Kotwica**

André François dans sa maison de Grisy-les-Plâtres (juin 2003)
© Photo JK

ANDRÉ FRANÇOIS

TOUS **EN SCÈNE !**

Punch (1963)
© André François / DR

Grâce à sa très *British* épouse, André François découvre, dès le début des années 1950, la presse anglo-saxonne. Il dessine pour l'antique *Observer* et collabore à *Lilliput*. Là, il fait la connaissance de John Symonds – qu'il trouve « lunaire » et dont il illustrera les livres – et de Ronald Searle, qui sera son ami jusqu'à sa mort. Il y fréquente aussi des photographes comme Brassaï, Ylla, aventurière et animalière, et Robert Doisneau qui, cela va de soi, lui tirera le portrait. C'est par le vénérable *Punch*, créé en 1841, qu'André François se lie à Quentin Blake.

Pour ces revues d'importance historique, André François, séduit par ce qu'il appelle leur « excentricité », ne se contente plus de fournir des petits dessins amusants. Il crée quelques couvertures inoubliables qui contribuent à asseoir sa réputation.

Le magazine satirique et humoristique *Punch*, qui parut de 1841 à 2002, déclinait presque systématiquement à sa une l'image de sa mascotte au nez en bec de corbin, Punchinello, frère britannique de notre Polichinelle et du Pulcinella italien.

Vogue (1950)
© André François / DR

André François s'y révéla virtuose, intégrant adroitement Punch dans les positions les plus inattendues comme sur le nœud de cravate d'un homme d'affaires aux extraordinaires lunettes (19 juin 1966). Avec lui, la tête de Punch émerge d'un soupirail des bords de scène (8 août 1962) ; il est changé en caméléon (17 avril 1957), en poc-vert (25 mars 1959), caché dans un groupe de sévères bourgmestres flamands (28 août 1957), déguisé en chef indien, en chevalier médiéval à l'armure emplumée (12 mars 1958), assommé par la chute d'une lettre de son nom au coin d'une rue (13 mars 1963) et son bonnet rayé à pompon se mêle à la foule de messieurs très anglais avec leurs sombres chapeaux melon (14 novembre 1962). Son nez busqué sert poétiquement de baisodrome à deux printanières coccinelles (19 avril 1960), et son masque cache le visage de l'épouse dans une célèbre et cruelle scène matinale de vie conjugale (3 février 1960). Une source d'inspiration inépuisable...

De Polichinelle...

La lune aura désormais, dans ses dessins, le profil de Punch (10 mars 1948), et on la retrouvera aussi à la une du *Graphis* n° 44, ce qui ne manquera pas d'influencer des artistes aussi différents qu'Elzbieta ou Étienne Delessert. Hérité des scènes comiques de la Commedia dell'arte, l'astre lunaire ainsi grimé et un soleil rondouillard seront les deux adversaires d'une joute picrocholine insolite, inspirée par une gravure de Dürer qu'André François admirait (*You are Ri-di-cu-lous*, Pantheon Books, New York et Toronto).

L'école des loisirs, dont André François venait tout juste de créer l'affiche et le célèbre logo du papillon-lecteur, l'éditera deux fois, en 1971 (*Qui est le plus marrant ?*) et, quelque peu modifié, en 2011 (*Ri-di-cu-le*). Il paraîtra aussi en Allemagne (*Wir sind zum Lachen*, Fabbri & Preger, Munich, 1973) et en Italie (*Chi è il più buffo ?*, Babalibri 1970 et 2011).

Le magazine hebdomadaire *Paris Match* édite, en 1961, un étonnant plaidoyer *pro domo*, *Le Président Directeur général*, un fastueux leporello publicitaire relié sous toile, graphiquement jubilatoire, qui fut un choc pour les jeunes illustrateurs de ce temps : Daniel Maja se souvient de sa découverte émerveillée alors qu'il était élève de l'école Estienne. Parmi les personnages truculents mis en scène sur cette rareté bibliophilique, on retrouve notre Polichinelle. Le galeriste Michel Lagarde a le projet de rééditer ce petit chef-d'œuvre.

... à Arlequin

Qu'un peintre soit séduit par le multicolore Arlequin n'est guère surprenant. Sous la direction artistique de Michel de Brunhoff, frère du papa de *Babar* – « d'une gentillesse et d'une politesse à vous donner des ailes », disait-il –, il l'a représenté, en février 1950, sur une couverture du luxueux magazine *Vogue*, où son costume est un élégant patchwork de tissus raffinés. L'intérieur de la revue publie un article intitulé, avec espièglerie, *Les Trames nommées Désir*, sur les étoffes de la haute couture. Le jeu de mots est-il d'André ? Il est bien dans sa manière !

Illustration extraite de ***You are Ri-di-cu-lous***
(Toronto & New York, Pantheon Books, 1970)
© André François / Pantheon Books

I can paint my nose blue

On retrouvera Arlecchino, facétieux à souhait, sur une joyeuse pochette de disque en 1958 (*25 ans de succès*, Synergie).

Sur la superbe couverture de la première monographie consacrée à André François, *The Biting Eye*, Arlequin trône encore, masqué, buvant goulûment une fiole de couleurs qui vient teindre les losanges de son casaquin (Perpetua Books, 1960). Le dessinateur anglais Ronald Searle avait préfacé cet ouvrage et conservait le magnifique original de cette couverture. Après son décès, Pierre et Judy Farkas, fils et bru d'André François, ont pu l'acquérir dans une galerie londonienne.

Dans le monde du théâtre

La contribution la plus célèbre d'André François au monde du théâtre est son illustration du texte d'*Ubu roi*, le chef-d'œuvre iconoclaste d'Alfred Jarry (Le Club du Meilleur livre, 1957) : vingt dessins à la plume, savoureusement grotesques, et une affiche provocatrice. Son inventivité graphique, qui concurrence les audaces verbales de Jarry, n'est pas près d'être égalée. Les portraits en pied du couple royal, ridicule et inquiétant, constituent des merveilles du genre. L'éditeur Robert Delpire avait fait fabriquer le gabarit de leur silhouette grandeur nature : le père et la mère Ubu, en loufoque majesté, accueillaient, à Beaubourg, les visiteurs de son exposition *L'Épreuve du feu*, en 2004. Il faut dire aussi que le livre est hautement servi par la maquette inattendue de Massin et son choix d'alterner deux sortes de papier, le Djebe. blanc des papeteries Prioux, pour les images, et un papier « de boucherie » bistre, pour le texte. Si les originaux ont disparu dans l'incendie de son atelier, quelques esquisses demeurent dans des collections privées. J'ai pu acquérir une planche de dessins à la plume venant de la collection de Colette Portal, André François ayant été très lié au couple Portal-Folon.

Décors, costumes et affiches

André François avait créé, en 1951, pour la collection J'ai lu, la couverture du roman autobiographique de Roger Peyrefitte, *Les Ambassades*, fortement inspiré par son expérience d'attaché d'ambassade à Athènes.

J'ai retrouvé récemment, grâce à Michel Lagarde, quelques très belles gouaches préparant les décors et les costumes de la pièce *Les Ambassades*, adaptée du roman éponyme par André-Paul Antoine (1961) au théâtre des Bouffes-Parisiens. Les tableaux d'André François – suivant précisément les indications des didascalies – représentent le bureau de l'ambassadeur, élégant et compassé, avec ses lourdes tentures, son mobilier de style et l'affichage ostentatoire d'un arbre généalogique, ainsi que l'appartement plus décontracté du héros, Georges de Sarre, dont la fenêtre donne sur l'Acropole « blanche et rose ».

La gouaille et l'humour du décorateur trouvent à s'exercer dans les projets de costumes. Le n° 176 de la revue *Paris-Théâtre* reproduit intégralement le texte de la pièce ainsi que quelques photos, en noir et blanc, de la première représentation (28 janvier 1961) : on peut y reconnaître les décors créés par André François.

Un dessin représentant un mystérieux « comédien à la rose » a été retrouvé dans les décombres de l'atelier incendié. Mais les documents le concernant ont disparu, comme les gouaches des décors et la documentation de *Scène à quatre* d'Eugène Ionesco, représenté, au Festival international de Spoletto (Italie) en 1959, par des comédiens italiens mais en français (*Avant-scène* n° 210, 15 décembre 1959).

Lorsqu'on évoque le dramaturge Claude Confortès, on rappelle volontiers qu'il fit ses débuts avec Jean Vilar et Peter Brook, et on s'amuse de sa collaboration jubilatoire avec Reiser et Wolinski. Mais on oublie souvent qu'il a travaillé à diverses reprises avec André François, dans ses propres pièces ou dans celles dont il réalisa la mise en scène. Cela nous vaut quelques affiches, exceptionnelles de vitalité et de truculence, qui furent exposées par Anne-Claude Lelieur et Raymond Bachollet dans leur

Illustration extraite de ***Ubu roi***, texte d'Alfred Jarry
(Paris, Le Club du Meilleur livre, 1957)
© André François & Alfred Jarry / Le Club du meilleur livre

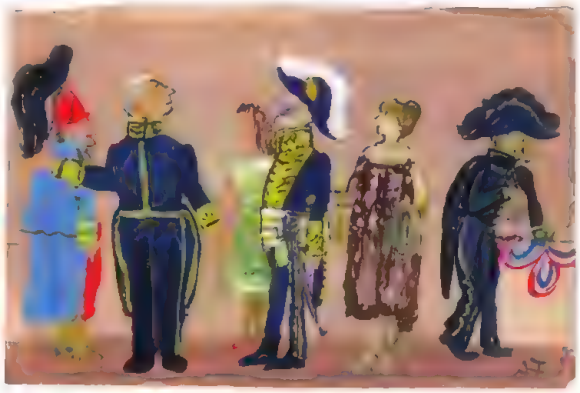
Le mystérieux « comédien à la rose »... tel qu'il était avant l'incendie.
© André François / DR

grande exposition *André François – Affiches et graphisme* à la Bibliothèque Forney, en 2003, à Paris. Il a créé l'affiche d'une pièce d'Henri Mitton mise en scène par Confortès, *Pas un navire à l'horizon*, présentée à La Cour des Miracles en 1981, ainsi que celles de pièces écrites et mises en scène par Confortès, comme *Les Argileux*, représentée au Palais des glaces en 1984, ou *Le Marathon*, éditée par Gallimard, traduite dans une trentaine de langues et représentée un peu partout dans le monde (Théâtre de la Commune, 1974).

Signalons aussi l'affiche des *Dernières singeries* du dramaturge Jean Bois (théâtre de la Gaîté-Montparnasse, 1971) et des *Assiettes* de Pierre Byland et Philippe Gaulier (Petit Odéon, 1974), sujets très inspirants pour lui par leur anticonformisme parfois grinçant. Ces placards sont désormais plus connus et célébrés que l'œuvre qu'ils devaient magnifier.

Pour le spectacle de poésies et de chansons *Vous avez le bonjour de Robert Desnos* au théâtre de la Gaîté-Montparnasse en 1972, André François réalisé l'affiche, la scénographie et les costumes.

On sait aussi que cet anglophile impénitent a travaillé avec l'enthousiaste et visionnaire Peter Hall, fondateur de la Royal Shakespeare Company, sur *Les Joyeuses Commères de Windsor* à l'Aldwych Theatre de Londres, en 1964. Toujours avec Peter Hall, il avait créé, pour le même théâtre, les décors de *Brouhaha*, une comédie de George Tabori, interprétée par Peter Sellers, et retransmise en direct à la télévision par la BBC, le 18 septembre 1958.



On ne peut que déplorer que quasiment tous les originaux, documents et archives de ces si fructueuses collaborations soient partis en fumée dans le tragique incendie de son atelier, en décembre 2002. Mais des images en furent reproduites dans la monographie *André François*, parue en même temps chez Herscher, Booth-Clibborn Editions et Harry N. Abrams, en 1986.

Ci-dessus : ***Les Ambassades***, gouache de recherches pour les costumes du spectacle
© André François / DR

Dans le mouvement de la danse

André François a imaginé et réalisé les décors et costumes d'un ballet pour un feuilleton télévisé à grand succès, composé de huit épisodes de vingt-six minutes par Philippe Agostini. *L'Âge heureux*, petite intrigue policière diffusée par la première chaîne de l'ORTF à partir du 12 février 1966, fut créé par Odette Joyeux d'après le roman *Côté jardin, mémoires d'un rat* qu'elle écrivit en 1951. Tout cela a désormais un charme quelque peu rétro accentué encore par la musique de Georges Auric, mais c'est un document fort intéressant sur les coulisses de l'Opéra et la vie d'un corps de ballet.

Durant la saison 1956-1957, André François collabora avec Roland Petit, pour la Revue des Ballets de Paris, au Théâtre de Paris, que dirigeaient Elvire Popesco et Hubert de Malet. Il créa une élégante affiche et la couverture du somptueux programme, tous deux lithographiés. Il conçut les décors et costumes de *Valentine ou le vélo magique*, une féerie en dix tableaux de Roland Petit sur un livret de Jean-Pierre Grédy. Le générique de ce ballet est prestigieux : la musique est de Michel Legrand et les *lyrics* de Raymond Queneau, qu'André François retrouvera en 1979 quand il illustrera, avec une violence douloureuse, *Si tu t'imagines* aux éditions Rombaldi (Bibliothèque des Chefs-d'œuvre). Les danseurs vedettes sont évidemment Zizi Jeanmaire et Roland Petit. La BnF conserve des photos de ces représentations.

Pas de dieux, fantaisie mythologique magistralement chorégraphiée par Gene Kelly à l'Opéra de Paris, alors dirigé par A-M Julien, a récemment retrouvé une seconde vie. Claude Bessy, qui fut danseuse étoile et joua le rôle d'Aphrodite dans ce ballet représenté pour la première fois le 6 juillet 1960, a convaincu Éric Vu-An, directeur artistique de l'Opéra Nice-Méditerranée, de remonter ce spectacle qui n'avait été repris que deux fois à l'Opéra de Paris, le 7 octobre 1975 et le 30 mars 2004. Il est flatteur de constater que, pour chacune des reprises de *Pas de dieux*, les décors et costumes imaginés par André François, débordants d'humour et de joie de vivre, ont été conservés. Avec émotion et fierté, Claude Bessy a redirigé, en 2011 et en 2014, l'allègre et si dynamique chorégraphie de Gene Kelly qui eut un tel succès qu'elle lui valut d'être

Pas de Dieux, rideau de scène
© André François / DR

promu Chevalier de la Légion d'honneur. Les danseurs se déhanchent sur la musique inventive et exubérante du *Concerto en fa* pour piano et orchestre de George Gershwin. Le sublime rideau de scène qu'André a peint est un chef-d'œuvre.

Un DVD a été produit, mais il n'a pas suffi à mon bonheur et j'ai fait deux fois le voyage de Nice avec mes petites-filles, en 2011 et 2014, pour assister à cette merveille que France 3 a diffusée depuis à diverses reprises. Pierre Farkas, fils d'André François, a assisté à la première en famille.

Camille Scalabre, professeur à l'école Estienne, a adroitement copié sur toile le rideau de scène pour mon exposition *André François – L'Imagination graphique*, présentée dans son établissement en janvier 2018.

D'importants documents sur ce ballet sont conservés dans les archives de l'Opéra de Paris.

Le programme de *Pas de dieux*, en 1960, était luxueux. Et il comportait de grandes photos des répétitions et représentations. Il renfermait une superbe reproduction du rideau de scène tirée à part sur une confortable double page. *O tempora ! O mores !* Ceux de 2011 et de 2014 sont plus... fonctionnels. Celui de 2011 renferme une rubrique qui explicite la réalisation des décors d'après les maquettes conservées à l'Opéra de Paris. Celui de 2014 est, hélas !, fort discret sur le rôle d'André François. *Sic transit gloria*.

EN SAVOIR PLUS

André François – de son vrai nom André Farkas – est né en 1915 à Transylvanie, dans l'actuelle Roumanie. Peintre, affichiste, scénariste, illustrateur, il est considéré comme l'un des plus grands graphistes français. Il a illustré les ouvrages d'auteurs comme Raymond Queneau, Boris Vian ou Jacques Prévert, et collaboré à de nombreux magazines français, anglais et américains. Il est mort en 2005.

Sur André François, voir le passionnant article de Janine Kotwica paru dans Les Arts dessinés n° 2. Cette spécialiste du dessinateur a créé à Thiergeville-en-Campagne (76), le Centre André-François, centre régional de ressources sur l'œuvre et l'illustration dont elle fut, jusqu'en 2004, la directrice artistique. Elle est à la co-commissaire de l'exposition tout en scène qui aura lieu en 2020.

www.centreandrefrancois.fr
www.janinekotwica.com

En Angleterre...

En 1964, le Western Theatre Ballet, créé par le danseur et chorégraphe anglais Peter Darrell, se produisit au Festival de Bath, charmante ville balnéaire du comté de Somerset. Emboîtant de loin le pas à Aristophane, fut représenté le ballet *Lysistrata*, dont André François conçut les décors. Cette réjouissante histoire où le sexe est une arme de guerre, qui inspira tant de créateurs à travers les âges, se transforme malicieusement en une ode à la liberté des femmes, de la Grèce antique aux Croisades, en passant par les Puritains, les Suffragettes jusqu'au monde contemporain, et elle ose même déborder vers un hasardeux avenir de science-fiction. De quoi séduire André François, bien au-delà des sources helléniques du sujet. La chorégraphie est évidemment de Peter Darrell, la musique fut commandée à l'acteur-compositeur britannique John Dankworth, le scénario et les chansons, qui furent interprétées par l'Anglaise Cleo Laine, furent composés par le pianiste américain Benny Green, et la danseuse Elaine McDonald, égérie de Peter Durrell, faisait partie du casting.

Ce festival fut suivi par de nombreux journalistes, car son directeur était, excusez du peu, Yehudi Menuhin, et la vedette du ballet furieusement romantique *La Sylphide* n'était autre que Rudolf Noureev qui évoluait avec sa partenaire fétiche Margot Fonteyn. L'éminent critique Clive Barnes est plutôt sévère pour notre *Lysistrata*. Dans le numéro du 19 juin 1964 de *The Spectator*, seule la prestation de la chanteuse Cleo Laine « *in sweetly rasping voice* » et, hosanna ! les décors d'André François suscitent son admiration : « *The hero of the evening was the designer, André Francois, whose charming bawdiness gave* Lysistrata *a style and grace it would never otherwise have achieved.* »

Voilà qui fait quelque peu fantasmer ! Qu'on eût aimé en savoir davantage sur cette « *charming bawdiness* » que l'on pourrait traduire, faute de mieux, par « charmante paillardise », bien dans la manière du « *hero* » de cet article.

On ose espérer que d'autres documents referont surface, en France ou en Grande-Bretagne, les deux pays où ce génie multiforme a travaillé sur les arts de la scène, et permettront de mieux connaître et éclairer ce pan, si riche, de l'œuvre d'André François trop longtemps laissé dans l'ombre.

Sursum corda !

Lord Nicholas, par Olivier Ponsonnet
A Plague Tale: Innocence © Asobo

A PLAGUE TALE INNOCENCE

LA GUERRE DE CENT ANS, L'INQUISITION ET LA PESTE NOIRE **AU CŒUR D'UN JEU VIDÉO LUMINEUX**

Asobo compte parmi les plus gros studios français de jeu vidéo, sans avoir la notoriété d'un Quantic Dream ou d'un Dontnod. Ce qui s'explique simplement : la société a presque toujours travaillé en prestation pour d'autres studios. La situation devrait rapidement changer, car son ambitieuse création originale maison, ***A Plague Tale: Innocence***, rencontre un succès critique et public mérité. Asobo Studio, promis à être désormais scruté par les *gamers*, annoncera bientôt deux nouveaux titres originaux qui confirmeront sans doute le basculement de son histoire dans une nouvelle ère.

Par **Jean-Samuel Kriegk**

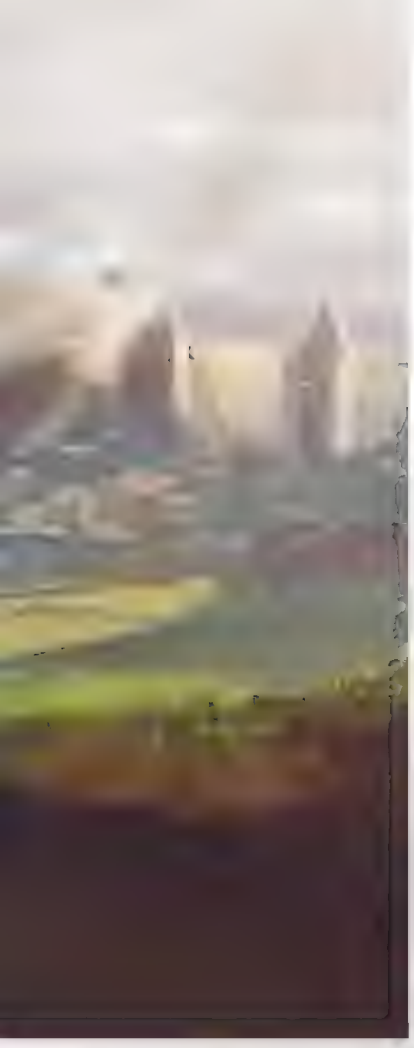
Window, par Olivier Ponsonnet
A Plague Tale: Innocence © Asobo

Castle, par Olivier Ponsonnet
A Plague Tale: Innocence © Asobo Studio

Amicia et Hugo, par Olivier Ponsonnet
A Plague Tale: Innocence © Asobo

Asobo s'est bâti sur les ruines d'une maison très réputée dans les années 1990 : Kalisto. Ce studio bordelais, dont l'ambition était de devenir le plus grand développeur indépendant au monde, a fait faillite après son entrée en bourse et une période faste, où son bénéfice annuel dépassait les dix millions d'euros. Après la liquidation judiciaire de l'entreprise en 2002, douze salariés investissent leurs indemnités de départ dans la création d'Asobo Studio. Dix d'entre eux sont toujours présents dans la société qui fête, discrètement, ses dix-sept ans d'existence, alors que l'aventure Kalisto n'aura pas duré dix ans.

Pendant ces dix-sept ans, Asobo Studio a réalisé vingt et un jeux en prestation pour des sociétés comme Disney, notamment des adaptations de films Pixar, dont un *Ratatouille* écoulé à plusieurs millions d'exemplaires. Plus important : une collaboration étroite avec Microsoft a amené Asobo à devenir un référent mondial sur Kinect (l'interface basée sur le mouvement du joueur conçue pour la console Xbox), puis à créer le kit de développement de la future technologie de réalité augmentée HoloLens. Asobo a développé, en toute liberté, deux titres pour en démontrer le potentiel incroyable : *Fragments* (un thriller à la *Minority Report*) et *Young Conker* (un jeu de plate-formes). Si, pour l'instant, seuls les professionnels ont pu les tester, ces jeux au *gameplay* ébouriffant dévoilaient déjà un savoir-faire exceptionnel.



Complicité, par Damien Papet
A Plague Tale: Innocence © Asobo

Un bon croisement de choses horribles, en 1348 !

Asobo compte aujourd'hui cent soixante-dix salariés, dont une cinquantaine a travaillé sur ***A Plague Tale: Innocence***. L'idée du jeu émerge après la livraison du kit HoloLens vers l'été 2016. Les équipes se relâchent et sont alors disponibles pour développer une idée originale. « A Plague Tale *est né d'un melting pot d'idées du studio. De plus en plus de jeux vidéo, à l'époque, travaillaient sur la relation entre deux personnages, avec des mondes un peu plus gris que ce qu'on avait avant, des jeux où personne n'est noir ou blanc. Cela nous intéressait et, pour arriver à cette idée, on aimait la thématique d'enfants jetés face à la cruauté du monde*, explique Kevin Choteau, réalisateur du jeu. *On voulait de l'authenticité, rien de trop fantastique ou lointain, ce qui nous a amenés à partir de notre culture française et du Sud-Ouest. Dans l'histoire de la région, il y avait un bon croisement de choses horribles survenues en 1348 : la guerre de Cent Ans, une période d'Inquisition et l'arrivée de la peste noire. Ce catalyseur a amené les pires réactions humaines, et la moitié de la population européenne a été décimée en quelques années.* »

Malgré les importantes ressources du studio, l'équipe artistique dédiée au jeu est de petite taille, ainsi que l'explique Olivier Ponsonnet, directeur artistique : « *Un* concept artist *était en charge, avec moi, de créer tous les dessins de concept et les personnages. À nos côtés, quatre petites équipes de deux artistes se voyaient assigner entre trois et quatre niveaux, soit un total d'à peine huit personnes pour travailler sur les environnements, plus deux sur les niveaux et les personnages.* » Un scénariste, Sébastien Renard, a écrit tous les dialogues sous la supervision de David Dedeine, le directeur créatif du studio, et de Kevin Choteau. « *Nous ne voulions pas trop agrandir l'équipe pour garder une énergie et une motivation*, explique ce dernier. *On a fait dans le passé des productions avec beaucoup plus de gens, et cela crée de l'inertie. Cela ne s'inscrivait pas dans notre envie de faire un jeu de cœur. Nous avons donc constitué une équipe de gens passionnés qui ont travaillé vite.* »

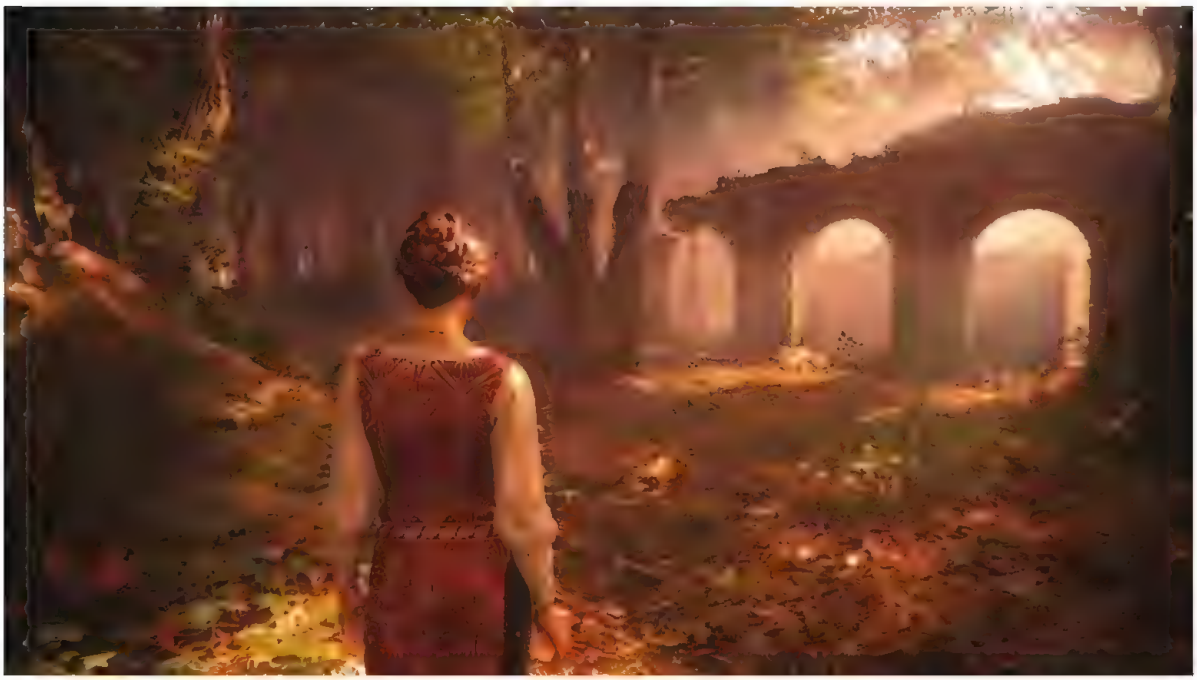
Une reconstitution historique libre, mais documentée

Sur dix-sept chapitres, les décors du jeu sont nombreux et variés. L'équipe a réalisé des repérages à partir de décors réels (notamment pour l'architecture), sans les reconstituer tout à fait. « *Notre inspiration provient de plein de lieux sans jamais se référer à un endroit en particulier, car on doit toujours s'adapter au* gameplay. *Si nous avions copié des bâtiments existants, cela n'aurait pas été très drôle à jouer. Les repérages ont tous été faits dans la région ; on a cherché de l'inspiration partout, jusqu'à Carcassonne. Il y a des ruines gallo-romaines, des églises à Bordeaux et dans des villages du coin avec des architectures différentes. Il n'était pas rare qu'un membre de l'équipe aille visiter une église, un week-end, et revienne avec des photos, et que l'on intègre pour partie son chœur dans un niveau. Chacun a apporté sa pierre à l'édifice, il y avait véritablement un côté participatif.* »

Pour la fidélité historique, l'équipe a fait le même choix que celui d'Ubisoft sur le premier *Assassin's Creed*. Elle a préféré utiliser en référence des œuvres postérieures à l'époque montrée dans le jeu, dont l'imagerie est plus proche de ce que les joueurs ont en tête lorsqu'ils pensent au Moyen Âge. *Assassin's Creed*, qui se déroulait pendant la troisième croisade au XII[e] siècle, avait ainsi choisi de s'inspirer de la peinture orientaliste du XIX[e] siècle, à la véracité approximative mais qui a construit l'imaginaire collectif sur les croisades. « *Sur le côté architectural, on a essayé de coller aux techniques de l'époque et aux styles qu'on pouvait rencontrer. En matière de composition et de qualité d'image, l'équipe a plutôt tapé dans des références plus tardives de la peinture classique*, raconte Olivier Ponsonnet. *Au XV[e] siècle, on trouve des illustrations d'époque, mais basiques en matière d'ambiance, ce qui est très différent de ce qu'on peut trouver aux XVII[e] et XVIII[e] siècles. On s'est basés, par exemple, sur un peintre français du XVII[e], Claude Gellée, dit "le Lorrain", dont le travail est hyper romantique : il compose des scènes avec une lumière rasante très chaude au lever ou au coucher du soleil. Nous nous en sommes servi pour créer de la variété, notamment pour l'introduction du jeu qui est plus douce que la suite, presque de l'ordre du rêve. Pour les parties plus dures et plus froides visuellement, on s'est inspirés d'un peintre polonais du XX[e] siècle : Zdzisław Beksiński, qui m'évoque Giger : à la fois organique, dérangeant et avec une forme d'élégance.* »

UN JEU D'AVENTURES, D'HISTOIRE ET D'**ÉMOTION**

A Plague Tale: Innocence raconte l'histoire d'Amicia, quinze ans, qui s'enfuit du château familial avec son petit frère Hugo, cinq ans, traqués par l'Inquisition, en 1348, pour des raisons qui seront à découvrir. Ce jeu d'aventures narratif à la troisième personne, pas particulièrement attendu avant sa sortie, est la plus belle surprise de cet été. Si l'on sent parfois quelques limites techniques liées au budget, cette faiblesse relative se voit compensée par une ambition louable sur la direction artistique et les ambiances d'un jeu aux fortes implications émotionnelles. Après les récents *Life is Strange* et *Furi*, *A Plague Tale: Innocence* est la démonstration que l'intérêt d'un jeu n'est pas proportionnel à son budget, et la confirmation qu'émerge une nouvelle génération de créateurs français de jeux vidéo singuliers et passionnants.



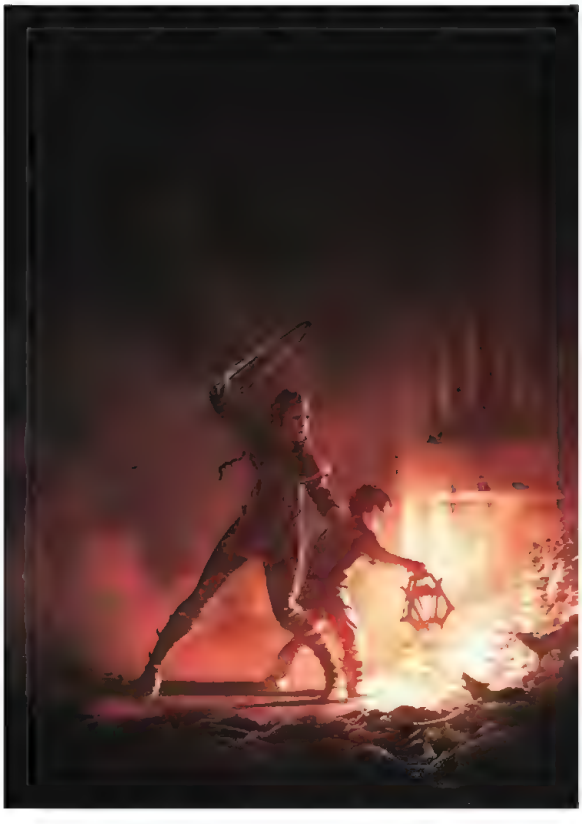
Au début du jeu, l'insouciance d'Amicia est renforcée par une atmosphère lumineuse. Cela ne va pas durer ! (capture d'écran)
A Plague Tale: Innocence © Asobo

Escape, par Olivier Ponsonnet
A Plague Tale: Innocence © Asobo

La lumière au cœur du système de jeu

Le système de jeu de *A Plague Tale* repose sur la lumière : elle seule permet d'échapper aux milliers de rats que l'on croise et qui dévorent le joueur s'il se trouve dans l'obscurité. Ce principe implique de définir des limites franches pour la lumière en présence de rats, ce qui n'était pas toujours réaliste à l'image. De l'aveu de Kevin Choteau, ce point a été le plus délicat à gérer tout au long du développement : « *C'était la partie compliquée. La lumière est très importante sur un plan visuel, mais il y avait des contraintes liées à notre* gameplay. *Il fallait créer des visuels cohérents avec l'ambiance qu'on cherchait, mais aussi que ce soit jouable, car la mort rôde à chaque pas… Il est arrivé que des zones ne marchent pas visuellement. Par ailleurs, la plupart de nos lumières peuvent être éteintes. Il a donc fallu trouver d'autres éléments créant de la lumière avec laquelle on ne peut pas interagir pour maintenir les ambiances. Par exemple, dans un niveau nocturne, nous avons imaginé une pleine lune avec une jolie lumière bleue.* »

Chaque joueur pourra en témoigner : l'ambiance générale est la plus grande réussite dans *A Plague Tale* ! Le jeu est anxiogène, ce qui a nécessité une réflexion particulière en matière de direction artistique. « *L'un des gros leviers utilisés a été la présence de brume. C'est notre retranscription visuelle de la peste. On voulait que l'air soit lourd et épais, que l'on ressente les particules dans l'air*, relate Olivier Ponsonnet. *Nous avons donc utilisé des plaques de brume, ce qui nous a permis de travailler sur les compositions comme dans une peinture. C'est ce qui donne une ambiance particulière au jeu comme si l'air était vicié en permanence : on sent que quelque chose rôde, même si rien n'est affiché. À côté de ça, il y a toutes les scènes plus crues, par exemple lorsqu'on se retrouve au milieu d'une rue avec des cadavres. On a essayé de ne pas être gore, mais réalistes. Il fallait toujours que ça serve la narration.* »



The Sling and the Lantern, par Olivier Ponsonnet
A Plague Tale Innocence © Asobo

La cruauté du monde vue et jouée par des enfants

Si le jeu n'est pas gore, il est, par moments, violent et excessivement démonstratif : le nombre de rats qui attaquent atteint parfois cinq mille, simultanément visibles à l'écran ! Idem pour les cadavres, comptés par centaines sur un champ de bataille. « *Oui, c'est violent*, reconnaît Olivier, *mais* A Plague Tale *est un conte. On voulait retranscrire ce que ressentent les enfants dans un certain contexte. Forcément, tout est démultiplié : ce qu'on propose, c'est leur vision, le monde vu à travers leurs yeux.* »

Cathedral et *The Swamp*, par Olivier Ponsonnet
A Plague Tale: Innocence © Asobo

Le jeu étant interdit aux moins de dix-huit ans, il a fallu rivaliser d'imagination pour diriger les jeunes acteurs doublant les personnages principaux, âgés de huit et seize ans. En particulier le plus petit des deux : « *Nous n'avions pas le droit de lui montrer des images du jeu ni même de lui raconter ce qui se passe à l'image*, explique Olivier. *Il fallait donc trouver des échos émotionnels dans son quotidien, ce qui était très intéressant. Et à huit ans, si la première prise n'est pas bonne, il n'y en a pas de deuxième ! Après, son jeu devenait robotique et moins bon. Il a donc fallu changer la manière de discuter avec lui, pour lui demander comment il dirait les choses dans ces circonstances. Du coup, il nous a appris à mieux écrire les dialogues et à les rendre plus naturels !* »

Le souci de retranscrire au plus juste la psychologie des jeunes enfants révèle les influences de l'équipe : « Last of Us *nous a créé énormément d'émotions*, avoue Kevin Choteau. *C'est un des premiers jeux très grand public à proposer cette image grise, plus nuancée, qu'on évoquait au début de l'interview.* Brothers: A Tale of Two Sons *aussi. Plus récemment, on a aimé* God of War. *Notre jeu était quasiment fini, mais ce virage pris dans la franchise nous a confortés dans notre approche. Et notre plus grosse influence, ce sont les films des studios Ghibli où des enfants sont souvent mis face à des épreuves compliquées, notamment dans* Le Tombeau des lucioles. »

L'équipe derrière *A Plague Tale* est majoritairement trentenaire : « *On commence tous à avoir des enfants, à savoir ce que c'est, en vrai ! Cela nous a aidés à prendre confiance dans la manière de les raconter et de ne pas en faire juste des victimes à protéger à tout prix.* » Cette finesse dans l'écriture de *A Plague Tale* contribue à en faire une expérience à part. Une expérience qui nous rend impatients de savoir quelles surprises Asobo Studio réserve pour l'avenir... ■

JÉRÉMY **CLAPIN**
photographié par Frédéric Bosser
© F. Bosser pour *Les Arts dessinés*

Après trois courts-métrages (voir encadré), **Jérémy Clapin** signe son premier long-métrage qui allie animation traditionnelle et 3D. C'est au studio Xilam, installé dans l'ancien immeuble des éditions Dupuis, que cet ancien élève des Arts déco nous a reçus. Un rendez-vous avant d'entamer une tournée promotionnelle proportionnelle aux promesses de son film, primé à Cannes et au Festival d'animation d'Annecy, en 2019, et présélectionné pour les prochains Oscars. *J'ai perdu mon corps* est un petit bijou d'animation !

Par **Frédéric Bosser**

JÉRÉMY CLAPIN

© Jérémy Clapin / Xilam Animation

L'AMÉRIQUE **AU BOUT DES DOIGTS**

La main
© Jérémy Clapin / Xilam Animation

D'après le dossier de presse, c'est en découvrant votre court-métrage *Skhizein* que le producteur Marc du Pontavice a pensé à vous pour réaliser *J'ai perdu mon corps*...
De fait, dans mes trois courts-métrages, la thématique du corps humain est très présente. À chaque fois, mes personnages principaux ont des problèmes avec leur corps. Dans le premier, il s'agissait d'une malformation de la colonne vertébrale. Dans le deuxième, le sujet prend une météorite de deux cent cinquante tonnes sur la tête, ce qui le propulse à quatre-vingt-onze centimètres de lui-même ! Il va devoir organiser sa vie en fonction de ses nouveaux repères.

Pourquoi quatre-vingt-onze centimètres ?
C'est la distance moyenne d'un bras. C'est à partir de deux dessins placés sur deux pages différentes que j'ai imaginé cette histoire : l'un où j'ai dessiné un personnage en position assise, mais sans chaise, et l'autre avec une chaise vide.

J'ai perdu mon corps, illustration pour l'affiche
© Jérémy Clapin / Xilam Animation

Je voulais montrer qu'**il était possible d'animer sans mettre des bonshommes qui se déforment dans tous les sens,** comme dans les films Pixar, par exemple.

Ces trois courts-métrages étaient-ils des commandes ?
Non, ce sont des initiatives personnelles, financées grâce à des aides *(cent mille euros de budget pour* Skhizein*)*. En parallèle, je travaillais comme illustrateur pour la presse jeunesse et pour la publicité comme réalisateur de spots publicitaires. Chaque film m'a pris, en moyenne, quatre ans, dont un consacré à la fabrication même du film. J'ai eu de la chance que tous mes films reçoivent des prix à travers le monde, engendrant ainsi d'autres rentrées d'argent.

Pourquoi cet attrait pour l'animation ?
Lors d'un voyage d'étudiant au Festival d'animation d'Annecy, j'ai découvert le monde du court-métrage dans le domaine de l'animation. Internet n'existant pas encore, rares étaient les supports de diffusion qui permettaient d'en voir. Les écritures et les techniques différentes m'ont alors totalement fasciné. Cela m'a décidé à tenter l'aventure.

Quelle est votre culture dans le domaine du dessin ?
Contrairement à beaucoup de copains, elle ne s'est pas faite spécialement par la bande dessinée, même si quelques lectures comme celles de *Jimmy Corrigan* de Chris Ware, *Mon ami Dahmer* de Derf Backderf ou *Blast* de Manu Larcenet m'ont marqué. En fait, je suis plus dans le cinéma que dans le dessin.

Avant ces auteurs plutôt contemporains, quels types de bandes dessinées lisiez-vous ?
Tintin, *Astérix*, *Blake et Mortimer* : bref, les classiques du genre. Là encore, c'étaient des prescriptions de proches, rarement une démarche personnelle. Cette confiance envers les autres m'évite de perdre du temps en lisant des choses inintéressantes.

Quels sont les dessinateurs que vous appréciez ?
J'aime bien Sempé, Jérémie Périn qui a adapté quelques épisodes de *Lastman*, Ugo Bienvenu et Marc Boutavant, qui est un copain. L'avantage en animation, c'est la possibilité de pouvoir changer de style, ce qui me convient bien. J'aime bien me réinventer, même si cela demande beaucoup de boulot à chaque fois. En BD, je devrais reproduire à l'infini le même

Gabrielle
© Jérémy Clapin / Xilam Animation

BIO EXPRESS

Né en 1981 à Paris, **Jérémy Clapin** a étudié à l'École nationale supérieure des arts décoratifs. En 2004, il réalise son premier court-métrage, *Une histoire ordinaire*, suivi de *Skhizein* en 2008, et de *Palmipédarium* en 2012. Ses courts-métrages ont obtenu de très nombreux prix internationaux en festivals. En 2016, son premier long-métrage, *J'ai perdu mon corps*, a obtenu le grand prix de la Semaine de la critique au Festival de Cannes. Il a été également récompensé par le César et le prix du public français au Festival international du film d'animation d'Annecy.

Extrait du film
© Xilam Animation / Auvergne-Rhône-Alpes Cinéma

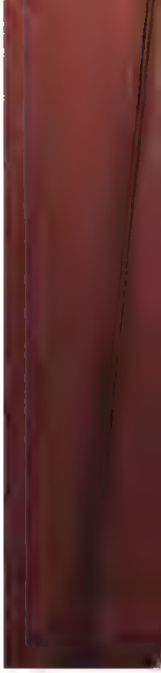
personnage… Et puis, ce métier est trop solitaire pour quelqu'un comme moi qui aime travailler en équipe. Cependant, j'envie la liberté dont jouit l'auteur de bande dessinée.

Vous appréciez le travail collectif. Aimez-vous diriger des équipes ?
Pas spécialement ! C'est d'ailleurs ce qui me bloque pour réaliser un film en prise de vues réelles. En animation, je travaille en semi-comité, souvent avec les mêmes personnes. Sur *J'ai perdu mon corps*, c'est la première fois que je ne travaillais pas sur un scénario original puisque j'ai adapté le livre de Guillaume Laurant.

Plus facile à faire ?
Non, je m'y suis repris plusieurs fois. J'ai eu du mal à me défaire de la trame originale.

Adapter, c'est trahir, paraît-il !
C'est exact ! Sinon, on n'y arrive pas. Il faut s'approprier l'histoire… Ce n'est que quand j'y suis véritablement parvenu que j'ai pu, enfin, amener mon univers. Au final, même si on retrouve le concept et l'idée de départ, et si le début est identique, j'ai changé pas mal de choses par rapport au corpus originel du livre. Par exemple, j'ai enlevé la voix off, beaucoup travaillé sur le sensoriel et ajouté des scènes comme celles de l'interphone ou de la grue… C'est une vraie trahison ! *(Rires.)*

Naoufel, extrait du film
© Xilam Animation / Auvergne-Rhône-Alpes Cinéma



Le voyage du spectateur se fait en suivant cette main coupée, sortie d'un laboratoire, qui se balade…
C'est l'option prise au départ. La mémoire de cette main nous amène à découvrir, peu à peu, le passé du personnage principal. Ce parti pris m'a obligé à trouver comment j'allais réaliser les différentes temporalités, et notamment les flash-backs, sans perdre le spectateur. J'y suis parvenu en partie grâce au choix de couleurs et un *animatic* très précis.

Vous griffonnez vos idées dans des carnets de croquis ?
Oui, mais de manière vraiment très sommaire, comme les notes d'un médecin. Personne ne pourrait me relire ! *(Rires.)*

Ne plus réaliser de « vrais » dessins, cela vous manque ?
Quelque part, oui… Durant mes années d'illustrateur en jeunesse, j'éprouvais la satisfaction de pouvoir travailler partout, dans un bureau comme dans un café. Cela ne me déplairait pas, aujourd'hui, de revenir au papier, à l'imprimé. Pour autant, j'arrivais à supporter la solitude liée à ce métier parce que je ne faisais pas que cela.

Pour revenir à la réalisation de votre long-métrage, le dossier de presse indique que vous enregistriez les voix des acteurs en les filmant.
Je voulais changer cette habitude de l'animation où les voix sont enregistrées après, une fois le film achevé. En prenant cette option, j'ai obtenu des interprétations à la fois plus naturelles, plus authentiques et plus inattendues. Ces heures de tournage, je les ai ensuite fournies aux animateurs, ce qui leur a permis de s'appuyer sur les hésitations et les respirations des acteurs.

Comment avez-vous choisi vos acteurs ?
La directrice de casting m'a beaucoup aidé sur ce point. Je ne voulais pas de voix identifiables, connues si vous préférez... J'ai aussi fait en sorte que certains acteurs aient des physiques proches des personnages du film. Ce ne fut pas toujours évident. Pour Gabrielle, le choix de la voix était capital, car le spectateur fait d'abord sa connaissance par la voix.

Dans votre récit, vous prenez souvent l'option de la multitemporalité.
C'est plutôt rare en animation, mais je trouvais cela indispensable pour ce type d'histoire. C'est un film puzzle, l'histoire se construit et trouve un sens au fur et à mesure que les pièces se connectent entre elles. J'ai conçu ce film comme un voyage, un voyage physique d'un point A à un point B, mais aussi et surtout un voyage dans la mémoire. Il y a un discours évident entre le passé, le présent et le futur d'un individu, et je navigue de l'un à l'autre aussi bien formellement que narrativement.

C'est très proche de l'animation japonaise...
C'est vrai ! Les Japonais n'hésitent pas à tendre vers le film adulte. J'adore les films des mangakas Kon Satoshi et Leiji Matsumoto. Cela dit, mes références sont plutôt issues des films de vues réelles : je décortique les films de Quentin Dupieux et de Jim Jarmusch, les scénarios de Charlie Kaufman. Sinon, j'aime bien l'élégance des films de Denis Villeneuve.

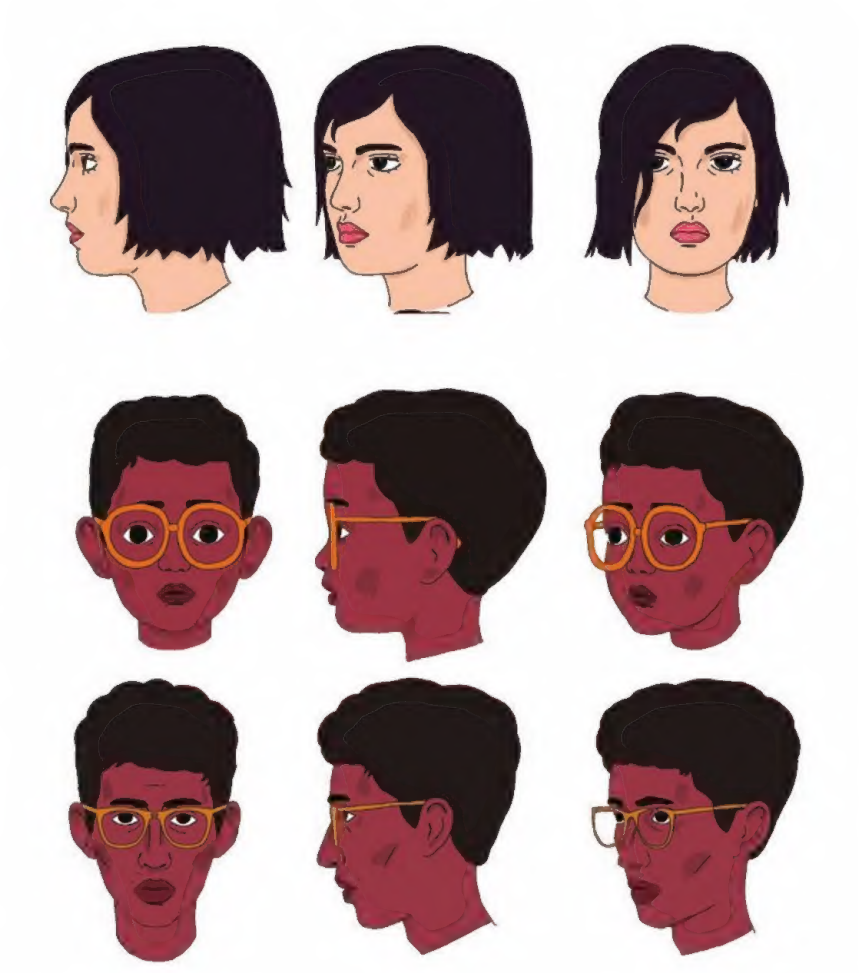
Parlons technique ! Vous passez de Blender, un logiciel de 3D en open source, sur votre court-métrage *Palmipedarium*, au *grease pencil*.
Le *grease pencil* est l'un des outils de Blender, qui permet de dessiner sur la 3D. J'ai ainsi pu accrocher mes dessins sur les objets et obtenir du volume sur mes dessins. L'idée était de profiter à la fois des avantages de la 3D et de la 2D. La 3D pour les mouvements de caméra proches de la prise de vues réelles qui renforcent l'immersion du spectateur, et la 2D pour donner un côté pictural, un côté « fait main » loin des rendus souvent aseptisés de la 3D.

Au-dessus : esquisse préparatoire et illustration pour un décor du film
© Jérémy Clapin / Xilam Animation

Tout imaginer du point de vue d'une main est une contrainte difficile à relever...
C'est tout à fait vrai. Et la condition, c'est qu'elle soit intelligente ! La contrainte ne me déplaît pas ; elle peut faire naître de nouvelles réponses. Il ne faut vraiment pas en avoir peur.

Avez-vous eu parfois le sentiment que vous n'y parviendriez jamais ?
Pas que je me souvienne. En fait, j'ai mis du temps pour entrer dans son langage à elle. Mais à partir du moment où j'ai fait confiance, au sens propre, à cette main, je me suis décoincé.

Nous avons aimé la fragilité du dessin qui en ressort !
C'est voulu ! Parfois, le dessin est limite abstrait, histoire de bien montrer le mouvement. En animation, on a trop tendance à épurer la ligne afin de faciliter le travail des équipes. C'est l'industrie qui impose ce rendu, quelque part. Mais je voulais montrer qu'il était possible d'animer sans mettre des bonshommes qui se déforment dans tous les sens, comme dans les films Pixar, par exemple. Le message a eu du mal à passer, au départ, car les animateurs n'étaient pas formés pour cela, mais ils ont vite compris mes envies. Comme le dessin est réaliste, j'avais besoin de bons dessinateurs, plus que de bons animateurs. Par chance, nous disposons de ce type de talents en France, au sein de l'école des Gobelins, à Paris, ou l'école Émile Cohl, à Lyon. Au départ, j'ai été aidé par Jocelyn Charles, étudiant aux Gobelins, qui s'est approprié la plupart du design des personnages que j'avais créés. Ce qui leur donne, je trouve, une belle cohérence. Encore une fois, ma finalité n'était pas le dessin, mais le résultat.



Extrait d'une planche d'étude de personnages
© Jérémy Clapin / Xilam Animation

Avant même sa sortie en salle, ce film a reçu un accueil formidable, partout...
J'espère que cela donnera envie à d'autres producteurs de financer des longs-métrages d'auteurs en animation ! Cela manque, d'autant qu'il y a plein de talents en France. Plus il y en aura, plus nous aurons un cinéma mature.

Vous parlez de producteurs. Sur ce film, leur rôle est indispensable !
J'ai perdu mon corps est, très clairement, un film de producteur. Marc du Pontavice du studio Xilam est venu me chercher pour adapter le livre ; il a mis son propre argent sur la table alors qu'un seul réseau de distribution nous a suivis, au départ, et que l'aide du CNC est venue bien plus tard, une fois le film monté. Beaucoup d'autres producteurs auraient arrêté le projet très rapidement, faute de financements. Grâce à l'accueil de Cannes puis d'Annecy, les portes se sont fort heureusement ouvertes une à une. Nous attendons maintenant, avec impatience, la sortie en salle *(interview réalisée en septembre)* et le retour de la diffusion sur Netflix, qui a tout de suite cru en notre projet et n'a pas hésité à acheter ce film. Je vais beaucoup voyager dans le monde pour assurer la promotion, mais je ne vais pas me plaindre !

Que va-t-il se passer, après ?
Je ne sais pas trop... Dans l'immédiat, je m'occupe de l'*artbook* à paraître en même temps que le film.

J'AI PERDU MON CORPS
UN FILM DE **JÉRÉMY CLAPIN**
D'APRÈS ***HAPPY HAND***,
DE **GUILLAUME LAURANT**
Production : MARC DU PONTAVICE, XILAM ANIMATION
Distribution : REZO FILMS
Actuellement au cinéma

LES ARTS DESSINÉS

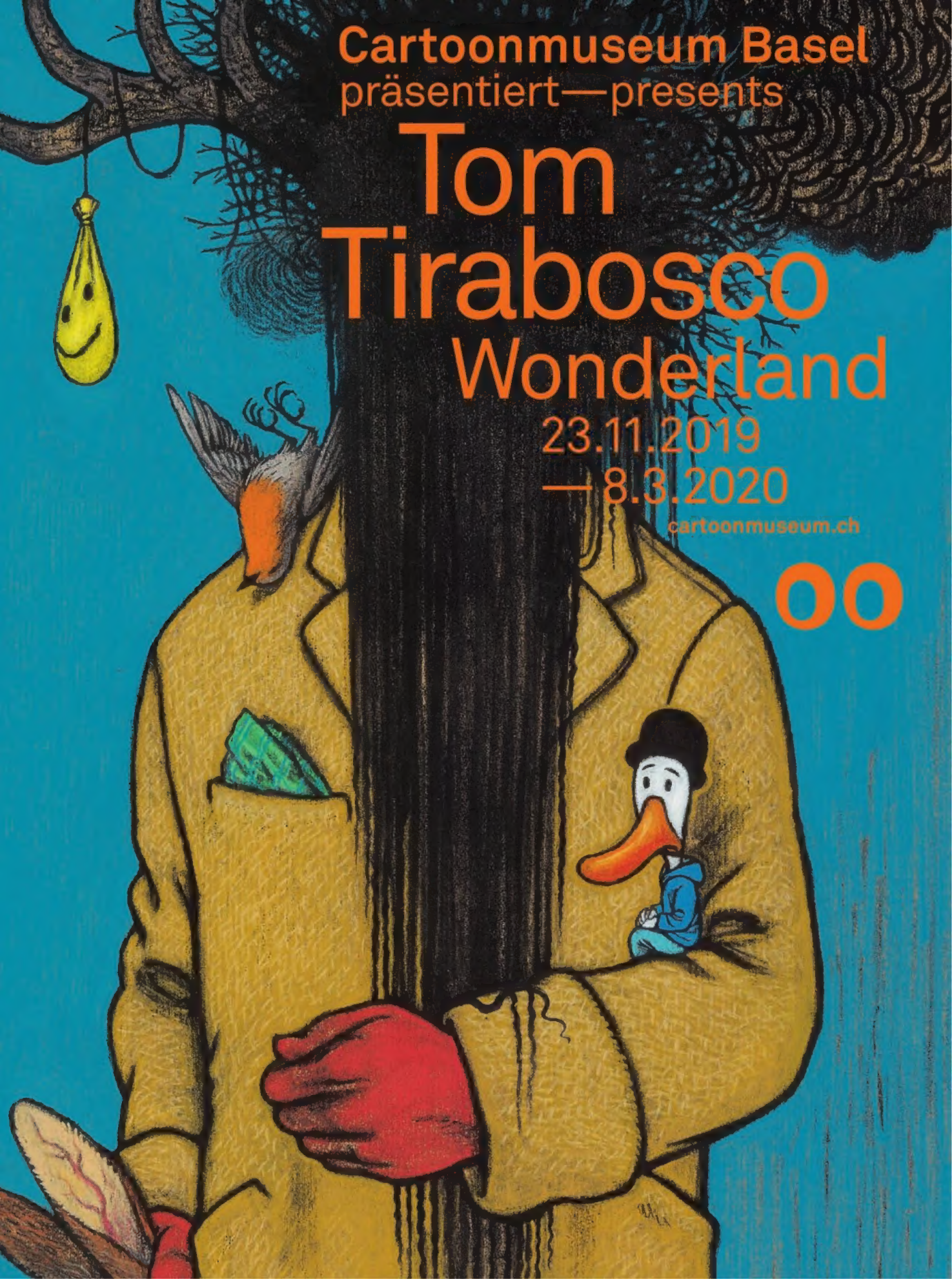
#10 EN KIOSQUE ET LIBRAIRIE EN **AVRIL 2020**

Vous avez déjà terminé la lecture de votre magazine ?
Voici **un aperçu** de ce que vous pourrez découvrir...
dans le dixième numéro des *Arts dessinés*, à paraître en avril.

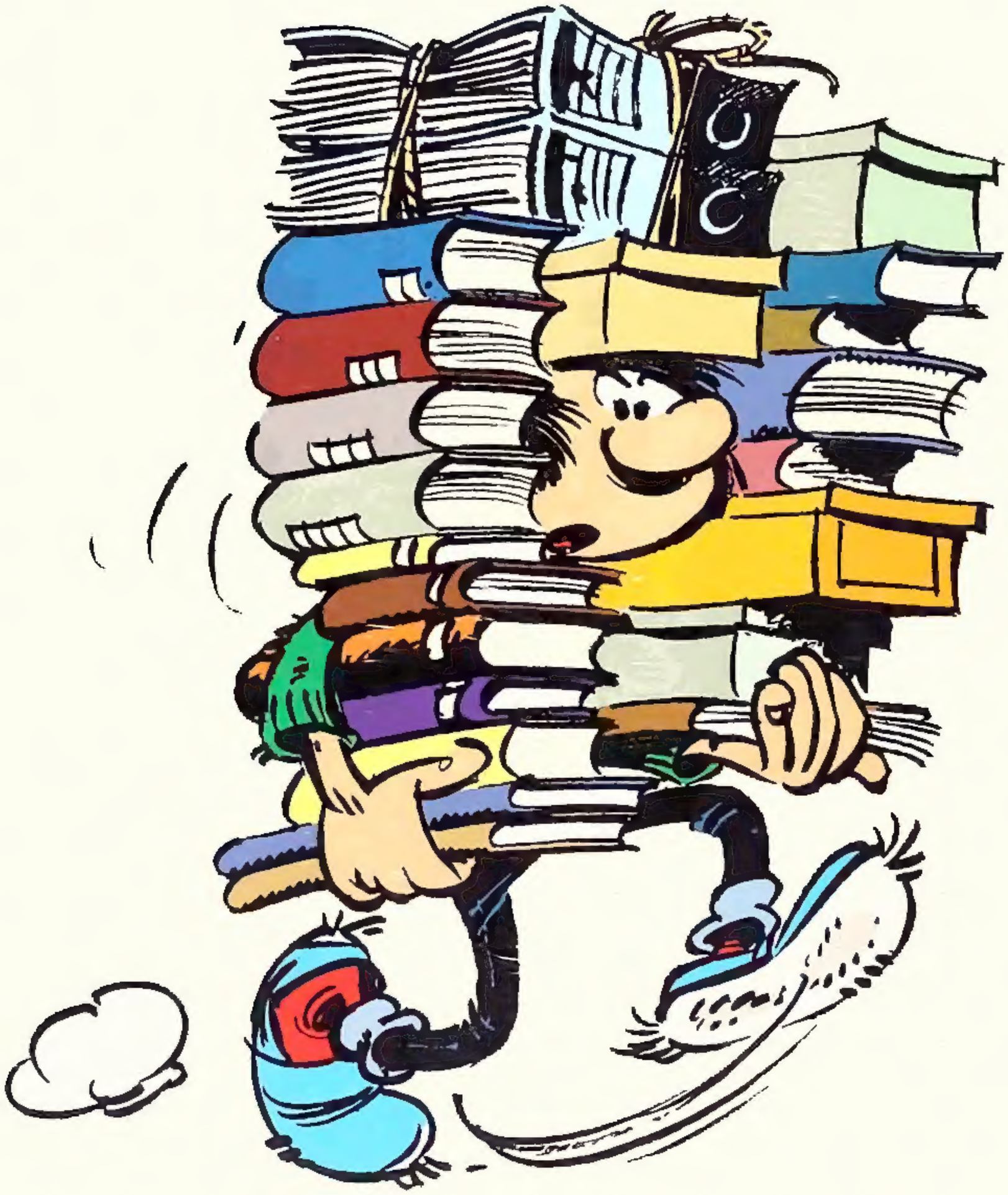
Pierre Mornet
David Prudhomme
Pénélope Bagieu
Fanny Michaëlis
Di Rosa & Blutch
Didier Convard
Thomas Ehretsmann
Philippe Delerm
Alessandra Maria
Jean-Marie Vivès
Christian Binet
Lucas Weinachter
Étienne Robial
Marcel Gromaire
Frédéric Borel
Les Salons du dessin*
... et bien d'autres surprises

* Liste sous réserve de modifications. Couverture provisoire

RETROUVEZ-NOUS SUR :
WWW.FACEBOOK.COM/LESARTSDESSINES/
WWW.DBDMAG.FR/ARTSDESSINES
INSTAGRAM : @LESARTSDESSINES


Cartoonmuseum Basel
präsentiert—presents
Tom
Tirabosco
Wonderland
23.11.2019
—8.3.2020
cartoonmuseum.ch

RIP-CLUB



M'ENFIN HD !